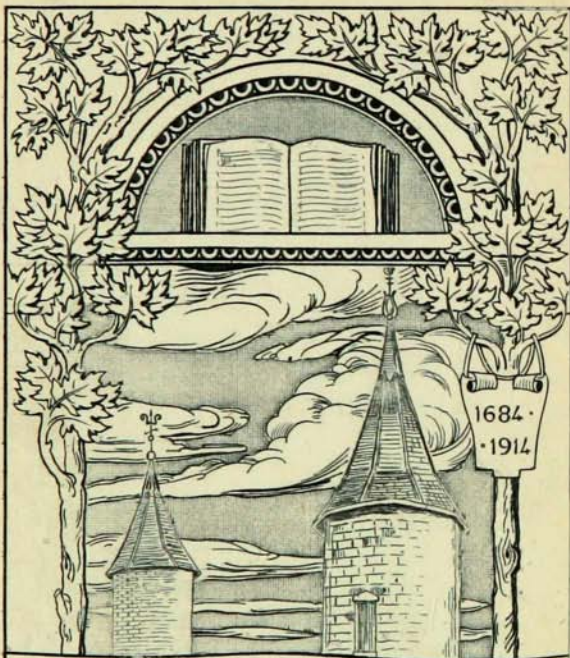




BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

SOUS
TOUS LES CIELS
J'AI CHANTÉ...

Cet ouvrage a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1940.

Emma Calvé

SOUS
TOUS LES CIELS
J'AI CHANTÉ...

SOUVENIRS

Avec 16 gravures hors texte

Paris

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, 6*

Tous droits réservés

Imprimé et publié en conformité d'une licence
décernée par le Commissaire des brevets sous le
régime de l'Arrêté exceptionnel sur les brevets,
les dessins de fabrique, le droit d'auteur et les
marques de commerce (1939). E. V. M.

Imprimé au Canada

Printed in Canada

ML

420

C29 A3

1945



Copyright 1940 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A l a m é m o i r e
D'ÉLIE CALVÉ

*mon neveu, mort subitement sur
la scène du Conservatoire en rem-
portant son premier prix,
j'offre en profonde et doulou-
reuse émotion ces pages : sou-
venir de l'effort de toute
ma vie.*

E. C.

LEVER DE RIDEAU

Ceci n'est pas un traité sur l'art du chant; ce n'est surtout point une œuvre littéraire. Telle qu'elle est, je la livre au public, avec l'émoi d'une débutante qui affronte les feux de la rampe. Le rideau se lève.

Ce n'est pas la première fois que j'entre en scène, j'aperçois, du reste, dans la salle bien des visages qui me sont familiers.

Chers amis qui me lirez, je réclame toute votre indulgence.

« Qui chante,
Son mal enchante ! »

AUBANEL.

J'ai parcouru le monde en chantant pour la joie et pour la douleur, de Londres à New-York, de l'Inde en Australie, de la Chine au Japon, des îles du Pacifique en Californie, avec la fierté d'être la première cantatrice française ayant fait connaître les chants de France dans les pays les plus lointains.

Mon grand ami Jean Richepin me disait souvent : « Incorrigible globe-trotter, quand cesserez-vous de jouer à l'étoile filante ? »

Le voyage m'est aussi nécessaire que le chant. En me déplaçant, j'éprouve la vague sensation d'échapper au temps, à la destruction, et lorsque je chante, j'éprouve une sorte d'ivresse, il me semble vivre hors de moi, hors du monde.

J'espère mourir en chantant.

SOUS TOUS LES CIELS, J'AI CHANTÉ

I

MON PAYS. — PARIS. — L'ITALIE.

Mon pays d'Aveyron.

Rude, montagneux, rocailleux avec ses causses mélancoliques, ses montagnes couronnées comme des princesses de beaux rochers aux formes multiples, dorés par les soleils couchants de toutes les couleurs du prisme.

Pays de légendes mystérieuses où se réfugièrent les Templiers lorsqu'ils furent persécutés.

Pays au ciel bleu que baigne la fauve lumière de l'Espagne voisine — comment en décrire la beauté !

Ah ! dût-on me conduire, les yeux bandés, sur n'importe quel sommet que je le reconnaîtrais à son air sec, vivifiant, imprégné des senteurs de thym, de lavande et d'hysope. Chère petite patrie où je reviens

tous les ans, avide de la retrouver, et que les plus beaux pays du monde n'ont jamais pu me faire oublier.

Ma famille.

Dans un pittoresque village, depuis le lointain des âges, mes ascendants paternels vécurent paisiblement en cultivant leurs terres qu'ils se transmettaient de père en fils. Mon père qui se trouvait être le dernier-né de six enfants, rompit avec la tradition, et se risqua à prendre des entreprises sur les voies ferrées en construction en Espagne. Nous y restâmes jusqu'à ma sixième année. Ma première langue fut donc l'espagnol que je n'ai jamais oublié.

— Maman, pour compléter le livre de ma vie que j'ai commencé d'écrire vers l'âge de seize ans, raconte-moi donc un peu certains faits du temps où j'étais petite fille !

— Voilà que je deviens ta collaboratrice, dit-elle en souriant. Inutile de dire ton âge... Passons ! Tu es venue au monde un quinze août, à midi tapant. Ta grand'mère s'écria : « Quelle effrontée, cette petite, d'arriver ainsi en plein soleil ! C'est une gaillarde ! Entends-la crier, quels poumons ! » Dès l'âge de trois ans, tu te mis à gazouiller d'une voix juste tout ce qui te passait par la tête. Tu étais insupportable, on était obligé de te faire taire... Moi aussi, j'avais une belle voix...

Et malgré ses quatre-vingts ans, maman se met à

fredonner la vieille romance *Combien j'ai douce souvenance*, de Chateaubriand. Elle en connaît des centaines : chants provençaux, pyrénéens, cévenols, mélancoliques ou joyeux, chansons du dix-huitième, du Premier Empire, romances sentimentales de 1830, celles non moins romanesques de la Conquête de l'Algérie, ainsi que tous les chansonniers du Second Empire !

— Toute l'Histoire de France en chansons, dit-elle gaiement.

Et ma mère, ravie de faire revivre l'époque de sa jeunesse, me rappelle certains faits qu'elle m'a contés bien des fois : l'histoire du carliste blessé, poursuivi par les gendarmes, qu'elle cacha sous le lit où je dormais, et qu'elle fit s'évader ensuite ; ma fugue chez les gitanes que j'avais suivies jusqu'à leur campement, et où, après d'angoissantes recherches, l'on me retrouva, dansant et jouant avec les petits bohémiens. « Tu commençais à répéter *Carmen*, » dit-elle en souriant.

L'OUSTAL

La maison paternelle.

Héritière de la maison, ma tante continuait de faire valoir les terres léguées par le grand-père, aidée de son fils, maire du village.

Elle avait été fort belle. On disait d'elle, lorsqu'elle

était jeune : « *Esclaïro lou païs* » (Elle éclaire le pays.)

Elle m'accueillit comme une seconde mère et, durant toutes mes années de couvent, j'allai passer chez elle mes vacances. Infiniment bonne, elle fut la Providence de ma première jeunesse.

En fermant les yeux, je revois la vieille maison avec sa façade couleur pain brûlé. On pénétrait dans la cour de la ferme par un portail posé sur deux piliers couverts d'un auvent, sous lequel pigeons et colombes venaient nicher.

Sur la rampe qui bordait le perron de l'escalier se trouvaient des fleurs que j'arrosais. Dans des pots de fortune, anciennes jarres à huile, des iris, des giroflées, des verveines, et le basilic qui écarte les fourmis, sans oublier le modeste persil, condiment indispensable qu'on avait ainsi à tout instant sous la main, sans descendre au jardin.

Durant la belle saison, la vie se dispersait aux champs, mais à la Toussaint, on se confinait à l'Oustal. Au dehors, la neige s'amoncelait. Les petits oiseaux venaient frapper à la vitre. Il faisait tiède, il faisait doux.

Aux veillées, Blaise le berger, d'une belle voix grave, racontait, en notre patois savoureux, des histoires de revenants ; vieilles légendes qui me faisaient frissonner de terreur. Les servantes chantaient des Noëls naïfs, des complaintes qui m'enthousiasmaient. Avec celles de maman, ce furent là mes premières leçons de chant et de déclamation. J'ap-

prenais aussi le patois, qui m'aida plus tard à étudier et à prononcer l'espagnol et l'italien avec une grande facilité.

Tous les soirs, on se réunissait, pour dire la prière à haute voix. Ma tante, avant de se retirer, ne manquait jamais d'aller saluer le portrait du grand-père, officier de Napoléon I^{er}, décoré à Wagram. Ma tante racontait qu'un jour son père dit tout à coup : « J'ai assez vécu. Je me suis bien battu pour la France. J'ai reçu cinq blessures. J'ai eu huit enfants. J'ai adoré deux êtres au monde : l'Empereur et ma femme. Ils sont morts tous les deux. Je n'ai plus qu'à aller les rejoindre. »

Il s'alita et ne se releva plus.

Quelques heures avant de mourir, comme sa fille s'informait de sa santé, il répondit : « Mon enfant, ça va très bien, je meurs. Prie Dieu pour moi. »

Je n'oublierai jamais ces leçons du passé de la meilleure des créatures. Cette chère Tantou qui, apprenant plus tard qu'on me destinait au théâtre, dit tristement : « Quel chagrin pour moi de penser qu'une fantoune de notre Oustal va devenir une comédienne, une de ces pauvres femmes qu'on n'enterrait pas autrefois en terre sainte. Enfin, nous prierons le bon Dieu pour elle. » On avait encore de ces idées-là, il y a soixante ans, dans nos vieux villages de France !

Durant les premiers mois qui suivirent mon retour d'Espagne, je baragouinais une langue fantaisiste,

mélange de basque, d'espagnol et de mauvais français, agrémenté de patois rouergat. « Il faut faire donner à cette enfant des leçons de français avant qu'elle entre au couvent, elle en a bigrement besoin, » dit mon cousin en riant. Et à ma grande joie, je restai six mois de plus dans la chère maison, où une vieille demoiselle, amie de la famille, m'apprit le français en me faisant lire les contes de Perrault, les voyages de Gulliver et les fables de La Fontaine qui peuplèrent mon cerveau d'enfant d'images fantastiques... Je vivais dans la lune.

Mes premières poupées : les rochers.

J'avais des poupées que je nommais dédaigneusement *pétassounnes*, du mot patois « pétas » : chiffon.

Mais je leur préférais de beaucoup les rochers qui entouraient la maison. J'avais choisi les plus menus que j'affublais d'oripeaux (ils ressemblaient par le fait à de véritables épouvantails à moineaux). Je les trouvais magnifiques ! Dans mon imagination, ils représentaient tous les héros de mes rêves. Je bâtissais des drames que je déclamais à haute voix devant les enfants du voisinage, qui disaient, ahuris : « *Sou pas qué dé peyres* » (ce ne sont que des pierres), ce qui m'humiliait terriblement.

Lorsque le soleil couchant jetait son ombre sur les rocs, il me semblait les voir s'agiter et bouger comme des êtres vivants. Rentrant à la maison, je disais :

« Pour sûr, ce soir, le chevalier va délivrer la princesse. Je l'ai vu courir avec les bottes de sept lieues du Petit Poucet. — Oui, répondait ma tante en souriant ; en attendant, viens dormir. »

Le couvent.

On se décida à me mettre en pension au couvent de la ville voisine ! Chère maison ! Évocation de mes souvenirs les plus purs, la première Communion et l'allégresse des cantiques que je chantais avec tant de ferveur !

Après les vacances passées à l'Oustal, je répétais à mes compagnes les récits des veillées, en y ajoutant des amplifications de mon cru pour en augmenter l'effet. Quelle fierté lorsque je sentais mon petit auditoire frémir d'émotion ! J'entendis une de mes compagnes, tout en larmes, dire à la religieuse qui l'interrogeait : « Oh ! ma sœur, je pleure à cause d'une histoire qu'Emma vient de nous conter. Ah ! nous nous sommes bien amusées ! »

Nous avions un maître de musique qui enseignait tout à la fois le solfège, le chant, le piano, le violon, un de ces musiciens d'autrefois qui, avec son archet, nous donnait sur les doigts lorsque nous étions distraites. La méthode avait du bon. J'avais une si grande frayeur pour mes pauvres mains, que je m'appliquais de toutes mes forces. Je devins musicienne et l'on me faisait chanter tous les soli à l'église. La dernière année de mon séjour, dans je ne

sais plus quelle cérémonie à laquelle assistait Mgr l'évêque de Rodez — plus tard cardinal Bourret — on me fit chanter *les Hirondelles*, de Félicien David, et réciter *la Mort de Jeanne d'Arc*. Monseigneur se pencha vers la supérieure, pour lui dire : « Quelle est cette jeune fille au visage si expressif? Elle possède une fort belle voix et une âme d'artiste. » Ma mère l'entendit et m'a souvent répété que cette réflexion l'avait beaucoup encouragée à faire de moi une cantatrice.

Le départ pour Paris.

A ma sortie de pension, dans la petite ville où nous habitions, je chantais dans les églises, à toutes les cérémonies, pour toutes les œuvres, avec joie et exaltation. Le chant était devenu plus que jamais une chose nécessaire à ma vie, si bien que ma mère se décida à m'amener à Paris pour me faire faire mes études musicales. Avec l'énergie qui la caractérisait, en l'absence de mon père, éloigné de nous, dans une nouvelle entreprise en Amérique du Sud, elle prépara le départ malgré les objections de toute la famille. « J'ai l'intime conviction que ma fille réussira brillamment, dit-elle, et vous verrez que l'avenir me donnera raison. »

Elle me devança à Clermont, me permettant d'aller dire adieu à ma tante qu'elle ne voulait pas voir, ne comptant pas sur son approbation.

Les abeilles d'or.

Pauvre chère tante, je la vois encore me donnant, la veille de mon départ, une bourse tricotée par elle et garnie de beaux louis d'or.

— Prends ceci pour payer ton voyage, c'est tout ce qu'a rapporté la vente du miel !

Bien des fois, elle m'avait dit : « Fantoune, je t'achèterai une jolie robe à la Saint-Jean, quand j'aurai vendu le miel. »

De sorte que, dans mon imagination d'enfant, les abeilles étaient dispensatrices de toutes les choses lumineuses, depuis les rayons de miel doré, jusqu'au métal étincelant qui permet d'acheter tout ce que l'on convoite.

La servante, la bonne Finou, pleurait en faisant mes bagages.

— Pauvre notre Demoiselle, que va-t-elle devenir ? Paris est si grand, si loin de nous !

J'étais émue comme si je m'embarquais pour une dangereuse traversée. N'était-ce pas celle de ma vie qui commençait ? J'avais seize ans !

Je partis un beau matin, suivie de Blaise le berger, portant mes colis, jusqu'à la grand'route où je devais prendre la diligence. J'attendis son passage, debout sur le bord du chemin, au milieu de mes valises et de mes cartons, le cœur gros, pleurant à chaudes larmes, regrettant Tantou si bonne, l'Oustal, le cher pays.

Il n'y avait de place que sur l'impériale. On m'y hissa et je m'y trouvai installée à côté d'un vieux monsieur qui fit de son mieux pour me mettre à mon aise. Brisée d'émotion, bercée par le roulement de la voiture, je ne tardai pas à m'endormir. Tout à coup, je sentis un bras autour de ma taille. Mon vénérable voisin devenait trop aimable... Je me délivrai de son étreinte en lui administrant un soufflet retentissant qui réveilla tout le monde.

Le conducteur arrêta ses chevaux et une jeune fille complaisante m'offrit une place à côté de ses parents qui furent mes vigilants gardiens pendant le reste du voyage.

Premières études.

Une fois installées dans la capitale, nous eûmes à résoudre le problème de trouver un maître. Ma mère, bravement, sans hésiter, alla droit aux plus grands. Elle eut la chance inespérée de trouver le professeur de chant bien connu : « Jules Puget », de l'Opéra, qui consentit à signer un contrat par lequel elle s'engageait à s'acquitter du montant de mes leçons, durant mes deux premières années théâtrales. Puget, comédien et chanteur de la grande école, avait créé plusieurs rôles à l'Opéra-Comique. Je lui dois la pose initiale de ma voix.



Élevée dans un couvent de province d'où je sortis à l'âge de quinze ans sans avoir pu terminer mes études, j'étais ignorante comme une carpe. Mais j'avais le désir fou de m'instruire. Je parcourais les musées, pleurant de mon incompréhension devant un beau tableau, ou lorsque je lisais des ouvrages trop savants. Je ne connaissais personne pour m'éclairer, hélas !

Mon maître avait mis sa bibliothèque à ma disposition. Je dévorais Chateaubriand, Balzac, Musset, Lamartine que je lisais bien avant dans la nuit, à la lueur d'une bougie, baignant mes pieds dans l'eau froide durant des heures, afin de ne pas me laisser gagner par le sommeil.

A cette époque, en plein âge ingrat, je n'étais ni belle, ni gracieuse, de plus j'étais très timide, car j'avais conscience de ma gaucherie provinciale, et surtout de mon rude accent rouergat, qui faisait rire la fille de ma concierge, jeune Parigote, dont j'admirais le bagout et que je redoutais. Je me réfugiais dans mon chant. Là, j'habitais une planète où cette petite grisette montmartroise ne pouvait me suivre. Au bout de six mois, je n'avais plus d'accept. Je copiais les jeunes filles élégantes du cours Puget, leur démarche, leur tournure. J'entendis un jour l'une d'elles dire : « L'Auvergnate se parisianise. »



Afin d'apercevoir Victor Hugo qui habitait non loin de chez nous, je m'arrêtais souvent près de la grille de son jardin. Un beau jour, je vis un vieillard à barbe blanche se diriger vers la sortie. « Vive Victor Hugo ! » s'écria un gamin. Très émue, je saluai timidement le Maître. S'aperçut-il de l'admiration ardente qui faisait briller mes yeux ? Il se retourna pour me sourire. Je revins à la maison, folle de joie : « Maman, embrasse mes yeux : Victor Hugo a souri en les regardant. » Et les jours suivants, je finis d'apprendre *les Orientales* par cœur.



Avec ses maigres rentes, ma pauvre mère avait bien du mal pour nous faire vivre, mes deux frères et moi.

A dix-sept ans, on grandit. Je ne mangeais pas toujours à ma faim ! Que de fois j'acceptai le morceau de pain que mon frère, plus jeune que moi de cinq ans, m'offrait le soir, après le repas. « Tiens, disait cet adorable enfant, tu es plus grande que moi, prends-le, » et je n'avais pas le courage de le lui refuser. Nous avions pour voisin un boucher chez qui maman achetait des côtelettes à trois sous ! Elles étaient bien petites. J'en aurais mangé douze. Ce brave homme lui dit un jour : « Votre demois-

selle a une bien belle voix, nous l'écoutons chanter avec plaisir, ma femme et moi, mais elle est bien pâlotte, je vous offre à crédit ce que vous voudrez. Vous me paierez plus tard, lorsque Mademoiselle sera au théâtre. J'ai confiance en vous. »

Et nous eûmes toutes les semaines un bon gigot qui pouvait enfin satisfaire mon bel appétit.

Engagée à l'Opéra-Comique, je n'eus garde d'oublier le brave homme qui, toutes les fois que je chantais, avait de bons fauteuils d'orchestre pour lui et sa famille ; et il ne manquait jamais de dire à ses voisins, en applaudissant à tour de bras : « Quelle belle voix, hein ? Eh bien ! c'est grâce aux bons gigots que je vendais à sa maman ! »

En musique, mes progrès devenaient rapides, ma diction plus nette, si bien qu'un jour, mon maître me permit de chanter en public. Mon premier concert eut lieu dans la petite salle de la Tour d'Auvergne qui n'existe plus. Je portais une robe de mousseline blanche à trois volants, taillée par ma mère et cousue par moi. Un fichu à « la Marie-Antoinette », avec une ceinture rose, complétait cet ajustement que je trouvais magnifique. Jamais costumes de Callot ni de Doucet ne me procurèrent la joie de la modeste robe de mes dix-huit printemps. Pour toute parure, j'avais dénoué mes cheveux qui descendaient à hauteur des genoux. Mon succès étourdissant me fit perdre la tête. On me donna pour cette soirée cinquante francs ! que je rapportai fièrement à la maison.

Audition à l'Eldorado.

J'avais tant à cœur d'aider maman, que, sans lui rien dire, pas plus qu'à mon professeur du reste, qui s'y serait fortement opposé, j'eus l'idée de me faire engager dans ce grand music-hall. C'était jour d'audition. La jeune fille qui me précédait se fit entendre dans une chanson débutant par ces mots :

Je suis la sœur d'un emballer,

suivie de celle-ci :

Oh! ce Pacha, quel nez qu'il a!

j'aurais bien voulu m'en aller... Ahurie, je sortis timidement de mon cahier, l'air de *la Favorite*, et prenant une pose inspirée, les yeux levés au ciel, ainsi que je le faisais chez mon maître, je commençai l'air de *la Favorite*, « O mon Fernand ». Mais dès les premières mesures, une voix partant de la salle s'écria : « Assez, dites à cette enfant d'aller chanter ailleurs ses airs d'opéra. » Et un gros homme s'avançant vers moi, me demanda : « Connaissez-vous ceci : « Arrête, Fifine, arrête ta machine » ?

Des rires fusèrent. Très humiliée, tout en larmes, je revins à la maison raconter ma déconvenue à maman qui se moqua de moi, et me gronda d'avoir agi sans sa permission et sans discernement.

Mon professeur rit de bon cœur au récit de mon odyssée et me fit engager deux mois plus tard pour

des concerts classiques dans les Sociétés philharmoniques des principales villes de France.



— Maman ! bonne nouvelle ! Mon maître vient de me faire signer un contrat pour le théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Comme je ne suis pas majeure, il faut que tu le signes aussi. Et devine un peu ce que je vais gagner ? Sept cent cinquante francs par mois ! Nous voilà riches !

Et je sautai au cou de ma petite maman qui, riant et pleurant d'émotion, me dit :

— Pauvre petite ! Il passera de l'eau sous le pont avant que nous soyons riches ! Enfin, c'est un bon commencement.

Mon nom de famille est *Calvet*. Mon maître Puget me conseille pour le théâtre de supprimer le *t* de la fin. Calvé tout court est plus musical, assure-t-il. Me voilà donc baptisée à nouveau.

Emma Calvé, que je viens d'écrire pour la première fois, me plaît, et me fait rêver. Quel sort lui est réservé !

Mes débuts au théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, dans le rôle de Marguerite, de « Faust ».

1881.

Je me mis à étudier avec ardeur ce rôle de « Marguerite » que je ne connaissais qu'imparfaitement.

Appelée à remplacer au pied levé l'artiste qui devait le chanter, je dus débiter après quelques répétitions au piano, une seule à l'orchestre, et quelques courtes indications de mise en scène ! Comment décrire mon désarroi à la première représentation ? La peur d'oublier la mesure, les paroles, les sonorités de l'orchestre qui m'étourdissaient, la rampe qui m'aveuglait, et, de l'autre côté, ce trou noir de la salle, où je voyais confusément une hydre à mille têtes dont je sentais les regards braqués sur moi ! Au moment d'entrer en scène, je reculai comme devant un abîme. « Je n'oserai jamais, j'ai peur ! » m'écriai-je.

Ma pauvre mère, désolée, craignant que je ne manquasse mon entrée, me poussa violemment en scène, où j'entrai en titubant pour murmurer plutôt que chanter la première phrase :

Non monsieur, je ne suis demoiselle, ni belle !

et de saisissement, je laissai tomber mon livre de messe.

Les journaux, le lendemain, trouvèrent ce geste, qui n'était pas dans la tradition, très intéressant et naturel, ne se doutant pas qu'il avait été bien involontaire !

Je dus improviser mon jeu, mes attitudes, ce que je fis avec tant de naïveté que le public m'accueillit chaleureusement.

Dans le rôle de « Chérubin », des *Noces de Figaro* de Mozart, je remportai un succès plaisant et inattendu.

J'étais à cette époque très mince, et l'aspect de mes jambes maigres de sauterelle, comme disait maman, me tracassait beaucoup. Je conçus l'idée brillante de remédier à ce défaut, et, la première soirée où je parus dans cet ouvrage, d'énormes bas de coton renflaient mes bas de soie. Le directeur qui m'attendait dans la coulisse me dit : « Voulez-vous bien enlever au plus vite ces monstrueux mollets qui ne vont pas avec votre sveltesse. Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous ? »

De sorte qu'au deuxième acte, je dus faire mon entrée avec mes jambes rendues à elles-mêmes. Confuse, j'essayai vainement de les cacher avec mon petit manteau de page. Ce qui amusa fort le public qui m'acclama bruyamment. Je ne crois pas avoir jamais excité un tel tumulte à la Monnaie que lors de cette soirée de joyeuse mémoire.

La saison terminée, je revins à Paris, pour étudier de nouveaux rôles avec Mme Marchesi. Tout le monde a entendu parler de l'école qui a su former les célèbres artistes Mmes Krauss, Melba, Nevada, Eames, etc..., et que continue de diriger brillamment Mme Blanche Marchesi.

Paris.

1882.

Voici plus de six mois que je suis sans engagement, et j'ai la nostalgie du théâtre.

La vie me semble grise, plate, sans intérêt, hors des planches.

Sans me décourager, je vais auditionner chez tous les agents.

Chance ! Le grand baryton, Victor Maurel, qui dirige le Théâtre Italien m'engage pour créer, à ses côtés, le principal rôle dans l'*Aben-Hamet* de Théodore Dubois, dont le libretto est écrit d'après le *Dernier des Abencérages* de Chateaubriand.

27 novembre. — Je répète tous les jours, aidée des conseils de Maurel. Je lis et relis Chateaubriand.

Je ne dors plus. Je rêve Grenade, Alhambra, Boabdil. Ainsi que le chante Chérubin : « *Non so piu, cosa son, cosa faccio.* » Il me semble mettre au monde un enfant. Espérons qu'il sera bien venu !

Première d' « Aben-Hamet ».

Théâtre Italien, 1883.

Grand succès pour l'œuvre. Triomphe pour Victor Maurel (*Aben-Hamet*). Les journaux parlent de ma jolie voix et se montrent très indulgents pour moi, mais je me rends bien compte que j'ai été gauche dans certaines scènes. J'espère être mieux dans les représentations suivantes. Hélas ! Il me reste beaucoup à apprendre.

Patatras ! Le théâtre va fermer ses portes dès la quinzième représentation, faute de subsides. Notre grand Maurel est bien trop artiste pour être un bon administrateur. On parle de saisie ! Craignant qu'on

ne prenne mes beaux costumes qui ont absorbé mes dernières économies, je les déménage à la cloche de bois... par la fenêtre !

Paris. — Opéra-Comique. — 1884.

Mon court passage aux Italiens, n'aura pas été inutile. Carvalho m'engage pour créer le principal rôle dans *le Chevalier Jean* de Victorin Joncières, une œuvre qui vient de remporter un fort beau succès.

Le ténor Lubert possède un bel organe et du talent. Mlle Castagné dans le rôle du page a une jolie voix dont elle se sert avec une grande habileté. La presse nous comble tous d'éloges. Voici ce que Reyser dit de moi :

« Le rôle d'Hélène a prouvé que Mlle Calvé possède une fort belle voix, une diction parfaite et qu'elle sait réduire cette voix puissante et bien placée aux pianissimi les plus délicats. Son succès a été très grand et très mérité. »

Paris, 1884.

Quelle merveilleuse troupe que celle de l'Opéra-Comique.

Tout d'abord Mme Carvalho, la créatrice de Marguerite, Juliette, Mireille et Baucis de Gounod. Malgré son âge (soixante-cinq ans) elle chante encore dans les concerts et représentations de gala, avec un style fait de clarté, de sobriété, de finesse,

de charme prenant, servi par une virtuosité impeccable.

Je viens d'avoir le grand honneur de chanter avec elle dans un concert le duo de « Chérubin et de la comtesse », des *Noces de Figaro*, qu'elle me fait répéter inlassablement.

« Il faut, dit-elle, avant toute chose, bien articuler, pour faire entendre distinctement chaque mot. Sans cette qualité primordiale, on ne sait pas chanter. »

Elle possède, à un suprême degré, *l'art du phrasé*, ce style fait de souplesse, de sensibilité, glissant à travers les notes, pour en atténuer la monotonie, et donner à la phrase les nuances, les accents qu'on doit mettre dans l'interprétation d'un morceau, Mme Heilbronn vient de créer la Manon de Massenet d'une manière inoubliable. Victor Maurel et Adèle Isaac triomphent dans *l'Etoile du Nord* et *le Songe d'une nuit d'été*. Mmes Bilbaut-Vauchelet, Van Zandt, Névada, Mézeray; MM. Talazac, Fugère, Grivot, Taskin, Soulacroix complètent un ensemble admirable.

En les écoutant, je comprends que je ne suis encore qu'une élève.

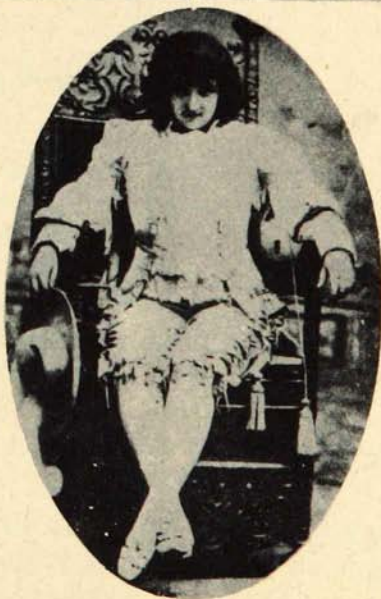
Grâce cependant à ma jolie voix, on me confie de beaux rôles dans divers opéras de Mozart que je chante à côté du grand chanteur Fugère et d'Adèle Isaac une cantatrice parfaite; *Zampa* avec Maurel; *Lalla-Roukh*, de F. David, etc..., mais durant ces représentations, je passe par des alter-



A 5 ans,



A 20 ans,



daus le rôle de Chérubin.

natives d'audace et de crainte, qui me mettent au supplice, je sors de scène en larmes lorsque ça va moins bien. On me dit froide, car en dépit de la flamme qui brûle en moi, je ne peux ni ne sais l'extérioriser. Ma voix, dit-on, est pure, brillante, d'un timbre exceptionnel, et je suis ambitieuse, je veux devenir quelqu'un ! Je pense qu'en changeant de pays, d'atmosphère, j'atteindrai plus vite ce but. J'accepte donc l'engagement qui m'est offert par le directeur de la « Scala de Milan » pour créer la Flora Mirabilis de *Samara*.

Fiasco à la Scala de Milan.

Novembre 1884.

Enrouée à la suite de répétitions prolongées, très peu familiarisée avec la langue italienne, prise le soir de la première d'un trac formidable, j'ai perdu la tête... Le désastre a été complet. J'ai dû résilier mon contrat dès le lendemain et me voici revenue à Paris, fort humiliée, décidée à renoncer au théâtre, et à fabriquer des corsets.

Paris.

Je viens de demander conseil à Gounod, qui s'est toujours montré très indulgent pour moi. Le grand maître m'encourage :

— Voyons, ma petite enfant, vous vous imaginiez

donc qu'on devient une grande cantatrice au bout de deux ou trois ans, parce qu'on a obtenu quelque succès que le public indulgent a accordé à votre jeunesse? C'est un si grand art que le chant! Il exige une diction, une articulation parfaites, la liaison des sons, « l'archet à la corde », la coloration, le neutre! — Toute une science! — Mais il ne faut pas se décourager, vous possédez tous les dons. Intelligence, beauté et une voix de premier ordre.

« Il faut vous remettre à l'étude sévère, pendant un an, ou deux, afin d'essayer d'atteindre le chemin de la perfection. Vous le pouvez, vous le devez!

« Allez trouver de ma part Mme Rosine Laborde, le professeur le plus consciencieux que je connaisse, et qui possède la science du « Bel Canto ».

A la suite de cette admirable leçon, je refuse tout engagement et vais me mettre tout de suite à l'étude sévère!

Madame R. Laborde.

Je dois certainement à cette admirable maëstra, la souplesse et la virtuosité qui m'ont permis d'aborder les rôles les plus difficiles du répertoire : *Somnambula*, *Traviata*, *le Barbier*, *Ophélie* d'Hamlet, *les Pêcheurs de perles* de Bizet, etc...

Elle avait avec ses élèves une patience inlassable.

Un jour que je pleurais d'énervement, car elle m'avait fait recommencer une vocalise plus de

cinquante fois de suite, elle me dit tranquillement :

— Tu es digne d'être mon élève, puisque tu es devenue patiente. Je crois que je pourrai chanter cette phrase-là à mon lit de mort tant elle est ancrée dans mon larynx.

Mme Laborde possédait un style impeccable, une diction parfaite ; j'avais pour elle une profonde affection. Elle m'appelait sa meilleure, sa reconnaissante élève. Aucun nuage n'a jamais terni notre constante et parfaite amitié. A dix-sept ans, elle débutait au Théâtre Italien à Paris. Son maître Piermarini, élève de Chérubini, lui avait dit : « Si tu ne chantes pas bien ce soir, je ne te reverrai plus de ma vie. » Comme la pauvre enfant, troublée, avait raté la cadence finale de son morceau, elle s'avança gentiment devant le trou du souffleur, et s'adressant au public, malgré les terribles yeux de son maître qui était au premier rang des fauteuils d'orchestre :

— Pardon, je vais recommencer, j'en sais plusieurs.

Et bravement, elle défila les cinq ou six variantes qu'on lui avait enseignées, au grand amusement du public, charmé de tant de naïveté, et qui lui fit une ovation.

Plus tard, elle fut engagée par Strakosch, en Amérique du Nord, pour doubler Adelina Patti dans une longue tournée à travers les villes des États-Unis. Après avoir chanté dans les principales capitales

d'Europe, elle revint définitivement à l'Opéra de Paris où elle chanta durant plusieurs années, avant de créer son école de chant.

Elle racontait, avec infiniment d'esprit, une foule d'anecdotes :

« La Brambilla, mère de la Patti, disait-elle, était une redoutable personne. Dans un moment de colère folle, elle jeta par la fenêtre sa fille Carlotta qui en resta boiteuse pour toute la vie. Avec ses camarades, elle se montrait d'une rosserie inimaginable. A cette époque, on se collait de faux sourcils, de même façon que pour les fausses moustaches. Jalouse du succès de sa partenaire, en scène, elle se mit à la fixer, lui disant : « Ton sourcil droit a f... le camp. » La pauvre fille, horrifiée, enleva vivement son sourcil gauche. Tableau ! »

Un autre soir, cette femme ardente, ennuyée des applaudissements que recevait Lablache, avec qui elle chantait, saisit une des couronnes destinées à celui-ci, et, la mettant sur sa propre tête, vint près de la rampe, en criant au public stupéfait :

« *Piu che lui me la son ben meritata.* » (Plus que lui, je l'ai bien méritée.)

A propos de Lablache, elle racontait un incident assez divertissant :

A Paris, il était descendu dans le même hôtel que le général Tom Pouce. Le fameux nain était très populaire et recevait beaucoup de visites. Un jour, une dame qui cherchait le général, entra dans

l'appartement de Lablache, par erreur, et se trouva face à face avec le gigantesque chanteur qui était à la fois très grand et très gros.

— Je venais voir le général Tom Pouce, balbutia la visiteuse étonnée.

— C'est moi, répondit bravement le géant.

— Mais, monsieur, on m'avait dit que le général Tom Pouce était l'homme le plus petit du monde.

— Oui, répondit Lablache, c'est vrai, en public ; mais quand je suis chez moi, je me mets à mon aise !



Mme Laborde avait assisté à l'une des dernières représentations de Mlle George. La célèbre artiste des Français, atteinte d'un embonpoint excessif, s'étant mise à genoux dans je ne sais plus quel rôle de Racine, n'avait pu se relever ! Deux de ses camarades furent obligés de la soulever. Profondément humiliée devant les ricanements du public, la pauvre femme pleurait à chaudes larmes...

Plus tard, vers la fin de sa vie, elle tomba dans une si profonde misère, qu'elle fut obligée d'accepter le dépôt de cannes et parapluies que lui fit obtenir un de ses amis à l'Exposition de 1867. Après avoir été l'amie de Napoléon I^{er}, avoir joué triomphalement *Phèdre*, *Antigone*, *Andromaque* et finir ainsi, quelle tristesse !

Elle voulut être ensevelie dans le manteau de « Rodogune » qu'elle avait conservé et qui devint son linceul.



Un dernier trait, pour démontrer la bonté délicate de mon cher professeur. Le directeur de l'hôpital des aveugles me dit un jour : « Je suis heureux de pouvoir vous féliciter, mademoiselle, car votre nom est inscrit en lettres d'or, comme bienfaitrice de notre maison, dans une de nos salles. »

Très étonnée :

— Vous vous trompez, hélas ! Je n'ai jamais rien donné pour les aveugles.

— C'est trop de modestie, venez me voir demain, je vous en fournirai la preuve.

Et dans le livre où sont consignés tous les dons, je lus avec stupéfaction mon nom, inscrit pour une somme assez forte, à côté de celui de Mme Laborde.

Confuse, je fus la remercier.

— J'avais fait le vœu, dit-elle simplement, de faire ce don. Tu t'es toujours montrée une si bonne, si reconnaissante élève, que j'ai voulu te récompenser à ma manière.

Quatre ans avant sa mort, elle nous convia pour fêter ses quatre-vingts ans. Comme je la félicitais, elle se pencha à mon oreille, souriante, en clignant de l'œil :

— J'en ai quatre-vingt-cinq, mais ne le dis pas !
Elle mourut quatre ans après, toujours vaillante,
en donnant huit heures de leçons par jour.

Je viens de donner un concert avec des artistes de différents théâtres : Mme Carvalho est venue me féliciter. A l'issue de la soirée, j'ai signé un bel engagement pour l'hiver prochain au Théâtre italien de Nice. Je travaille des partitions nouvelles, des rôles adorables : « Ophélie, de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, « Leïla », des *Pêcheurs de perles* de Bizet, etc..., etc...

La Krauss à l'Opéra.

Je viens d'entendre l'admirable tragédienne Gabrielle Krauss, dans la création du *Tribut de Zamora*.

En plein champ de bataille, elle s'avance, le drapeau en main, avec le geste et l'élan de la *Marseillaise* de Rude, pour chanter :

*Debout, Enfants de l'Ibérie,
Haut les glaives et haut les cœurs...*

avec une telle ardeur, un tel élan, que les spectateurs des fauteuils d'orchestre se sont dressés *debout*. Nous étions tous *Enfants de l'Ibérie*.

Quel foyer possède cette grande artiste pour avoir une telle emprise sur le public ! Je pleure d'émotion et d'enthousiasme et lorsque je l'entends, je me sens une bien petite chose !

Nice. — Théâtre Italien.

Novembre 1885.

Nous répétons *Pêcheurs de perles* avec Talazac, de l'Opéra-Comique, qui possède toujours sa belle voix et chante divinement bien.

Quel délicieux rôle que celui de Leïla dans lequel je puis faire valoir les principales qualités de ma voix ! Tout a bien marché. Succès personnel. Presse magnifique... Le maëstro Mugnone, notre chef d'orchestre, est remarquable. Musicien d'un tempérament fougueux, il soulève de ses longs bras nerveux, de l'élan de tout son être, avec sa baguette magique, l'orchestre et les artistes jusqu'aux nues.

Je répète *Hamlet* avec Devoyod, chanteur et tragédien de la grande école. Doué d'un tempérament de feu, il chante, d'une voix âpre, mordante, ce rôle qu'il joue à la perfection.

Demain, répétition générale. J'ai confiance. J'ai lu Shakespeare dans la belle traduction de François Victor-Hugo. Je travaille, en y pensant sans cesse. Je tâche de faire alterner la joie et la douleur sur le visage de la pauvre Ophélie, mais je trouve que mes sons dans le haut sont trop éclatants. Il les faudrait plus doux, voilés, mystérieux, pour chanter :

*Pâle et blonde, dort sous l'eau profonde
La Willis...*

Ah ! la coloration des sons, quelle difficulté ! Hier soir, succès pour tous. « Mlle Calvé, disent les journaux, est une étoile qui se lève à l'horizon théâtral, etc..., etc... » Je ne demande pas mieux que de les croire ! Comme Mme Laborde va être contente ! Elle a dû recevoir mon télégramme envoyé dès la première heure.

A la première de *Faust*, avec Devoyod et Talazac, Gounod était dans la salle, et j'ai joué et chanté pour lui, comme si je devais mourir le lendemain. Le maître est venu me féliciter.

— Quelle voix émouvante, mon enfant ! Qu'est devenue l'artiste froide et correcte de l'Opéra-Comique ? Bravo, mille fois bravo ! Je vous prédis une admirable carrière.

J'étais folle de joie et je lui ai sauté au cou pour le remercier (ce qui n'a pas eu l'air de lui déplaire).

A l'issue de la représentation, M. Sonzogno, le grand éditeur de Milan, est venu me féliciter et il m'offre un engagement de trois ans, pour chanter dans les principaux théâtres d'Italie les œuvres françaises : *Faust*, *Hamlet*, *Mignon*, *Pêcheurs de perles*, *Jolie Fille de Perth*, etc... J'accepte avec joie cette offre inespérée, qui va me permettre de montrer mes progrès au grand public italien. Je brûle du désir de me réhabiliter auprès de lui, et de lui prouver que la dure leçon reçue à la Scala de Milan a porté ses fruits.

Nice.

En robe mauve, un chapeau semé de violettes crânement juché sur l'échafaudage de mes nattes, j'arpente la promenade des Anglais, buvant l'air et le soleil, heureuse et fière d'être reconnue. J'ai des ailes !

Nous habitons une gentille villa au bord de la mer. Les levers et les couchers de soleil sont merveilleux. Le soir, calme parfait ; pas un roulement de voiture, pas un promeneur ; la jetée, éclairée à peine par quelques lanternes, devient mystérieuse. Je voudrais sortir, mais je suis l'esclave de ma voix qui ne supporte pas l'humidité.

« Allons, assez rêvé aux étoiles. »

Et je vais tranquillement dormir.

Chez Rosa Bonheur.

Je viens de rendre visite au célèbre peintre qui habite non loin de chez moi, une villa magnifique au milieu d'un parc merveilleux où elle cultive toutes les plantes, toutes les fleurs.

Afin de faire pousser et d'acclimater certaines essences, elle fait venir de sa propriété de Fontainebleau, tous les ans, des tombereaux de terre !...

Comme je sais qu'elle adore le folklore, je lui ai chanté des chants cévenols et provençaux. Elle m'a offert un cadeau princier, un amour de petit tableau,

représentant une brebis et son agnelet, au milieu de bruyères roses au soleil levant !...

— Et ne me remerciez pas surtout, dit-elle, votre délicieuse voix vient de me faire un si grand plaisir !

*
* *

Le comte de Chambrun, en sa belle demeure, donnait hier une réception, en l'honneur de don Pedro, ex-empereur du Brésil.

Avec Talazac, nous avons chanté des duos espagnols et français, que Sa Majesté a fort applaudis.

Gustave Nadaud a dit avec infiniment d'esprit ses chansons si amusantes.

J'ai la grande joie d'avoir auprès de moi ma chère mamita Laborde, heureuse d'applaudir à mes succès qui sont aussi les siens.

Hier soir, première de *Rigoletto* où Devoyod-Triboulet a obtenu un vif succès. Ce rôle convient mieux à son tempérament que celui d'*Hamlet*. Il y déploie une intensité d'émotion, une grandeur tragique, vraiment remarquables.

J'ai été fort applaudie dans le rôle de Gilda que je chantai pour la première fois.

J'irai repasser mes rôles avec Mme Laborde, avant de partir pour l'Italie. Mais cet été, je veux revoir mon Aveyron. J'ai le mal du pays. J'ai soif de respirer l'air pur de nos causses.

Retour à la Bastide d'Aveyron.

Juin 1886.

« Si la Grande Patrie soulève notre âme
« La petite Patrie parle à notre cœur. »

Gabriele D'ANNUNZIO.

Me voici revenue dans le cher Oustal, auprès de ma tante. Je revis ma vie de petite fille, comprenant mieux qu'autrefois la splendeur du paysage, la beauté de cette existence paisible, la douceur de vivre, la paix du délicieux jardin où j'ai passé les meilleurs moments de mon enfance, où j'ai eu mes premiers rêves d'adolescente. On y cultive un peu de tout : légumes, fruits et fleurs modestes : soucis, œillets de poète, roses trémières et les giroflées que Tantou appelle « violliers ». Nous y passons nos journées ; ma tante tricote, Finou sarcle, bêche, ramasse les fruits et les fleurs. L'air est plein d'abeilles. Vers le soir, elles se hâtent de retrouver leur logis, mais avant d'entrer dans la ruche, elles bourdonnent à l'unisson comme si elles chantaient un hymne.

« Elles bénissent le soleil et lui disent au revoir, remarque Tantou, » puis, entendant sonner l'Angélus, elle récite l'*Ave Maria*, et l'on rentre pour le repas du soir.

Une servante d'autrefois.

Finou, infatigable, levée la première, couchée la dernière, fait, pour ainsi dire, partie de la famille. Autrefois, dans nos villages, il n'était pas rare de trouver des jeunes filles orphelines, adoptées par des familles, chez qui elles devenaient de fières et fidèles servantes, n'acceptant pas de gages. Finou s'est donnée, « s'es dounade » selon l'expression patoise. Elle m'adore, me réserve les meilleurs fruits, voudrait me bourrer de crème et de confiture, comme lorsque j'étais enfant. Dimanche dernier, au moment d'aller à la messe, elle m'a dit :

— Sois *poulida* (jolie) et reluisante pour notre Seigneur.

Je l'entends parfois dire, pour louer quelqu'un de beau et d'intelligent :

— Oh ! celui-ci, c'est un enfant de Templier.

— Que veux-tu dire, Finou ?

— Eh ! c'étaient de braves seigneurs qui habitaient le pays. Ma grand'mère tenait de son arrière Grand, qu'autrefois, ils possédaient toutes les terres des causses. Il paraît qu'on les a tous tués, « péchère » ; alors, il ne reste plus que leurs vieilles tours démolies !

Finou tient aussi de sa « Grand » que pour apaiser les Fadareilles, il faut jeter dans le feu, de l'eau, du sel, du pain, geste que je lui ai vu faire, devenue grave tout à coup.

Finou est végétarienne, par compassion pour les bêtes, « et puis, dit-elle, parce qu'elle ne veut pas manger des *cadavres* ! » Devant un poisson vivant que je venais de lui apporter à la cuisine : « Péchère, regarde, voilà une truite qui ouvre la bouche comme si elle criait au secours ! » Elle se sauve quand on tue les poulets, et au moment de la vente, cache ses agneaux préférés dans une grange abandonnée, sachant bien que ma bonne Tantou lui permettra de les ramener à la bergerie. « Pauvres petits ! je sais bien qu'on les mangera plus tard comme moutons, mais en attendant, ils connaîtront un peu de bon temps, » dit-elle.

Nous attendons depuis dix minutes Finou pour aller à la messe. Elle accourt, les joues rouges comme des pommes d'api, tant elle les a frottées.

« Pardon, dit-elle, j'étais en train de me faire « reluire », j'en avais grandement besoin. J'étais si sale que *j'en aurais eu honte pour Notre-Seigneur* ! »

Parmi les chansons patoises de Finou, il en est de fort... gaillardes, qu'elle répète sans les comprendre.

— Finou, ne chante plus celle-là, elle n'est pas convenable !

— Pourquoi ? demande la sainte fille, en ouvrant ses yeux bleu de myosotis.

Elle ne cherche pas à en savoir davantage, tout en bougonnant :

— Ces demoiselles de la ville, ça voit le mal partout où il n'y en a pas !

Elle va, vient, diligente comme une abeille, rentre le linge dans la vieille armoire en cerisier, et met entre les draps de fine toile, des bouquets d'hysope et de lavande. Elle pétrit le pain et fait la lessive, aidée d'une robuste paysanne. Dès cinq heures du matin, debout la première, elle gourmande les valets qui viennent à pas lents, car les paysans ne se pressent jamais.

— Allons, allons, zou ! venez manger la soupe qui refroidit.

Que deviendrait Tantou, si « Finou » venait à lui manquer !

Visite au couvent.

Pendant la messe, j'ai chanté à la tribune, accompagnée par mon vieux maître de musique, très heureux de réentendre ma voix.

La sœur tourière, sans étonnement, comme si je l'avais quittée la veille, m'a dit :

— Bonjour, mademoiselle Emma ; je vais prévenir ma Mère supérieure et les sœurs. Entrez au parloir.

Le parloir ! La statue de la Vierge est toujours dans sa niche, à côté du tableau des Enfants de Marie où je lis avec émotion : Emma Calvé, vice-présidente. Rien n'a changé. Les religieuses m'entourent, attendries, affectueuses. La Supérieure m'a dit : « Ah ! Monseigneur l'avait bien prédit : on est ce qu'on naît ! »

Puis, avec un soupir : « Ma pauvre enfant, nous

dirons tous les jours un chapelet à votre intention. N'oubliez jamais le Bon Dieu. »



Mon cousin, maire de la localité, a fait sonner le tocsin, pour appeler tous les paysans qui étaient aux champs. Ils sont accourus de toutes parts, portant leur fourche, leur râteau, leur faux, s'attendant pour le moins à trouver la mairie en flammes.

Le maire, s'adressant à ces braves gens rassemblés sur la place, leur a dit :

— Je vous ai fait venir pour entendre un petit rossignol de chez nous et je suis sûr que vous acclamerez notre payse : Mlle Emma, que nous avons tous vu grandir.

Debout à la fenêtre, les yeux dirigés vers nos belles montagnes, j'ai chanté de toute mon âme, de toute ma force, des chants joyeux ou tristes, tout ce que je savais.

Un silence de mort a accueilli mes efforts. Surprise, m'adressant à un vieux brave homme, ami de la famille :

— Pourquoi n'applaudissez-vous pas, Martin?

Le vieillard, très ému, m'a répondu :

— Pauvre enfant, tu dépenses ta belle jeunesse nerveusement. Tu l'uses, ta vie ! Tu l'uses *avec ces cris*.

Ce doux philosophe adore les bêtes. Sa maison est le refuge de tous les animaux du village. Marié à une



EMMA CALVÉ A LA VILLE

très méchante femme, vraie mégère, mauvaise langue, il a eu des malheurs conjugaux...

Un jour qu'au village on avait pris au piège un loup, dévastateur de toutes les bergeries et que les villageois assemblés tiraient au sort le supplice qu'on voulait lui infliger, les uns voulant le pendre, d'autres lui arracher la langue, lui brûler les pieds, l'écharper, etc... (la cruauté paysanne pour les bêtes malfaisantes est proverbiale), mon vieil ami s'écria, solennel :

« Tout cela n'est rien ! Il faut le marier ! (*Lou cal marida.*) »

*
* *

Je suis allée rendre visite au bon vieux curé du village. Jovial, quelque peu rabelaisien, il connaît une foule d'histoires fort amusantes. Il vient de m'en raconter une bien bonne, sur son prédécesseur :

Un jour que celui-ci prêchait à ses ouailles :

— Mes chers frères, vous mangez comme des goinfres, vous aimez la bombance, et courez les noces où vous buvez trop de *vinas*.

— Eh ! monsieur le curé, dit un paysan en se levant, l'Évangile nous dit bien que Notre-Seigneur est allé aux noces de Cana et même qu'il a changé l'eau en vin...

Et le pauvre curé, pris de court, de répondre sentencieusement :

— *Et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux !*

Et celle-ci, non moins amusante :

— Alors que j'étais jeune vicaire dans une petite paroisse du midi, mon curé, un digne homme, parlait toujours de sa fin prochaine.

« — Mais, monsieur le Curé, pourquoi vous en préoccupez-vous? Il ne faut pas y penser, cela viendra bien assez tôt.

« — Pas y penser, s'écria-t-il, ne sais-tu pas qu'il est dit quelque part dans les Évangiles, que nous mourrons au moment où l'on y pense le moins. Hé! je n'ai garde de l'oublier et j'y pense tout le temps, afin de l'écarter de moi le plus longtemps possible.

« Et moi, de répondre :

« — Oh! monsieur le Curé, *tâchez* de ne pas avoir de distractions! »



Parmi les curiosités nombreuses des gorges du Tarn, se trouve la grotte de Dargilan. Je viens de la visiter. Séduite par l'étrangeté du lieu, j'ai chanté l'air d'Alceste, *Divinités du Styx*. Notre guide, un berger, m'a dit avec l'accent inimitable du pays :

— Ah! vous en avez une jolie voix, mademoiselle. Si la propriétaire de la grotte vous connaissait, elle vous offrirait bien de venir chanter ici tous les jours pour les touristes et même qu'elle vous paierait cher.

— Combien penses-tu qu'elle me donnerait?

— Oh! dit-il en se grattant la tête, je pense qu'elle

irait bien jusque dans les cinq francs par jour.
— J'y songerai (1).

Mon père.

Pour achever mon pèlerinage, je suis allée voir mon vieux papa dans la petite maison qu'il habite, non loin de la ville.

Revenu de ses longs voyages, il cultive son jardin où il y a beaucoup d'oiseaux, mais qui ne sont pas prisonniers. Dans un arbre, il a installé une grande cage ouverte, dans laquelle ils trouvent en abondance des graines, de l'eau. Toutes les bestioles ailées du voisinage viennent s'y abreuver et s'y restaurer. Tous les ormeaux d'alentour sont emplis de nids et de chants.

Dès son retour, on lui a appris ma rentrée au théâtre, et il continue d'en vouloir à maman d'avoir pris une si grande décision pendant son absence, à son insu ! Je n'ai pas eu beaucoup de peine à le convaincre de l'excellence de l'art que j'exerce. Très ému en m'écoutant chanter, il m'a dit :

— Chère petite fille, tu as hérité des économies de tes grand'mères qui parlaient peu, en filant

(1) Trois ans plus tard, comme je revenais avec des amis, le même berger, me reconnaissant :

— Oh ! mademoiselle, je sais qui vous êtes ! Comme vous avez dû vous truffer (moquer) de moi. On dit que là-bas « dans les Amériques », toutes les fois que vous badaillez (chantez) vous gagnez huit paires de bœufs.

au coin du feu. *Ta voix est faite de leur silence.*

Il a voulu m'emmener voir la source de la rivière qui arrose les terres de l'Oustal. D'un beau geste, faisant une coupe de ses mains, il a puisé de l'eau et, me l'offrant :

— Bois cette eau pure, à laquelle tu dois le cristal de ta voix.

Ce cher père, que j'ai si peu connu, puisqu'il était presque toujours absent, dont j'ignorais le caractère, et qui se révèle quelque peu poète : joli tout ce qu'il vient de me dire là.

Dès que je le pourrai, je me propose de lui acheter une ferme dans notre Aveyron, où il pourra se reposer et vieillir doucement...

Ces trois mois passés dans la petite patrie, auprès des miens, m'ont redonné santé, force, courage, et me voici prête à tout braver.

Débuts en Italie. — Florence.

Septembre 1886.

Avant de débiter au théâtre de la Pergola, j'ai voulu venir ici deux mois à l'avance, afin de me familiariser avec le bel accent italien que l'on parle très purement en Toscane. Que je suis heureuse de pouvoir chanter en cette langue si harmonieuse de grâce et de rythme, dont les sonorités modèlent l'expression et apportent à l'artiste une aisance constamment variée ! Je l'étudie et la chante avec ferveur ! En la prononçant, il me semble re-

trouver une vieille amie, venue du fond des âges...

Suis-je pas Latine?

Nous venons de visiter le Palais Pitti, car j'ai hâte de tout voir, de tout connaître, avec la même fièvre, la même curiosité que lorsque je visitais pour la première fois le Louvre, à Paris.

La célèbre artiste italienne : Éléonora Duse.

Florence, septembre 1886.

Je viens de l'entendre, pour la première fois, dans *la Dame aux camélias*. Quelle révélation ! Voilà l'art auquel il faut aspirer. Je n'aurais jamais cru possible qu'un être pût donner autant de soi. Elle semble appartenir à une humanité plus vibrante que la nôtre. Quels accents ! Quelle émotion communicative !

Il m'est impossible d'aller dormir, sans crier mon enthousiasme à maman qui repose dans la chambre voisine.

Hier, nous avons été l'applaudir dans *la Femme de Claude*, de Dumas. Sa belle voix aux sonorités chantantes, son admirable physionomie traduit intensément toutes les nuances de ce rôle si complexe.

Sortie du théâtre, elle disparaît, ferme sa porte, et ne laisse venir à elle que de rares amis. Et moi qui voulais demander à lui être présentée ! Je n'oserai jamais. Elle ne se farde même pas. Pâle, ardente, elle joue avec une simplicité et une sincérité absolues.

Aucune artiste n'est plus prenante, plus enveloppante, et ne possède à un tel degré l'art d'émouvoir. Elle a d'admirables yeux, des mains de duchesse et un sourire délicieux. Elle est mieux que belle. Je viens d'apprendre qu'elle part pour donner des représentations à Bologne, Gênes et Milan.

J'ai déclaré à maman que je voulais la suivre pour l'entendre dans tous ses rôles.

Bologne.

Elle a joué hier soir *Cavalleria* et une comédie de Goldoni. J'ai passé une nuit d'insomnie à me remémorer ses gestes, ses attitudes. J'habite le même hôtel, j'erre dans les couloirs pour essayer de la rencontrer. A la sortie du théâtre, je suis parmi la foule qui l'attend, pour l'acclamer encore.

Elle sort peu, je suis son exemple en lisant, étudiant les partitions *sotto voce* pour ne pas faire de bruit. Parfois, je suis tentée de chanter à pleine voix, afin d'attirer son attention. Ne serait-ce pas le meilleur moyen de me faire connaître d'elle ! Mais, de peur de l'importuner, je continue d'étudier en sourdine.

Gênes.

Impossible de savoir où elle est descendue. Hélas ! je l'ai perdue de vue à la station. Je suis venue piteusement échouer dans le premier hôtel venu et me voici, comme une âme en peine.

Pour attendre patiemment la représentation de ce soir, je lis toutes ses biographies. Elle est née à Vigevano, sur les bords du Tessin. Je ne sais pas son âge. Elle paraît jeune, mais son masque douloureux révèle qu'elle a déjà dû bien souffrir. Je voudrais vivre dans son ambiance, devenir son amie, sa servante. Hier, elle est sortie à pied et je l'ai suivie de loin... Elle s'habille simplement, presque pauvrement, sans doute afin de passer inaperçue. Je ne sais plus quel auteur a dit :

« Une femme intelligente doit savoir qu'elle est bien mise, quand on ne la remarque pas dans la rue ! »

Chance ! Le hasard m'a fait choisir le même hôtel que le sien. Ce matin, j'étais en train de répéter l'air de Monteverde, *Lasciate mi morire*. Je songeais qu'elle pouvait m'entendre, son appartement étant voisin du mien. Avec tout mon cœur, j'ai osé chanter à pleine voix. Des applaudissements discrets venant de chez elle m'ont fait tressaillir de joie. Elle m'envoie des fleurs pour me remercier. Je voudrais bien aller la saluer, lui dire toute mon admiration, mais j'ai dû m'abstenir, car elle part demain à la première heure pour Rome.

Mon idole s'est envolée comme un météore, mais elle laisse en mon âme une trace lumineuse. Elle va jouer en Russie, dit-on, et doit revenir en Italie à la fin de l'hiver. Je la reverrai donc.

Mes débuts approchent. J'étudie avec une ardeur jamais ressentie. Cette admirable artiste a éveillé en moi tout un monde d'idées nouvelles.

Théâtre de la Pergola : « Hamlet. »

30 octobre 1886.

Le baryton Lhérie, mon nouvel Hamlet, est un magnifique chanteur, parfait comédien, très élégant, plus élégiaque que Devoyod. Acclamés tous les deux, nous avons dû revenir maintes fois saluer le public. Mugnone continue d'électrifier l'orchestre, les chœurs et les artistes.

*
* *

Nous répétons *Cavalleria Rusticana*, de Mascagni. De Luccia, le ténor napolitain, chante délicieusement. Mon rôle me plaît, infiniment.

Je devine des intrigues sourdes pour m'enlever cette création. Je lutte ardemment. « La vie, c'est du courage, » dit Balzac. J'en ai.

J'ai vu l'admirable Duse dans ce rôle. Je ne saurais avoir un meilleur exemple.

Création de « Cavalleria » à Florence.

L'opéra a été aux nues « tout comme à Livourne, où la première a eu lieu avec Stagno et la Bellincioni ».

Mon succès personnel a été plus grand que je n'osais l'espérer. J'avais si peur de jouer devant des

camarades italiennes qui, toutes, auraient voulu être à ma place. Je suis engagée pour créer cet opéra à Naples, Rome et dans plusieurs autres villes d'Italie.

Rome, décembre 1886.

On m'avait dit : « Vous serez très émue en entrant dans « la Ville Éternelle ». Mais ce que j'éprouve dépasse tellement mon attente que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. Je songe aux pauvres miennes grand'mères qui ont dû rêver toute leur vie d'aller visiter la Ville Sainte. A la pensée que tous leurs désirs se sont réalisés en moi, je me sens envahie par je ne sais quoi de mystérieux qui provient du tréfonds de mon être.

Nous habitons un charmant logis, situé sur le Monte Pincio, au-dessus des fameux escaliers de la place d'Espagne, non loin de la Villa Médicis. De nos fenêtres, nous assistons à de splendides couchers de soleil qui dorent la ville d'où émerge l'admirable dôme de Saint-Pierre.

Au petit matin, j'ai entraîné ma mère à Saint-Jean de Latran, puis à Saint-Pierre, la plus belle église du monde, où nous nous sommes agenouillées devant le chef-d'œuvre *la Pieta*, de Michel-Ange... Pour finir, j'ai voulu, malgré notre fatigue, aller jusqu'au Colisée.

Il était près de midi lorsque maman demanda grâce pour ses pauvres jambes. J'aurais bien voulu continuer, au risque de rester toute la journée sans

manger. Je ne suis affamée que de tout comprendre, tout voir, le plus vite possible, car le jour approche où je dois débiter, et dès la première répétition, je serai bouclée, prisonnière de ma voix.

Académie de France.

J'avais une lettre d'introduction auprès du célèbre peintre, M. Hébert, qui en est le directeur. Il était absent, mais Mme Hébert m'a reçue très aimablement. Je suis allée visiter mon compatriote, le sculpteur Denys Puech, qui est en train de terminer une œuvre remarquable : *la Seine*.

— L'Aveyron est bien représenté, dit en souriant Mme Hébert.

Parmi les pensionnaires se trouvent deux grands musiciens : Charpentier, qui est en train d'écrire un opéra, *Louise*, dont on dit le plus grand bien, et Debussy que ses camarades déclarent génial.



Grand dîner hier à la Villa Médicis, j'avais comme voisin de table le comte Joseph Primoli, homme d'esprit, petit-neveu de Napoléon 1^{er}. Grand ami d'Éléonora Duse, je lui ai dit mon admiration pour la grande tragédienne et comment je l'avais suivie lors de sa première tournée. Il m'a promis de l'amener m'entendre à l'Opéra, dès qu'elle serait de retour.

Je portais une robe de velours blanc, forme byzantine, bordée de zibeline, pour tout bijou, un collier d'ambre noir ; mes cheveux nattés formant diadème autour de la tête. J'étais fort à mon avantage. « Vous êtes royale, » me dit Hébert, qui veut faire mon portrait dans ce costume.

J'ai chanté du Schubert, du Schumann, du César Franck. Hébert nous a conté des choses fort intéressantes. Grand ami de Gounod, qui était pensionnaire de l'Académie en même temps que lui, se trouvant par un certain soir tous deux au Colisée, Gounod aurait improvisé, au clair de lune, l'adorable phrase du duo de *Faust* : « Laisse-moi contempler ton visage, » aux pieds d'une jeune beauté dont il était épris.

« C'est très bien ce que tu viens de fredonner là, tu devrais l'écrire, » lui dit son camarade.

Ainsi fut fait. Le manuscrit de *Faust* lui fut payé la somme de 10 000 francs !

La première de cet ouvrage fut loin d'être un succès. On discuta la musique qui parut incompréhensible ! Comme les enfants de Choudens, l'éditeur, demandaient à leur père des nouvelles de la soirée, il leur répondit textuellement :

— Mes petits enfants, lorsque vous n'aurez pas été sages on vous condamnera à aller entendre cet opéra. Je m'y suis royalement embêté.

Et *Faust* continue à rapporter royalement des millions à l'auteur aussi bien qu'à l'éditeur.

On raconte que Gounod, en palpant un jour la

superbe fourrure du manteau de Choudens, lui demanda :

— *Faust*, hein?

— Oui, riposta le vieillard madré, et, montrant sa casquette fatiguée : ceci, *Tribut de Zamora*.

Soirée à l'Académie.

La marquise de Saint-Paul, de passage à Rome nous a charmés avec son beau talent de pianiste.

Notre grand Mistral, que toute la société romaine accueille avec enthousiasme, assistait à cette soirée.

J'ai chanté la *Magali* provençale, et un poème d'Aubanel, mis en musique par Paladilhe. Le chanteur de Mireille m'a complimentée, et j'ai pu lui répondre en provençal, cette langue adorable que je parle grâce à mon idiome aveyronnais qui, tout en étant plus rude, moins harmonieux, n'en est pas moins apparenté à toutes les langues d'oc.

Première d' « Hamlet » au Constanzi.

30 décembre 1887.

Avec Lhérie, nous avons retrouvé notre succès de Florence. J'étais terriblement émue de chanter devant tous les jeunes artistes de l'Académie, venus pour nous applaudir. J'avais tant à cœur de ne pas

les décevoir. Ovations, presse enthousiaste. Quel bonheur ! Je vais vite en faire part à tous les miens.

« Pêcheurs de perles. »

Mêmes artistes qu'à Florence. J'étais vêtue comme une déesse hindoue, enveloppée d'un pagne blanc brodé d'or, les cheveux dénoués, la tête couronnée de blanc jasmin. Succès pour tous.



Je vais souvent entendre les chœurs de la Chapelle Sixtine. Le comte Primoli m'a donné un mot pour aller trouver Mustapha Pacha, « le dernier des Castrats », qui chante avec une voix extraordinaire, partant des notes les plus basses jusqu'aux sons les plus suraigus. Je lui ai demandé ce que je devrais faire pour acquérir des sons plus doux, plus mélodieux, dans le registre élevé.

— Il faut travailler la bouche fermée, afin de les caser aussi haut que possible dans le masque ; au bout de quelques années, peut-être pourrez-vous y arriver, me dit-il.

Ce n'est guère encourageant, mais j'aime l'effort et je ne connais plus le découragement.

Naples, 15 février 1888.

Théâtre San-Carlo.

Nous voici installées Hôtel du Vésuve, quai Santa-Lucia, en face du volcan.

Je m'attendais à voir une colonne de feu d'une hauteur prodigieuse. Je suis déçue. Il a l'air de fumer tranquillement sa pipe.

On parle beaucoup ici des « abonnés » qui paraissent devoir décider du sort des artistes. Le directeur dit *gli abbonati*, avec respect ; mes camarades répètent le mot avec crainte. Intriguée, je demande au chef d'orchestre :

— Ah ! ça, ces fameux abonnés que tout le monde semble redouter, est-ce un tribunal devant lequel je dois comparaître afin d'être jugée ?

— Vous n'avez rien à craindre, me répond-il en souriant. Vous avez déjà une très bonne presse. Ils ne sont pas méchants, une fois adoptée par eux, vous deviendrez leur enfant gâtée. Hommes de goût et de loisir, ces *dilettanti* se glissent aux répétitions, assistent régulièrement à toutes les représentations, critiquant tout haut, en poussant de fortes exclamations de réprobation ou d'enthousiasme. C'est fort amusant, vous verrez.

*
* *

Le plus vieil abonné, âgé de quatre-vingts ans, a connu tous les artistes de ce qu'il nomme « la grande

époque ». Je lui ai demandé s'il avait entendu la Malibran.

— Oui, certes, alors que, toute jeune, elle chantait ici la Desdémone, de Rossini, à côté de son père Garcia. Père terrible, s'il en fut, qui apprenait le chant à ses filles en les battant, lorsqu'elles ne chantaient pas à son gré. Mme Malibran en avait la plus grande terreur.

« J'ai connu aussi la Frezzolini. A une certaine époque de sa carrière, elle avait signé un contrat pour une tournée en Amérique du Sud. Le jour où elle devait débiter, elle apprit que son fiancé, demeuré en Italie, l'oubliait volontiers auprès d'une amie. Folle de jalousie, elle résolut de venir auprès de lui, à tout prix, et s'emparant du passeport et du manteau de sa camériste, elle s'échappa de son hôtel pour courir au port où un navire devait justement lever l'ancre pour l'Europe. Ce coup de folie lui coûta un million de liras de dédit. C'est beau, la passion ! J'imagine le désespoir verbeux de son directeur, lorsqu'il découvrit que le bel oiseau s'était envolé... »

« *La Traviata* » au *San-Carlo*.

Quel rôle admirable ! J'ai tâché d'être simple, sincère, vivant mon rôle. Le succès a couronné mon effort. Le public italien est exaltant : il n'en est pas de plus enthousiaste.

San-Carlo. — Naples.

Février 1888.

Victor Maurel qui se trouvait dans la salle est venu me féliciter. Le grand artiste m'a dit : « Quels progrès depuis vos débuts ! » Je vais chanter *Ophélie* avec lui.

Dans *Hamlet*, Victor Maurel est génial. Il joue le rôle comme un grand fou, délirant, illuminé, tel que l'a conçu Shakespeare. Il a obtenu un triomphe égal à celui qu'il remporte dans le « Iago » d'*Othello*, qu'il a créé.

Électrisée par l'exemple de mon grand partenaire, j'ai essayé de ne pas jouer une folie raisonnable de « cantatrice », égrenant ses vocalises devant le trou du souffleur, ainsi que je l'ai souvent vu interpréter. J'ai retrouvé mon succès de Rome.

Gayarré, le ténor espagnol, chantait hier soir la *Favorite*. Quelle voix étonnante et quel souffle inouï ! Il chante les six premières mesures de la cavatine « Ange si pur », sans respirer et tient indéfiniment des points d'orgue jusqu'à perdre haleine ; je crains que ce ne soit préjudiciable à la santé.

Je viens de chanter avec lui, pour la première fois, le rôle de *Lucie de Lammermoor* après deux seules répétitions. Le public m'a fait fête, mais je ne suis pas absolument satisfaite de moi. Je travaille mes vocalises deux heures par jour.



Avant son départ, Gayarré me demande de chanter ce même opéra l'hiver prochain, au Théâtre Italien de Paris, où il doit donner des représentations. J'accepte avec joie. Quelle belle rentrée pour moi (1).

Jouant trois fois par semaine, répétant presque tous les jours, je sors peu et me contente de regarder de ma fenêtre les superbes attelages qui défilent quai Santa-Lucia.

Dix heures du soir. — Il fait aussi beau qu'à Nice l'hiver dernier. Je viens d'ouvrir ma fenêtre, le ciel est pur, et la mer éclairée par la nuit...

Une voix s'élève sur le quai ; un homme avec une guitare s'approche de l'hôtel et chante :

*Vieni belle brunetta
Deh; vieni far l'amore
Sulle rive del mar...*

Serait-ce un amoureux ? C'est bel et bien une sérénade ! Je me penche pour voir. Hélas ! L'homme tend son chapeau, ce n'est qu'un pauvre chanteur mendiant !

Nous revenons de visiter Pompéi. Chose curieuse de parcourir les rues de cette ville morte. Avec mon

(1) Le pauvre grand artiste mourut peu de temps après, à Madrid, d'une angine de poitrine, le cœur forcé d'avoir abusé de trop longues respirations, déclarèrent les docteurs.

imagination, j'ai essayé de repeupler ces maisons, ces rues... Trouvé en rentrant des fleurs, des lettres de félicitations. La faveur dont je jouis auprès du public me tient en joie.

« *Cavalleria* » au *San-Carlo*.

Mêmes artistes qu'à Florence et Rome... Même grand succès pour l'œuvre et les artistes.

Le Vésuve.

Avant de quitter Naples, avec quelques camarades, j'ai gravi les pentes du volcan, bien tranquille, depuis mon arrivée.

« Ne vous y fiez pas, m'avait-on dit, il a beau ne pas être en éruption, au moment où l'on s'y attend le moins, le cratère lance des flammes et des cendres brûlantes. »

Par bravade, stupidement, j'ai voulu, aidée par deux guides, aller tout au bord. A peine avais-je eu le temps de me pencher pour regarder l'abîme, que je me suis sentie saisie et entraînée par les deux hommes. Il était temps. Des pierres incandescentes, vomies par le cratère, roulaient autour de nous, et faillirent nous atteindre.

J'en ai été quitte pour une belle peur et mes souliers brûlés ainsi que le bas de la robe. Je suis revenue toute penaude auprès de mes camarades qui, plus sages que moi, n'avaient pas voulu me suivre.

J'aurais bien voulu dissimuler cette folle équipée à ma mère, mais je sentais tellement le roussi, qu'il n'y a pas eu moyen de la lui cacher. Devant ma déception, elle s'est contentée de me dire :

— Eh ! mais dis donc, avoue que la pipe du Père volcan dont tu t'es si souvent moquée est une fameuse pipe.

RETOUR A ROME

Création de « l'Amico Fritz », de Mascagni.

30 avril 1888.

L'œuvre est exquise et renferme des beautés de premier ordre. Le duo seul entre Fritz et Suzel suffirait à assurer la réussite de l'opéra. Très grand succès. Mascagni rayonnant est venu me féliciter. Le ténor de Luccia a chanté divinement et Lhérie a composé le rôle du rabbin avec sa maîtrise habituelle.

Je commence à pouvoir me servir des petites notes flûtées enseignées par Mustapha. Ces sons très spéciaux, d'une ténuité, d'une légèreté et d'un joli timbre, vont me permettre d'aborder très facilement le ré, mi, fa, au-dessus de la portée, en grande douceur. Ils rappellent les harmoniques du violon, dont Lily Lehmann parle dans son *Traité de chant*.

Hier, comme je venais d'atteindre un contre-ré, j'entends une camarade déclarer qu'après tout, cette

note est du « truc ». Je rapporte le propos à Mustapha.

— Laissez dire les envieux. Ils appellent « trouc », me dit-il, avec son accent italien, ce qu'ils ne savent pas faire, et lorsqu'ils l'apprennent, ils nomment ça « dou talent ». Servez-vous-en toutes les fois qu'ils seront appropriés à la phrase musicale.

Théâtre de la Scala.

Milan, 20 mai 1888.

Devant ce terrible public, qui m'a si mal accueillie, il y a deux ans, je viens de livrer bataille et je l'ai gagnée : la représentation d'hier soir restera inoubliable dans mon souvenir et ne pourra jamais être dépassée par moi, car j'ai donné le summum de ce que je puis faire.

J'avais décidé — *in petto* — que, si je n'avais pas un succès éclatant, je me jetais par la fenêtre. (Je n'en avais nulle envie.)

Oubliant, pour la première fois, voix, théâtre, public, hors de moi, hors du monde, ne me possédant plus, j'ai joué et chanté avec une exaltation croissante comme si c'était la première et la dernière fois de ma vie.

A l'acte de la Folie, lorsque je parus en scène, pâle, sans maquillage, démente, déchirant mon voile, arrachant ma couronne de nénuphars, je fus accueillie par de longs bravos.

Me sentant en communion avec le public sur la phrase :

*Et l'alouette, avant l'aube éveillée
Planait dans l'air...*

j'attaquai une cadence que je n'avais encore jamais chantée en public, partant des notes de poitrine pour aboutir au *contre-fa* au-dessus de la portée !

Arrivée à cette hauteur inaccoutumée, j'éprouvai le vertige d'une enfant qui, juchée en haut d'une échelle, ne sait plus comment redescendre (1). Éperdue, je tins indéfiniment la note jusqu'au bout de mon souffle avant de terminer la gamme chromatique, ce que je fis avec une telle sûreté, un tel brio, qu'un tonnerre d'applaudissements vint m'interrompre. Dès lors, arrivée au paroxysme de l'exaltation, comme en délire, donnant tout ce que j'avais en moi, ne me possédant plus, riant et pleurant, hallucinée, je terminai ma scène au milieu de bravos frénétiques.

J'avais atteint un sommet. Telle une somnambule, je me suis réveillée, comme d'un songe.

.
Dans ma loge, entourée d'amies et de camarades qui me félicitaient, j'ai vu tout à coup apparaître la

(1) Quand je racontai ceci à Mme Laborde, elle éclata de rire, en me citant le mot de la *Catalani*, célèbre cantatrice, qui disait, en parlant du chant : « Il est plus facile de monter que de descendre. »

Duse, la Divine, suivie du comte Primoli. Les mains tendues, elle m'a dit :

— Brava ! quelle voix unique, émotive, et quelle sincérité !

— Vous m'avez donné l'exemple, car c'est vous qui portez le flambeau que je tâche de suivre.

— Le comte Primoli m'a tout raconté, a-t-elle ajouté ; je sais que vous m'avez suivie dans ma tournée, sans oser venir vers moi, *Fanciulla* ! Il ne faut jamais douter de vous.

Et s'adressant à Primoli, souriante :

— Dire que toute ma troupe, l'an dernier, était persuadée que la jeune fille qui nous suivait de ville en ville était amoureuse du jeune premier.

— Je l'ai à peine regardé, je ne voyais que vous. Et Primoli d'ajouter :

— Entendez-la. Elle a concentré en elle *des siècles d'enthousiasme*.

Bien heureuse, mais infiniment lasse, je n'ai pu trouver le sommeil. J'ai chanté en rêve mon *contre-fa* toute la nuit.

Au petit matin, on m'apporta tous les journaux. Par des articles dithyrambiques, j'apprends que Verdi était dans la salle et qu'il a beaucoup applaudi.

La presse me comble d'éloges : « Il faut en prendre et en laisser, petite fille, dit ma sage maman. Travaille et un jour peut-être, tu donneras raison à tous ces flatteurs. »

Et c'est ainsi que *my little One* m'empêche de tomber dans le cabotinage.

Venise. — Théâtre de la Fenice.

Octobre 1888.

Oh ! la merveilleuse cité. Rêve, lumière : le grand canal, le Lido, la nuit en gondole. Aucune autre ville, après Rome, ne m'a donné l'impression de celle-ci.

Le théâtre est une exquise petite salle, datant du dix-huitième siècle, décorée comme un éventail, avec ses loges en vernis Martin. Le directeur est venu me saluer et, comme je me plaignais de l'humidité de l'atmosphère, il m'a conduite devant une chaise à porteurs faite tout exprès pour la Patti qui craignait de circuler en gondole :

— Toutes les cantatrices qui sont assez sveltes s'en servent, dit-il ; les porteurs déclarent qu'ils pourront vous transporter sans fatigue, car vous ne dépassez certainement pas les soixante kilos réglementaires.

— Cinquante-cinq, tout au plus, dis-je en riant.

Et je suis revenue à l'hôtel comme une petite reine, à travers les ruelles de la cité ; il me semblait revivre un demi-siècle en arrière, au temps où Byron, épris de la *Guccioli*, montait à cheval les escaliers de son palais, pour ne pas montrer qu'il boitait !

.
Don Carlos, qui habite un des plus beaux palais du Canal Grande, m'invite au bal costumé qu'il va donner. On dit merveille des préparatifs : toutes les dames de l'aristocratie pensent à leurs travestis ; une de mes amies doit me prêter un costume de

dogaressa magnifique, fabuleux, en velours cramoisi. Il y aura des prix.

Hier soir, les fenêtres du palais resplendissaient dans la nuit comme des pierreries.

Don Carlos attendait ses invités en costume de Doge, à la porte du palais, entouré d'une armée de pages portant des torches.

J'entendis des acclamations enthousiastes accueillir l'entrée de toutes les dames, plus richement vêtues les unes que les autres. Mon cœur battait très fort lorsqu'à mon tour, je montai les fameux escaliers. J'ai obtenu le second prix. Comme c'est amusant d'avoir du succès, sans le prestige de la scène, car c'est sous le masque de Marguerite, d'Ophélie ou de Juliette, que l'on me connaît et je ne suis pas fâchée de montrer mon vrai visage. J'ai eu si peu de loisirs pour aller dans le monde, moi qui travaille depuis l'âge de seize ans ; j'ai dansé jusqu'au matin.

Venise, 1888.

Un vieil abonné de la Fenice me raconte qu'une femme mystérieusement enveloppée d'une mantille épaisse comme un masque, ne laissant apercevoir que sa bouche, chante tous les soirs dans les cafés des Procurati. Elle possède une voix émouvante, conduite avec art, suivie d'un jeune homme qui l'accompagne avec sa guitare. Elle doit être âgée car on aperçoit ses cheveux blancs.

C'est certainement une ancienne cantatrice, dit-on. D'aucuns croient reconnaître la voix de la célèbre F... la grande interprète de Bellini. Intriguée, je viens de l'entendre, elle a chanté l'air de Pergolèse *Tre giorni son che Nina* avec une émotion intense, et des notes de poitrine qui m'ont donné le frisson. Son jeune compagnon l'écoutait bouche bée avec admiration ! Je suis allée la complimenter, elle a refusé ce que je lui offrais.

— Je vous reconnais, dit-elle, je vous ai entendue dans *Ophélie*. Vous avez une bien jolie voix, du talent, et mélancoliquement elle a ajouté : « Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai chanté dans les plus grands théâtres du monde, j'ai commis bien des folies, ne m'imites pas, voyez où j'en suis réduite. »

Elle vient d'être identifiée par un de ses anciens admirateurs qui, pris de pitié, décida de lui faire une rente viagère. Comme il lui conseillait d'abandonner le jeune *lazzarone* elle a répondu fièrement :

— Je l'aime, il m'aime.

— Mais, ma pauvre amie, il vous abandonnera, il est si jeune.

— Lui, m'abandonner !...

Et touchant sa gorge :

— Tant que j'aurai là ma voix de passion et de volupté, il m'aimera jusqu'à mon dernier jour, car il est artiste, il adore le chant, comme tout Italien, et je n'ai jamais eu un si bel amoureux.

Théâtre de la Fenice.

Octobre 1888.

Merveilleuse représentation d'*Hamlet* avec le baryton Kashmann, un bel artiste, et Litwine, une reine superbe. Quelle voix magnifique possède Félia. Elle va chanter le répertoire wagnérien dans lequel elle triomphera. C'est une si bonne camarade ! Je le lui souhaite de tout mon cœur.

J'ai retrouvé mon succès habituel dans *Ophélie*. A l'acte de la Folie, mes amis m'ont jeté toutes les fleurs de leur parterre.

Ambroise Thomas, qui voyage en Italie, assistait à cette soirée. Le cher vieux maître a été acclamé.

A la fin du spectacle, ma mère envoya la femme de chambre prévenir les porteurs. Valérie, vraie sou-brette d'opéra-comique, jolie, accorte, imite ma démarche, mes gestes, se coiffe comme moi, et, à mon exemple, porte le soir une mantille.

Nous l'attendions depuis une demi-heure lorsqu'elle revint toute essoufflée, disant : « Excusez-moi, il m'est arrivé une chose inouïe ! A ma sortie, des messieurs en habit se sont écriés : « La voilà !... » et m'ont entraînée malgré mes protestations dans la chaise à porteurs. Des musiciens nous précédaient, jouant une marche, pendant qu'ils m'emmenaient à l'hôtel. Arrivés là, le directeur furieux m'a délivrée. La Portantina était là, mais les musiciens sont partis. » Et la bonne peste a ajouté : « Ce n'est pas de

ma faute, si je ressemble à Mademoiselle et si, ne parlant pas l'italien, je n'ai pu me faire comprendre. »

« Ces messieurs étaient certainement des admirateurs qui voulaient t'escorter jusqu'à l'hôtel, dit ma mère. Nous saurons tout cela par les journaux, demain matin. Cette fille impertinente se moque de nous. Je vais la mettre à la porte. »

Après la représentation, comme nous étions dans l'appartement de Mme Ambroise Thomas, on entendit tout à coup éclater une fanfare sur la lagune et une voix de stentor crier :

— Voyez les fenêtres éclairées du salon où loge le célèbre maëstro qui vient de triompher à la Fenice, et plus haut, le balcon de la *leggiadra-Ophélia*, l'enfant gâtée de notre public, la Calvé.

Nouvelle sonnerie, et la barque s'est éloignée, pour aller à l'hôtel voisin, célébrer Mme Litwine !

*
* *

Surprise désagréable ! Dans la note de l'hôtel, nous lisons avec stupéfaction : « Pour les musiciens et les garçons de la Portantina : 200 livres ! » Qu'est-ce à dire ? Le directeur de l'hôtel nous répond : « Depuis la Patti, c'est une habitude pour toutes les Prima Donna d'avoir cette manifestation qui ajoute à leur succès. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de l'organiser et d'en faire la surprise à Mademoiselle qui l'a si bien méritée. Je suis désolé de la méprise qui a eu

lieu, mais les comparses et les musiciens se sont bien acquittés de leur tâche et je dois les payer selon le prix habituel. Tout cela est d'une bonne réclame. »

Valérie se tordait de rire. En recevant son congé, elle nous annonce fièrement qu'elle va se marier avec un vieux monsieur *très riche* « qui m'enlèvera autrement qu'en Portantina », a ajouté la fine mouche.

Ce matin, les journaux racontent l'histoire fort drôlement et j'en ris de bon cœur.

Rome. — Première du « Roi d'Ys ».

Janvier 1888.

La très belle œuvre de Lalo vient d'obtenir un grand succès, ce qui réjouit mon cœur d'artiste et de Française.

J'ai la joie de chanter le délicieux rôle de Rozen. Les jeunes gens de l'Académie viennent tous les soirs acclamer le maître. L'œuvre va être donnée dans plusieurs villes d'Italie.

Naples.

1^{er} janvier 1889.

Heureuse de revoir cette ville, terre de feu, pleine de rires et de chansons, les rivages divins du Pausanippe où, tous les matins, je fais de longues promenades. Sur le quai Santa-Lucia, un lazzarone, pares-

seusement étendu, à qui je demande de porter un paquet moyennant un bon pourboire, me répond, nonchalant et dédaigneux :

« *No, ho già mangiato.* (Non, j'ai déjà mangé.) »

Dans un cabaret au bord de la mer, nous avons dégusté les délicieux coquillages que l'on nomme ici : *Frutti di mare* (fruits de la mer). Des chanteurs ambulants chantaient avec allégresse des chansons du pays. Ce peuple respire la joie de vivre. M'ayant reconnue, ils rivalisent d'entrain. Dilettantes nés, tout comme les « Abonnés », ils ne manquent pas d'aller à l'Opéra où, pour dix sous, ils peuvent applaudir ou siffler tout à leur aise.

J'ai salué respectueusement le vieux volcan, lui faisant les excuses *in petto* d'avoir osé, l'hiver dernier, comparer son panache fumeux à une pipe, et je l'ai remercié de s'être contenté de griller mes souliers. Ces jours derniers, un Anglais s'étant trop approché du cratère, a été positivement happé par le monstre.

RETOUR A PARIS

Théâtre Italien.

1^{er} juillet 1890.

Avant de faire ma rentrée à l'Opéra-Comique où je dois créer *Cavalleria*, je donne des représentations au Théâtre Italien, dans *les Pêcheurs de perles*, de Bizet.

Voici la critique d'Auguste Vitu, dans *le Figaro* :

« On avait beaucoup parlé des grands succès de

Mlle Calvé, en Italie. On n'avait rien exagéré. Elle a chanté avec un style parfait, une grande virtuosité et un profond sentiment dramatique. Le succès de cette belle cantatrice a été complet ; depuis les quatre années qu'elle nous a quittés, elle a triomphé à Venise, Florence, Rome, Naples et Milan. »

CRÉATION DE « CAVALLERIA »

Opéra-Comique.

Paris, novembre 1891.

Je répète tous les jours. Dans ce théâtre, quelque peu traditionaliste (1) on est surpris de la sincérité que j'apporte à jouer ce rôle de paysanne, sans maniérisme, pauvrement vêtue : chemise de toile rude, jupe de laine, sandales usagées, les cheveux lisses en simples bandeaux « et presque sans maquillage ».

J'entendais dire à l'une de mes camarades : « Ah ! ma chère, Calvé donne des coups de poing sur la table dans une scène de jalousie, elle déclare ne pas vouloir se farder, elle sera affreuse, elle va remporter une de ces vestes ! »

Et un grand artiste pour qui j'ai la plus vive admiration déclare :

« Elle oublie que nous sommes en France, dans un

(1) Ne pas oublier que ceci se passait en 1890. Il a bien changé depuis.

théâtre classique. Je crains bien que le réalisme de son jeu ne nuise à son succès, et ce serait grand dommage ! »

Tant pis ! Advienne que pourra ; et bravement, à mes risques et périls, j'ai joué ici comme ailleurs, mais non sans un trac formidable.

Et voici le résultat :

Dans le journal *le Temps*, Reyer, le compositeur de *Salammbô*, écrit ceci :

« Mlle Calvé, toute imprégnée des traditions vivantes, tragiques, de l'Italie, a joué et chanté en très grande artiste.

« Elle s'est montrée de tous points remarquable, apportant une vérité, une passion, une couleur, à laquelle on n'était plus habitué depuis le départ de Mme Galli-Marié. »

Le ténor Gilbert possède une très belle voix. Bouvet joue en parfait comédien le rôle d'Alfio et Mmes Vuillefroy et Pierron ont été fort appréciées dans les rôles de second plan.

Dans ma loge, au milieu de tous mes amis venus pour me féliciter, mon grand camarade m'a dit :

— Pouvais-je supposer, chère amie, que la tranquille Calvé d'autrefois, avait acquis cette maîtrise, ce tempérament, cette flamme intense ? C'est une révélation !

— Cher ami, j'ai travaillé, j'ai lutté, j'ai souffert...

Et je vis en ce moment une des plus belles heures de ma vie, puisque j'ai obtenu un vrai succès dans mon cher Paris.

Les lendemains de mes premières représentations, j'ai des dépressions terribles, en songeant que je n'ai pas su exprimer la vraie pensée du poète et du musicien.

Je me dis : ce n'était pas assez sincère, telle phrase était trop accentuée, telle autre pas assez et, inlassablement, je chante mon rôle du commencement à la fin. Enfin, lasse de m'analyser, me fiant à mon instinct, je joue de ma viole, avec tout mon cœur, courageusement, et c'est quelquefois mieux !

Cavalleria fait salle comble, mais ma santé décline depuis quelque temps. Ma mère, effrayée, m'oblige à demander une consultation. Les docteurs déclarent qu'une opération est urgente.

Devant le désarroi de mon bon directeur Carvalho qui me demande de faire un effort, je lutte avec courage, car cela me fend le cœur d'interrompre mon succès.

Hier soir, dans la scène où je dégringole les escaliers de l'église, je me suis trouvée mal ; malgré ma vaillance, je m'avoue vaincue, vais-je mourir ? J'ai peur !

Avril 1891.

Dieu a eu pitié de moi. Après deux mois de souffrance, me voici tout à fait remise.

Ma rentrée a eu lieu hier soir. Le cher public parisien qui a tant de cœur, m'a fait une ovation.

Grande émotion pour maman et moi qui pleurons de joie, ainsi que la chère Laborde, qui s'est

montrée si tendre, si dévouée, durant ma maladie.

On dit autour de moi que je chante avec plus de sensibilité.

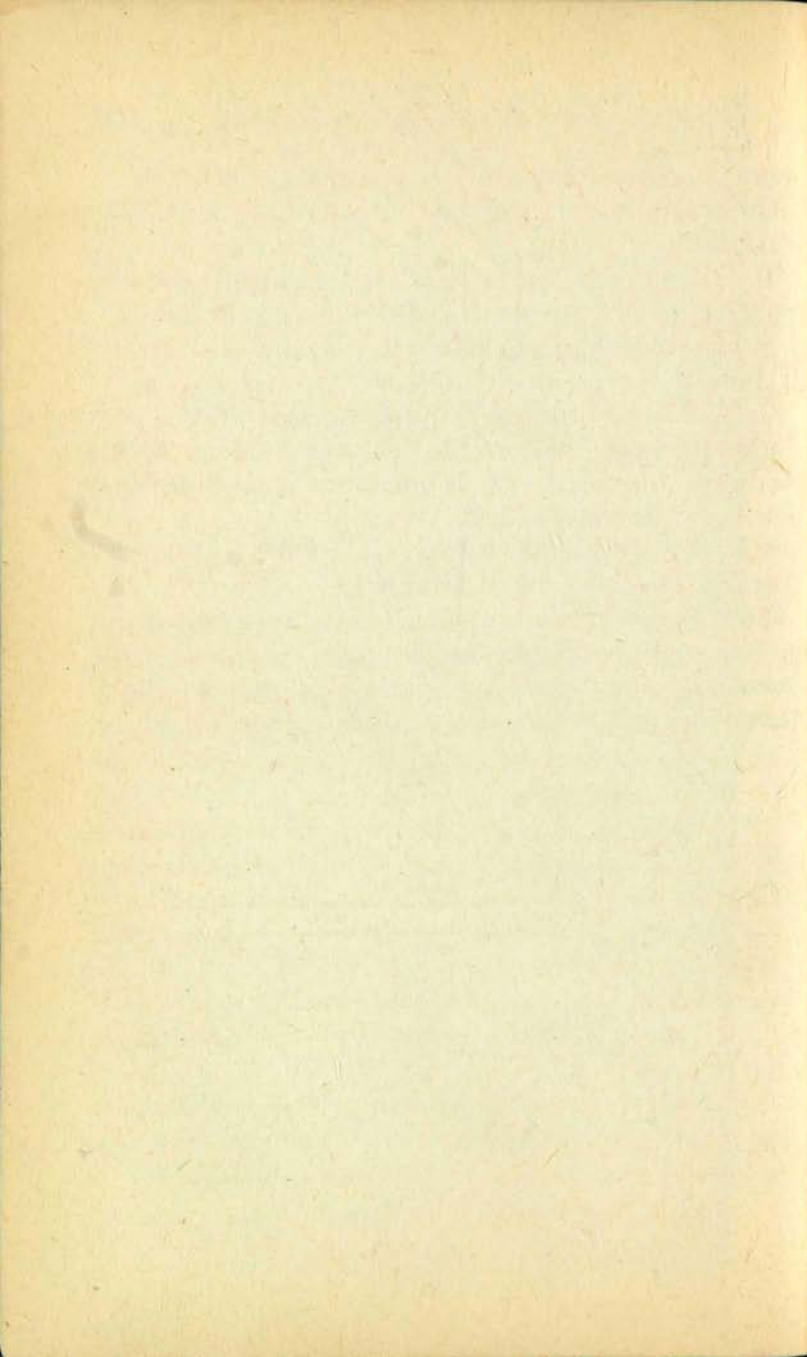
Il doit y avoir une sorte de germination dans le repos et un progrès instinctif dans la souffrance.

Ma santé redevenue parfaite, *Cavalleria* continue de faire des recettes prodigieuses.

Carvalho me propose de jouer *Carmen* l'hiver prochain. Depuis l'admirable créatrice Mme Galli-Marié qui a pris sa retraite, on donne peu ou presque plus cette œuvre célèbre.

« Il s'agit de la faire revivre, me dit mon directeur. La tâche est digne de vous. »

Le rôle me passionne ! Je l'étudie avec ferveur et je me propose d'aller en Espagne visiter Séville, Grenade, voir vivre les gitanes, apprendre leurs danses, leur allure, me documenter sur toutes choses.



II

L'ESPAGNE. — « CARMEN » PREMIÈRE TOURNÉE EN AMÉRIQUE

Saint-Sébastien.

Août 1892.

Ah ! la jolie ville claire et riante ! Revue avec émotion la plage où j'ai pris mes premiers bains de mer. Sur la jetée, se prélassent deux mendiants drapés dans leur cape rapiécée avec des gestes d'hidalgo. Une femme, avec un bel enfant fort et joufflu sur les bras, nous dit textuellement :

« Madame, une petite aumône, *elemosinita*, pour mon enfant que le vent enlève faute de poids dans l'estomac, car il y a deux jours qu'il n'a pas mangé. »

Nous éclatons de rire en caressant le *niño*, gras comme un petit goret.

Je veux voir une course de taureaux ; nous achetons peignes, mantilles, et nous voilà joliment coiffées pour la corrida.

Sur la place, de belles filles se promènent, drapées dans leurs châles multicolores, qui viennent des Philippines et qu'on nomme *manton di manilla*.



Nous pénétrons dans les arènes. L'arrivée du toréador, suivi des picadors et de toute la cuadrilla d'une si belle allure, m'enthousiasme ; mais dès le moment où, après quelques passes très élégantes du matador, le taureau s'élance sur le pauvre cheval qui s'écroule, perdant ses entrailles, je me sens défaillir et me sauve, horrifiée, suivie de ma mère, toute pâle, mais qui dissimule son émotion en se moquant de moi :

« En voilà une Carmen peu courageuse qui s'évanouit aux courses de taureaux ! »

Avila.

Avant d'aborder la ville qui fut la demeure terrestre de sainte Thérèse, nous relisons dans le livre de sa *Vie* cette page touchante :

« Un jour que, dans sa jeunesse, elle rêvait le martyr, on la trouva à la porte d'Avila avec son jeune frère.

« — Où allez-vous ainsi, mes enfants ?

« — Nous allons au pays des Maures, demander qu'on nous décapite, pour l'amour de Notre-Seigneur... »

Au tombeau de la Sainte, à Alba de Tormes, une ouverture pratiquée dans une chapelle attenante à sa cellule permet de voir où elle mourut.

Un reliquaire fort beau, contient un bras et le cœur de la Sainte.

J'ai prié devant ces reliques, avec une grande émotion et la foi fervente de mon enfance.

Madrid.

Musée du Prado.

Je n'ai voulu voir d'abord que Vélasquez, hypnotisée par la magie de cette perfection. Tous ses portraits ont une âme et paraissent si vivants qu'ils semblent vouloir quitter leurs cadres pour vous parler. Dans le tableau des Menines, j'aurai toujours devant les yeux les tons du satin argenté de la robe d'une des petites infantes et, dans le fond, le beau visage de Vélasquez peignant le roi et la reine.

J'ai pleuré devant son *Christ expirant* d'un si profond, d'un si poignant pathétique... Je suis sortie de là, lorsqu'on fermait les portes, hallucinée, suivie, me semblait-il, par ces rois, ces infantes, ces nobles cavaliers que j'emportais dans mes prunelles, dans mes pensées...

« Surtout, ne quittez pas le musée du Prado, m'écrit Mme Strauss-Bizet, sans bien regarder les majas de Goya. »

Je viens les admirer chaque jour, sa *maja vestida* et la *desnuda*, ainsi que toutes les belles manolas aux bas de soie bien tirés avec leurs petites mules qui semblent s'envoler du pied.

Les Madrilènes sont belles avec leur chevelure d'ébène et leurs yeux de braise. Elles ont une façon

fort coquette de regarder les passants, sans penser à mal, inconsciemment. On nomme *ojejar* cette manière de « jouer de la prune », très amusante à observer. Je voudrais rester quelques jours encore, mais j'ai pincé un rhume en buvant des boissons glacées qu'on prépare délicieusement ici et j'ai hâte d'aller vers le soleil.

Andalousie.

Joli nom, si doux à prononcer, qui m'a toujours fait rêver. Je tremble de joie à l'idée de la connaître.

Grenade.

Septembre 1892.

Ah ! l'adorable ville ! la bien nommée, comme un beau fruit vermeil ! Oasis verdoyante avec ses ruisselets d'eau glacée sous un soleil brûlant.

L'Alhambra.

Dès l'entrée, quelle splendeur : fraîches galeries aux colonnes sveltes, aux murs ouvragés comme des dentelles ! J'ai voulu voir l'ensemble, mais nous reviendrons tous les jours dans ce palais des *Mille et une nuits*.

J'ai cru voir dans des recoins d'ombre, les sultans et les sultanes disparus !...

Nous nous attardons dans la cour des Lions. Le soleil couchant passe au travers des broderies ajourées

et dore toute chose. Les murs semblent transparents. Assise sur les escaliers qui entourent la vasque des lions, je rêve, et j'écris ces notes.

Quels poètes raffinés que ceux qui ont su réaliser un tel chef-d'œuvre ! J'ai osé chanter une vieille chanson arabe triste et mélancolique !

Alhambra de mi suénos.

Ma voix, résonnant à travers les galeries dont elle réveillait les échos, m'a fait l'effet d'être trop sonore, et j'ai fini par murmurer les dernières phrases. Mes petits sons flûtés me paraissent seuls dignes de ce silence, de ce mystère.

Il me semble avoir déjà vécu ici, dans une existence antérieure.

Je voudrais y passer la nuit, afin d'évoquer les ombres des sultanes, des caïfes et de Boabdil, dernier roi de Grenade, qui pleura, dit-on, en disant adieu à la ville admirable qu'il venait de perdre, et à qui sa mère Zobéïde fit ce sanglant reproche :

— Pleure comme une femme ce pays que tu n'as pas su défendre comme un homme.

Les églises d'Espagne.

En aucun pays, même en Italie, je n'ai vu une foi aussi ardente, aussi profonde. Des femmes restent à genoux, sur la pierre nue, en oraison, plusieurs heures par jour.

Dans le fond d'une nef ténébreuse, une femme à

genoux tenait un enfant qu'elle tendait à Dieu comme un bouquet, élevant les bras avec une telle ardeur suppliante, que je me suis unie à elle pour prier le ciel de lui accorder ce qu'elle demandait.



En suivant les ruelles de cette blanche « Albaycin » grâce à l'obligeance aimable des Espagnols de toute condition, nous avons pu admirer, dans des maisons particulières, des *patios* (cours) du treizième siècle, contenant de merveilleux vestiges d'art.

Nous nous promenions hier dans une de ces rues pauvres, que j'affectionne, parce que là, on sent vivre le peuple. J'étais en admiration devant un joli enfant brun, aux yeux d'émail, vrai petit chérubin de Murillo, lorsqu'un homme s'est avancé vers moi et, me regardant, s'est écrié :

— *Viva tu madre!* (Vive ta mère.)

Joli compliment qu'on adresse souvent ici aux jeunes femmes.

Maman s'est retournée vivement pour lui dire :

— C'est moi, merci.

Elle a écrit à mon père : « J'ai plus de succès que ta fille, puisqu'on lui dit toujours : « Vive ta mère. »

Nous allons tous les matins au Generalife, jusqu'au petit pavillon d'où l'on a une admirable vue. Au loin, le fleuve Génil miroite au soleil levant. Nous restons là, des heures, à contempler ce paysage unique. Depuis Venise, je n'ai rien vu d'aussi beau.

— Mon Dieu ! me suis-je écriée, enivrée devant tant de splendeur ! Maman, quelle joie de vivre et combien je te remercie de m'avoir mise au monde !...

Très émue, elle m'a répondu :

— Voilà une parole que je n'oublierai jamais et que je te rappellerai au moment où tu me fermeras les yeux. Je n'ai donc pas perdu ma vie !

Midi sonne. Nous reprenons le chemin de l'hôtel, qui longe le ruisseau où des fleurs se reflètent. Les femmes portent toutes un œillet, ou une touffe de jasmin dans leur cheveux. Sous ma capeline de paille, j'en mets aussi : cassolette odorante qui se balancera sur ma joue toute la journée.

Baile à l'Albaycin.

Les bohémiens habitent sur la blanche colline des cavernes blanchies à la chaux et creusées dans le roc.

Une corde tendue, sur laquelle glisse un morceau d'étoffe leur tient lieu de porte. On nous introduit dans une grande salle où quelques couples anglais sont déjà installés sur des bancs de bois.

Dans le fond de la pièce, des joueurs de guitare et une douzaine de jeunes danseuses vêtues d'oripeaux bariolés. Point très jolies, mais ayant dans le port une fierté naturelle qui semble avoir conscience de l'antiquité de leur race. (Ne pas oublier cette attitude pour Carmen.) Elles portent avec grâce de beaux châles de Manille sur de longues jupes à volants, serrées pour dessiner les jambes et les chevilles.

A un signal, les bohémiennes se dressent pour exécuter une danse gitane qui consiste en une très originale mouvance des bras et des mains qu'elles font virevolter autour de la tête, de la taille, le long du corps. Cependant que les mouvements sont voluptueux, le visage reste généralement hermétique, très pur, les yeux baissés, contraste attirant !...

Puis l'une d'elles, avec accompagnement de castagnettes, de guitares et des *Ollé* de l'assistance, danse la Péténera et le Flamenco, suivi du *Baïle del Habanico*, joli jeu de l'éventail qui, dans des mains expertes, danse, virevolte, tel un papillon pour dérober et dévoiler tour à tour le visage au danseur.



Toutes ces danses doivent être de tradition purement arabe, mais agrémentées d'une grâce plus fine, vive et sémillante.

Je les grave en ma fidèle mémoire, pour tâcher de les imiter. Se souvenir surtout qu'une bohémienne n'est jamais commune, ni dans la démarche, ni dans ses gestes, et qu'elle conserve toujours la fierté de sa race, vieille comme le monde !

Grenade.

Je prends des leçons avec Lola, la petite gitane qui danse à la perfection. Tous les jours, vers six heures, en revenant de l'Alhambra, nous la trou-

vons à l'entrée de l'hôtel. « *Tengo el brazear,* » dit-elle fièrement en se dressant sur ses petits pieds. « C'est mon aïeule qui me l'a enseignée. » Et elle ondule, en faisant serpenter ses bras au-dessus de sa tête avec une grâce exquise, et claquant des doigts en guise de castagnettes.

Dès qu'elle est fatiguée, elle se laisse choir à terre disant : « *Tengo hambre.* (J'ai faim.) » Elle dévore les fruits et les gâteaux et, dès qu'on lui a donné le prix convenu pour sa leçon, elle demande généralement autre chose, montrant sa chemise déchirée sur sa maigre poitrine. « Je n'ai que celle-là, » avec un joli geste quémendeur. Le lendemain, c'est une jupe, un corsage, un tablier, qu'elle réclame. Elle arrive toujours en loques, et raconte des histoires invraisemblables, avec une telle volubilité que nous avons peine à la comprendre.

Hier, nous la surprenons volant un ruban au moment où elle était en train de le fourrer dans son bas. En dansant, le ruban descend sur la cheville.

— Oh ! pauvre Lolita, tu as la jambe enflée.

— Oui, dit-elle, je suis tombée ce matin et ma mère m'a entortillé ma jambe avec un chiffon.

Maman lui saisit vivement le mollet. Le bas tombe et laisse voir le beau ruban. L'effrontée rit aux éclats, et, sans se déconcerter, déclare :

— Je voulais vous le rendre, mais il est revenu tout seul !

Nous nous attardons ici, ne pouvant nous décider à quitter ce paradis, cette joie de vivre éparse dans

l'atmosphère. Mélancolique, je chante : *Addios Granada de mi sueños!* Le rêve est fini.

Paris.

Septembre 1892.

Dès mon arrivée à Paris, de retour d'Espagne, Mme Strauss-Bizet donne une soirée pour me présenter à ses amis. J'avais arboré le costume copié d'après la *Maja* de Goya, du musée de Madrid.

Divinement coiffée par Loisel, avec le peigne ancien en écaille ajourée soutenant une somptueuse mantille de Chantilly, recouvrant presque entièrement ma robe solaire en satin jaune, des fleurs de grenade dans les cheveux, j'étais fort à mon avantage.

— Mâtin, s'est écrié Meilhac, quel *salero* vous rap-
portez de *tra los Montes*. Vous êtes éblouissante. Mes compliments !

J'ai chanté tout mon rôle et j'ai joué la scène des Cartes, copiant la vieille sorcière de l'Albaycin qui disait : « Les étoiles me disent » (*Las estrellas me dicen*).

Puis j'ai dansé *el Flamenco* qui a enthousiasmé ce public d'élite, parmi lequel se trouvaient : la princesse Mathilde, le comte Primoli, lady de Grey, Paul Bourget, Hébrard, les peintres Detaille, Clairin, Gérôme, Meilhac et Halévy, les librettistes, etc...

— N'allez surtout pas changer votre danse, me recommanda Mme Bizet, elle est parfaite !

Aux répétitions, à tout propos, on me parle de

trrradition. On critique ma danse qu'on trouve audacieuse. Il est certain qu'elle ne ressemble nullement à la « polka piquée » accompagnée de castagnettes qu'on voulait m'imposer.

M. Carvalho, avec son goût artistique, son éclectisme, demande qu'on me laisse jouer à ma guise, et je vais de l'avant.

.

Je viens de demander à mon grand ami Lucien Guitry :

— Carmen doit-elle mourir crânement devant la menace de don José, ou doit-elle essayer de fuir pour échapper à la mort?

Il m'a répondu :

— Carmen est bien trop amoureuse pour ne pas tenir à la vie. Elle doit essayer de fuir pour rejoindre son nouvel amant.

Je suivrai le conseil du grand artiste.

*Ma première de « Carmen »
à l'Opéra-Comique.*

Paris, 25 novembre 1892.

Toutes les Carmen qui ont joué ou veulent chanter ce beau rôle — et Dieu sait si elles sont nombreuses — se trouvaient dans la salle.

— Tu es belle, courage ! me dit maman, qui me sent blêmir sous mon fard.

J'avais un trac formidable ! Mes jambes se déro-

baient sous moi. Mon cerveau était vide. Je ne me souvenais même plus des premières mesures de mon rôle.

Quelles transes ! Il n'y a pas de succès qui puisse compenser ces angoisses-là.

A la dernière minute, tout à coup, comme par miracle, je me suis ressaisie et, entrant en scène crânement, comme un soldat qui va au feu, j'ai livré bataille, vivant mon rôle, tel que je l'avais si longuement, si patiemment élaboré en ma mémoire. Et voici le résultat de cette soirée :

Dès le premier acte, on applaudit frénétiquement la Habanera. Je portais une jupe cerise, châle vert, fleur de cassis jaune et peigne rouge dans les cheveux : « Toute une palette, » dit-on autour de moi.

J'épingle ici des lettres de Meilhac, de Ludovic Halévy, de Sarah Bernhardt, de Coquelin, Jean Lorrain et de Mme Strauss-Bizet.

Sarah Bernhardt m'envoie des fleurs avec ces mots :

« A vous, admirable Carmen, tout mon cœur d'artiste ; à vous, adorable Calvé, toute mon affection. »

Le grand Coquelin m'écrit :

« Carmen, car vous êtes Carmen, la vraie, celle de Mérimée et celle de Bizet, qui, pour être son second père, ne l'a pas moins créée. Hier soir, vous vous êtes montrée tour à tour enchanteresse, farouche, inconsciente, exquise, originale, folle de vie amoureuse. Votre succès ira grandissant, effacera tous les

souvenirs. Vous avez été belle, parfaite. Croyez à la sincérité de votre vieil ami Coquelin. »

Voici la lettre du prince de la critique, Jean Lorrain :

« Très chère amie, vous avez été adorable de grâce, hier soir, inquiétante, sauvage et sensuelle. La nature s'est montrée pour vous généreuse. Vous avez tous les dons : la beauté, la voix, le mouvement de la vie. Cependant, vous avez su ombrer toutes ces lumières et vous avez chanté et joué comme peignait Goya. Permettez-moi une légère critique : vous êtes un peu trop amoureuse dans le duo de la séduction, vous brûlez de vous donner ; or, Carmen, selon moi, ne veut que prendre. C'est une voleuse d'amour, elle ne connaît que l'immédiat assouvissement de son désir. Elle a soif de don José, comme elle aurait envie d'une grenade. La grenade égrenée, elle va à Escamillo... C'est la passion terrible et puérile des Gitanes et des Arabes, race violente et usée, qui volent et tuent pour une femme comme pour un citron. Excusez-moi. Je reproche à un œillet d'avoir trop de pétales, de coloration intense et de parfum violent dans un calice unique. Croyez-moi votre ami.

« As pies de usted.

« JEAN LORRAIN. »

Et voici les félicitations des librettistes :

« Chère grande Carmen. J'étais là, hier soir ; vous avez été admirable. C'est ce que vous dirait aussi

Bizet s'il était là. Recevez, madame, les respectueux hommages et l'amitié de votre auteur.

« Ludovic HALÉVY. »

« Chère belle artiste. Je vous envoie un petit poignard espagnol avec lequel vous pourrez menacer don José, tout à votre aise. Vous avez joué le rôle en artiste de génie. Quel succès ! J'y comptais bien. Du reste, nous y comptons tous. Je reviendrai demain et tous les soirs, vous entendre... et vous voir.

« J'avais tort, pour le quatrième acte. Vous avez raison, c'est ainsi qu'il faut le jouer. Je vous fais toutes mes excuses et beaucoup plus de compliments que d'excuses. Votre auteur reconnaissant.

« Henri MEILHAC. »

Mais la récompense qui me touche le plus est la louange de l'ardente et généreuse Galli-Marié. Elle est venue me dire :

— Bravo ! vous avez joué le rôle d'une manière fort intéressante, très originale, jamais triviale, quoique fort audacieuse. Et quelle admirable voix vous possédez ! » Puis, avec un soupir : « C'est la première fois que je consens à assister à une représentation de cet opéra qui me rappelle, d'une façon si poignante, toute ma jeunesse.

Je chante trois fois par semaine, sans discon



(Cliché Desgranges.)

EMMA CALVÉ DANS « CARMEN »

En haut à gauche : premier acte ; A droite : troisième acte (air des cartes).

tinuer. Joli record. Carvalho est ravi des belles recettes réalisées. Le succès me grise, je ne sens pas la fatigue. Je viens de signer deux magnifiques engagements pour le théâtre de Covent Garden et le Metropolitan de New-York.

Je suis émerveillée à l'idée de gagner tant d'argent. Quel bonheur ! Je vais pouvoir payer mes dettes et acheter une ferme à papa !

Débuts à Londres.

Juin 1892.

Quelle ville brumeuse, sombre et triste, ô combien ! J'habite un appartement dans une maison de Saint-Johns Wood, précédée d'un jardin au maigre gazon sans fleur. Les arbres sont noirs, enfumés. O joyeux et clairs jardins de la douce France, lumineux soleil d'Italie, de Nice et d'Espagne, quand vous reverrai-je ?

Mes camarades entrevus aujourd'hui au théâtre, me disent qu'à la longue on se fait à ce climat. Je suis une enfant du Midi, moi, où trouverai-je le courage d'interpréter ici les âmes enflammées de Santuzza, de Carmen !

Succès très grand dans *l'Amico Fritz* et *Cavalleria*. Même interprétation qu'à Naples. De Luccia, Ancona et moi, avons été rappelés nombre de fois.

1^{er} juin.

La première de *Carmen* a été aux nues. J'avais pour partenaire Saleza, de l'Opéra, le créateur de *Sa-*

lambô de Reyer. Beau garçon, belle voix, charmant comédien, du tempérament ! Presse unanime à constater le succès de la soirée.

Lady de Grey, toujours aimable, dit que je réchauffe la salle avec ma voix, mon entrain, ma gaieté et que j'ai du soleil dans les veines. Il faut croire que j'ai dû en emmagasiner une certaine provision, mais quand elle sera épuisée, où en trouver dans ce pays de brouillard ?

Le maëstro Tosti vient m'annoncer que S. M. la reine Victoria me demande d'aller chanter au château de Windsor. Grande admiratrice de Mistral (il paraît qu'elle lit et parle le provençal) et veut entendre des chants de Provence

Château de Windsor.

Hier soir, concert dans la grande salle de Wellington. Je n'oublierai jamais cette vision : S. M. Victoria faisant son entrée, appuyée sur l'épaule d'un jeune maharadja. Lui, jeune, mince, superbe, coiffé d'un turban orné de diamants qui étincelaient, vêtu d'une tunique jaune safran. Sa Majesté vêtue de noir, comme à l'ordinaire : l'austérité de ses voiles à peine adoucie par la blancheur du bonnet de tulle qu'elle porte depuis son veuvage. Son air de commandement inspire le respect malgré sa taille courte et la simplicité de son extérieur. Sa Majesté m'a félicitée et m'a posé quelques questions auxquelles j'ai répondu de mon mieux ainsi que je devais le faire, par : « Oui,

Votre Majesté ; Votre Majesté est trop indulgente, etc..., » lorsque tout à coup, devant une question plus directe, oubliant tout protocole, j'ai répondu étourdiment : « Oui, princesse ! » « Ah ! comme vous me rajeunissez, » m'a dit Sa Majesté en souriant. Rouge de confusion, j'aurais voulu rentrer sous terre.

Pendant que je lui faisais mes trois plus belles révérences, en reculant, ainsi que le veut le cérémonial, la reine a dit assez haut, pour que je l'entende :

— Elle est charmante, c'est une enfant de la nature !

Représentation de « Cavalleria » à Windsor.

On avait dressé une scène dans la magnifique salle de Wellington, où la reine reçoit généralement. Parmi les invités, se trouvait l'impératrice Eugénie, merveilleuse encore, avec ses beaux yeux attristés, qui ont tant pleuré, sa distinction, sa couronne de cheveux blancs. On voit qu'elle a dû être admirablement belle.

J'étais fort émue lorsqu'elle est venue me féliciter.

— Je voudrais bien vous voir dans *Carmen*, mais je ne vais jamais au théâtre, dit-elle, c'est ici seulement que j'entends un peu de musique.

Son cousin, le prince Primoli, sachant que l'impératrice collectionne, comme des trésors, tout ce qui

peut se rapporter à son fils, l'infortuné prince impérial, m'avait donné, pour le lui remettre de sa part, un petit paquet contenant un peu de terre, prise à l'endroit où se trouvait jadis l'Orangerie des Tuileries, et où le prince jouait lorsqu'il était enfant.

Toute pâle, elle me remercia, les larmes aux yeux, en sortant précipitamment pour cacher son émotion.

.

Il y avait, ce même soir, parmi les spectateurs, la ravissante petite-fille de la reine, la princesse Edna de Battenberg (1) qui assistait au spectacle. Dans le duo, au moment où le ténor me jette violemment à terre, l'enfant très sensible éclata en sanglots.

— Je ne veux pas qu'il fasse mal à la « lady », cria-t-elle si haut que tout le monde se retourna vers elle (2).

En sortant de scène, j'entendis sa gouvernante la réprimander sévèrement.

— Une princesse ne pleure jamais en public, disait-elle.

La princesse, qui doit bien avoir cinq ou six ans, se redressa et sortit en se contenant, au milieu des serviteurs inclinés.

Mais dès qu'elle fut hors de vue, elle éclata en

(1) Devenue la reine d'Espagne.

(2) Son frère, le prince de Battenberg, rencontré bien longtemps après, me dit se souvenir parfaitement de cette soirée inoubliable pour sa sœur et pour lui, car c'était la première fois qu'ils entendaient un opéra.

sanglots. Le naturel avait triomphé. A cette occasion, Sa Majesté la reine m'a fait donner, par miss Mac-Neil, un petit portrait d'après une peinture faite lorsque Sa Majesté avait cinq ans !

*
* *

Hier, j'ai reçu la lettre suivante de la comtesse Théodora de Gleichen, cousine de la reine, qui possède, dit-on, un très joli talent de sculpteur.

« Madame,

« Sa Majesté m'a donné l'ordre de faire votre buste dans le rôle de *Cavalleria Rusticana*. Voulez-vous me faire le grand honneur de venir poser dans mon studio à Saint-James Palace, ou préférez-vous que j'aille chez vous ? »

Studio de Saint-James Palace.

Je vais tous les jours poser pour la comtesse de Gleichen en costume de Santuzza. Je suppose que ce rôle de paysanne et mon type italien ont dû séduire Sa Majesté.

— Voulez-vous me donner, dit-elle, l'expression que vous prenez en chantant : « Il m'aima, moi je l'aime toujours. »

J'ai fait de mon mieux et l'artiste a gravé ces mots, sur le buste.

Quel mystère cela va créer plus tard, quand on

trouvera ce marbre sans nom, au milieu des grandes dames de notre époque, avec cette énigmatique inscription (en admettant qu'il y reste, ce dont je doute fort).

« *Carmen* », à *Windsor-Castle*.

1891.

Par ordre, nous jouons *Carmen*, ce soir, à Windsor-Castle. Une dame d'honneur de la reine m'offre, de la part de Sa Majesté, un appartement où je pourrai me retirer, après la représentation, afin de m'éviter la fatigue du retour à Londres le soir même. On m'introduit dans un magnifique salon. Devant les fenêtres grillées, se promène une sentinelle, l'arme au bras. Je serais prisonnière qu'on ne prendrait pas plus de précautions pour me garder. Sur un bureau, se trouve du papier à lettres, aux armes royales, avec la devise : « Honni soit qui mal y pense. »

En attendant le dîner qu'on doit me servir, j'écris aux miens. A mon grand amusement, je m'aperçois que ma femme de chambre en fait autant de son côté (1). Comme je l'interpelle, elle me répond : « Je fais comme Mademoiselle, j'écris à ma famille. » Sept heures ! Personne, pas de dîner ; j'ai faim, je sonne, car la soirée approche. Rien. Je carillonne

(1) Deux ans après qu'elle m'avait quittée pour se marier en Angleterre, je reçus une lettre d'elle, sur un papier aux armes de Windsor dont elle avait sans doute dû faire ample provision. (Honni soit qui mal y pense...)

inutilement. Je veux sortir pour me rendre compte de ce qui se passe et je m'aperçois que nous sommes enfermées à clef (ce qu'un serviteur a sans doute fait par mégarde). Prisonnières? Pourquoi? Je fais mon examen de conscience. Il est vrai qu'avant-hier, à Londres, en passant devant la statue de Wellington, j'ai songé, en vraie petite Française, au général Cambronne...

Dans un cadre, une vieille princesse de l'an 1560, semble me regarder d'un œil sévère. J'ai la frousse! Fort heureusement, à 8 heures trois quarts, la dame d'honneur arrive toute effarée : « Toutes mes excuses, chère mademoiselle, mais le maître d'hôtel préposé à votre service est mort subitement, au moment où il s'occupait de vous. Comment allez-vous pouvoir chanter, sans avoir dîné? »

J'avale à la hâte une douzaine d'huîtres, un verre de Bordeaux, et me déclare prête à entrer en scène.

Carmen a été un très grand succès pour nous tous, Salezza, parfait don José, et Mme Eames, exquise Micaëlla, ont été acclamés ainsi que Plançon!

A la fin de la soirée, la princesse Béatrice de Battenberg m'a remis un portrait de Sa Majesté, avec l'élogieuse dédicace que voici :

A Emma Calvé, la belle artiste inspirée.

VICTORIA,
reine-impératrice.

L'une des très grandes qualités de la reine est la sincérité qu'elle apporte dans ses amitiés.

A la veille d'un concert à Windsor, il y a quinze jours, je fus malade, incapable de remplir mon engagement. On lui proposa de me faire remplacer, elle daigna refuser, disant :

— Cela ferait bien trop de peine à notre amie Calvé ; nous attendrons qu'elle soit rétablie.

Chère grande reine ! Je l'admire et l'aime de tout mon cœur.

Chez monseigneur le duc d'Orléans.

Nous avons dîné hier soir, quelques camarades et moi, au Savoy Hôtel, invités par Mgr le duc d'Orléans. Selon son habitude, il s'est montré jovial, bon enfant, charmant. Il arborait ce soir-là, avec une joie naïve, un gilet breton, brodé par la marquise de C... Il paraît supporter difficilement son exil et ses beaux yeux bleus (comme tous ceux de sa famille) se sont embrumés tout à coup, en parlant de la France. Il a dit tristement :

— Un nom comme le mien est parfois bien lourd à porter. Je vous prie, chère madame Calvé, de dire à ma vieille amie, quand vous la verrez à Paris, que je porte fièrement son gilet breton et que je la remercie de tout mon cœur d'avoir bien voulu me l'envoyer.

Hier soir, dans ma loge, j'ai trouvé un bouquet

d'œillels galamment offert par le duc d'Orléans, avec ces mots :

« Un Français à la très Française Calvé. — Son admirateur. »

Soirée chez lady de Grey. Des invités de marque, parmi lesquels Oscar Wilde et Paul Verlaine. Quel contraste entre ces deux êtres ! Je n'oublierai jamais le regard de notre pauvre grand poète, ses yeux d'enfant perdu, dépaycé, humilié, mal mis en des habits d'emprunt trop larges.

— Il est terriblement pauvre, explique Wilde, très élégamment vêtu, couvert de bijoux, beau Brummel, dominant de sa haute taille son malheureux compagnon (1).

À la prière de Gladys de Grey, Verlaine nous a dit l'un de ses poèmes, *D'une prison*, avec des sanglots dans la voix. Je n'ai jamais pu chanter ces vers, si admirablement mis en musique par Reynaldo Hahn, sans une émotion rétrospective.

(1) Quelques années plus tard, à Paris, dans un théâtre, je remarquais non loin de moi un homme mal mis, tout voûté à peu près dans le même état où j'avais vu Paul Verlaine. Je reconnus Oscar Wilde, vieilli, méconnaissable, qui cherchait à se cacher parmi la foule indifférente. J'allai vers lui, les mains tendues, il releva la tête au son de ma voix et je revis dans ses yeux, le même regard d'enfant effrayé, de notre grand poète. Il saisit mes mains, en murmurant : « Oh ! Calvé, si vous saviez combien je suis malade et désespéré. » Peu de temps après, j'appris sa mort.

Départ pour l'Amérique.

Septembre 1893.

Je me prépare au grand voyage. Dix jours de traversée ! Mme Laborde, en 1850, mettait un mois pour faire le même trajet. Maman, trop âgée pour me suivre, reste en France : j'ai le cœur gros en songeant que je ne l'aurai plus près de moi pour se réjouir, me consoler ou me défendre !

Je suis allée embrasser mon père et ma chère tante très affligée par la mort de la fidèle servante Finou, morte subitement en cueillant les fruits du jardin.

Comme je lui disais : « Au revoir, à l'an prochain ! » j'ai songé qu'elle a quatre-vingt-dix ans ! La reverrai-je !

Je pars tristement, seule, continuer la lutte et l'effort.

A bord de « la Savoie ».

Mon jeune frère, élève au *Borda*, est venu m'embrasser au départ, fier de ses galons d'enseigne de vaisseau. Je l'aime comme un fils et il me le rend bien. Les larmes aux yeux, j'ai vu disparaître les côtes de France où je laisse, pour de longs mois, tous ceux qui me sont chers.

Notre directeur, M. Grau, le très habile impresario de l'Opéra de New-York, voyage avec sa femme et sa charmante fillette, Loulou.

On se lie facilement, à bord, avec les gens qui vous sont sympathiques. Par contre, il est bien difficile d'éviter ceux qui ne le sont pas et qui vous accostent, interrompant vos lectures, vos rêveries ! Ce matin, nous avons eu la messe dans le salon où l'on avait disposé un autel. La plupart des officiers et nombre de passagers y assistaient : grand recueillement sur tous ces visages. J'ai prié avec la foi du marin breton.

Je suis la seule, parmi ces dames, à venir dans la salle à manger. Le commandant, homme charmant, me félicite pour ma vaillance. Le roulis joue à la balançoire. Étendue dans ma chaise longue, je contemple les vagues, couleur d'émeraude, qui semblent vouloir escalader le pont.

Cinquième jour. — Nous sommes au milieu de « la grande tasse » ainsi que disent les marins. Un fort tangage a succédé au roulis berceur. Seule sur le pont, je songe tristement : « Ai-je eu raison de m'expatrier, de laisser famille, amis, parents, et des publics qui ne demandent qu'à m'applaudir ? Comment vais-je être accueillie en Amérique ? » Je me raisonne : ne vais-je pas, en bonne petite Française, chanter la musique de nos maîtres, et aussi loin que j'aille, est-ce que je n'emporte pas dans mon cœur la grande patrie et mon petit coin d'Aveyron ? Afin de me donner du courage, je fredonne un vieux chant Cévenol, interrompu tout à coup par l'appel strident de la sirène. Un officier vient à moi :

— Mademoiselle, le brouillard se lève, il faut rentrer.

Il était temps. Un fort coup de tangage a failli me renverser dans l'escalier. Et me voici dans ma cabine écrivant ces notes.

Un jour blafard passe à travers les hublots quand ils ne sont pas fouettés par des paquets de mer. La sirène ne cesse pas ses appels lugubres ; vais-je avoir peur ? Dame, il faut bien me l'avouer, je n'ai jamais autant pensé aux fins dernières.

Quel cauchemar ! Après une nuit affreuse, je me réveille en sursaut, projetée hors de ma couchette roulant parmi les malles et les valises qui dansaient une sarabande autour de moi. Vers le soir, deux bonnes Sœurs ursulines, rencontrées après la messe du dimanche, sont venues me tenir compagnie ; elles se rendent au Canada et en sont à leur premier voyage.

Ensemble, nous avons récité des prières, invoquant tous les saints du paradis. J'ai chanté le vieux cantique :

Reine des cieux, calme les flots et leur rage écumante.

Malade de peur, je crois bien n'avoir jamais aussi mal chanté de ma vie.

*
* *

Nous avons dépassé les bancs de Terre-Neuve. « Le Purgatoire est fini, » disent les bonnes sœurs. Voici le beau temps et nous remontons vivement

sur le pont respirer l'air vif, avec l'avidité que l'on éprouve quand on a été enfermé pendant trois longues journées dans une cabine hermétiquement close.

*
* *

Hier, soirée de bienfaisance, pour les veuves de marins. Mes camarades et moi avons fait de notre mieux pour chanter malgré le roulis qui nous obligeait de nous cramponner au piano. Le ténor ayant voulu « crâner » a roulé jusqu'à l'autre bout du salon, à la grande joie des enfants, fort nombreux à bord. Très belle quête, suivie d'une fructueuse tombola. Les Américains se sont montrés, comme toujours, fort généreux.

Le commandant nous annonce que le produit de la recette a été de 20 000 francs.

Nous débarquons demain matin et je n'en suis pas fâchée. J'ai besoin de sentir à nouveau, sous mes pieds, la bonne terre. Au petit matin, on me remet un questionnaire étonnant qu'il faut remplir. Je copie textuellement : « Êtes-vous émigrant? Quelle est votre religion? Votre profession? Êtes-vous marié, divorcé? Êtes-vous anarchiste?... Que venez-vous faire aux États-Unis? Combien de temps devez-vous y rester? » Ouf! quelle inquisition. Et ce n'est pas fini. Le bateau du service de la santé est arrivé, amenant un docteur qui nous fait tirer la langue, pour voir si l'on peut nous permettre de débarquer!...

New-York.

Quelle journée ! Ce matin, à peine à quai, le bateau a été envahi par les amis, les parents des voyageurs, et une nuée de journalistes. Dix d'entre eux m'accostent à la fois :

— Que pensez-vous des Américains ?

— Mais, messieurs, je n'ai encore vu que la magnifique statue de la Liberté dans le port.

— Qu'allez-vous nous chanter ? On vous dit Espagnole.

— Non, je suis Française.

— Que pensez-vous de notre Président, de nos institutions, de notre philosophe Emerson ? Aimez-vous la politique de M. Gladstone ? Aimez-vous les chiens, les chats ?

J'ai pris le parti de rire et de répondre avec enjouement.

Pendant ce temps, on me photographie et un dessinateur fait ma caricature ! M'étant approchée pour la regarder, j'ai vu un visage si monstrueux, un tel parti pris de « faire laid » que, saisissant le dessin, je l'ai vivement déchiré en déclarant tranquillement :

— Je respecte et j'aime bien trop ma mère pour permettre qu'on défigure ainsi l'image de sa fille.

Et, moqueuse, j'ai salué le dessinateur ahuri.

A la douane, j'ai dû déballer mes malles et les réemballer, deux heures durant. Après avoir déclaré

que mes beaux costumes de théâtre étaient mes instruments de travail, on s'est montré assez accommodant pour le reste.

A l'hôtel, j'ai refusé de recevoir d'autres journalistes qui m'attendaient. Cet empressement de la presse m'aurait rendue vaniteuse si mon directeur ne m'avait avertie qu'on agit de même avec tous les artistes qui ont quelques droits à la publicité.

— C'est une bonne réclame pour vous, ne vous en plaignez pas.

Les journaux du soir ont déjà reproduit les photos prises ce matin à bord. Comme tout va vite dans ce pays ! On décrit mon costume de voyage : de drap gris bordé de chinchilla, ma toque, mon manchon de même fourrure, mes souliers de daim. On me dit belle (ce qui n'est pas fait pour me déplaire). On me donne vingt-cinq ans, je n'ai nulle envie de les démentir. Me voici plus jeune que dans la vieille Europe. On raconte l'incident de la caricature. On me prête de l'esprit. Et après une foule de compliments, on termine par ces mots : « Mme Calvé est une belle artiste, fort originale, que nous serons heureux d'applaudir. » *Amen!*

A la porte de l'hôtel, un nègre majestueux reçoit les arrivants en costume mirobolant et vous accueille avec un sourire de dents aurifiées : toute une mine ! Nègre à l'ascenseur. Nègre, celui qui me sert dans ma chambre. Nègresse la femme de chambre de l'étage. J'éprouve vaguement le désir de m'habiller en noir pour être à l'unisson de tous ces moricauds genti-

ment serviables, avec leurs *yes m'ame* qu'ils disent à tout propos. Ils viennent du Sud pour la plupart et parlent un français « petit nègre » des plus réjouissants (1).

J'occupe, au douzième étage, un petit appartement charmant donnant sur le Central Park. Non loin de moi, habitent Irving et Ellen Terry. Les plus célèbres artistes du monde entier semblent s'être donné rendez-vous dans ce grand pays.

Sarah Bernhardt en est à sa quinzième tournée aux États-Unis. Coquelin, les tragédiens Rossi, Salvini, Irving, Ellen Terry, jouent leur grand répertoire.

Grau a su réunir une admirable troupe lyrique, comme on ne peut trouver la pareille dans aucun autre théâtre du monde en ce moment. Mmes Sembrich, Melba, Eames, Milka Ternina, Consuelo Domenech, Zélie de Lussan, Schuman-Heink, Sigrid Arnoldson ; MM. Jean et Édouard de Retzké, Van Dyck, Lassalle, Plançon, Journets, Scotti, Ancona, de Luccia, Gilibert, Campanari, etc..., etc... Une triple pléiade !

(1) Ne pas oublier que tout ceci a été écrit en 1894. Aujourd'hui les palaces n'emploient plus que des serviteurs blancs.



EMMA CALVÉ AU DEUXIÈME ACTE DE « CARMEN »

Tableau de Chartran (1894).

CAVALLERIA RUSTICANA

Au Metropolitan-Opéra de New-York.

Décembre 1893.

Débuts sensationnels avec pour partenaires : de Luccia et Ancona, mes camarades de Rome et de Naples.

J'attends avec impatience de jouer *Carmen*.

Une tuile : le directeur n'ayant pas de ténor français disponible, me demande de chanter l'œuvre en italien. Indignée, je refuse. Le chef-d'œuvre de Bizet ne peut, ne doit être interprété qu'en français. Toutes les traductions du poème sont franchement exécrables. Je déclare que je préfère résilier mon contrat car tous les dollars du monde ne valent pas le risque d'amoindrir l'œuvre du grand maître.

Le grand ami Coquelin, qui donne en ce moment des représentations à New-York, est allé prier Jean de Retzké de chanter le rôle de don José, bien que n'étant pas de son répertoire. Le grand artiste y consent. Mme Melba chantera Micaëlla et Plançon le toréador. Quelle belle distribution !

Les choses marchent à merveille. Je concentre toutes mes forces pour combattre le bon combat. De cette soirée décisive, dépend ma fortune à venir ;

ce public est impulsif. Il faut le prendre d'assaut et mériter les éloges de l'ami Coquelin qui m'écrivit une si belle lettre après ma première de *Carmen* à l'Opéra-Comique. La loge que je viens de lui donner sera occupée par Irving, Ellen Terry, Salvini, les plus grands tragédiens du monde. Leur présence me donnera du courage. Je prie Dieu qu'il m'assiste.

*Succès sans précédent à la première de
« Carmen » au Metropolitan-Opera.*

5 janvier 1894.

Je viens d'envoyer des dépêches à tous les chers miens !

Jean de Retzké a été merveilleux, comme toujours. Quelle joie de chanter à côté d'un si grand artiste ! Melba et Plançon ont été parfaits. Mise en scène extraordinaire. Au quatrième acte, le toréador et moi avons fait notre entrée dans un superbe carrosse traîné par deux magnifiques chevaux entourés des picadors à cheval et d'une foule dense qui poussait des *Olé* ! Le cirque voisin avait prêté des équipages, ses écuyers, ses chevaux. La largeur de la scène permet tout ce déploiement. Je portais un costume éblouissant, solaire, jaune d'or et mantille rouge. Plançon, dans son magnifique costume de toréador dont le boléro a appartenu à Mazzantini, le célèbre matador, a chanté magnifiquement.

Dans ma loge, mes grands amis qui avaient

applaudi avec frénésie, sont venus me féliciter. Très émue, je les remercie :

— Puisque vous êtes contents de moi, que m'importe l'opinion du monde !...

— Ne dites pas cela, petite fille, dit Coquelin, souvenez-vous des paroles de Voltaire : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est Monsieur Tout-le-Monde... » Or, ce soir, vous avez eu tout le public à vos pieds et nous sommes avec lui. Carmen, allez reposer en paix !

*
* *

Ce matin, la femme de chambre m'apporte une brassée de journaux. Bien que je parle peu l'anglais, je peux en traduire les titres :

Captured by Calvé.

Calvé great actress and singer.

Calvé is a true Carmen (Calvé, la vraie Carmen), etc...

Février.

Hier, à la matinée de *Carmen*, de très jeunes gens de l'Université de Colombia sont venus m'entendre. Avec des acclamations sans fin, ils m'ont fait revenir saluer le public près de vingt fois. J'étais exténuée ! Mais comme ils continuaient à applaudir, refusant de partir, les machinistes ont eu l'idée de les menacer avec le jet d'eau de la pompe à incendie et, ma foi, ils ont été quelque peu arrosés.

Ne se tenant pas pour battus, une centaine de ces jeunes fous m'attendaient à la sortie pour escorter ma voiture qu'ils ont suivie en psalmodiant les lettres de mon nom ! C, a, l, v, é — Calvé, vé, vé, vé, vé ! Calvé, vé, vé, vé, vé, vé, vé ! Hurrah !

Je leur ai jeté toutes les fleurs de mes bouquets, et ces enragés se sont battus pour les ramasser. Je mets de côté pour maman les journaux qui relatent ces faits. La jeunesse, ici, a un excès de force qu'il lui faut dépenser.

On peut se figurer l'état d'exaltation où peut vous conduire un public aussi enthousiaste.

Pour être à la hauteur de ces manifestations, je me dépense follement et, brisée de fatigue, comme une loque, j'ai des lendemains de dépression terribles.

Voici le résumé d'une des journées de la Patti qui m'a été communiqué par son ancien secrétaire.

« Afin de pouvoir chanter demain : ne pas parler, ne recevoir personne, travailler avec douceur ma pauvre voix fatiguée, au moins pendant une heure, pour la dérouiller ; manger peu, se refuser toute gourmandise qui gonfle l'estomac et pourrait nuire à la respiration, éviter toute dépense physique, toute promenade prolongée, toute lecture qui fatigue l'esprit, mais surtout ne pas rire aux éclats, ni pleurer ! »

Tout ceci est pernicieux pour la voix, divinité à laquelle il faut tout sacrifier !... »

Le public se rend-il compte de ce qu'il faut d'abnégation et de courage pour être à même de chanter la joie ou la douleur, pour l'égayer ou l'émouvoir ?

Cet art-là est le pire des esclavages.

Dans ce pays-ci, plus que partout ailleurs, sévit la manie de l'autographe. Chaque jour, on dépose chez le concierge une avalanche d'albums de photographies, où il faut inscrire un mot, une devise, une signature.

Mme Patti ne se mettait pas en frais. Elle en avait adopté une seule, qu'on retrouve dans tous les albums :

« *La voix est un don de Dieu.* » Certes ! Je suis bien de cet avis !...

*
* *

Hier, représentation de *Carmen* à Brooklyn. J'ai vu le fameux pont qui traverse la rivière refoulée par l'Océan à une hauteur prodigieuse et qui comporte quatre chaussées pour les autos et camions, et une route pour les piétons.

Après la représentation, nous le retraversons à pied avec les camarades.

Par une lune éclatante, nous avons pu admirer New-York et ses gratte-ciel d'une hauteur fantastique. C'était formidable d'impression.

On dit que l'ingénieur qui en avait conçu les plans devint fou devant l'énormité de sa tâche.

*
* *

Je crois rêver. Le consul de France m'écrit :

« Mme Cleveland, la femme du Président des

États-Unis, qui devait présider une réception au profit de l'Hôpital français, se trouvant grippée, le Comité a songé à la remplacer par une artiste en vogue et le sort vous désigne. Sûrs de votre adhésion, tous les journaux de ce matin annoncent la nouvelle. »

Se peut-il que la femme du premier magistrat d'un si grand pays puisse admettre qu'on lui substitue une artiste de théâtre !

— Je n'oserai jamais, ai-je dit au consul, qui m'a répondu :

— Chère Calvé, ces choses-là ne peuvent se passer qu'aux États-Unis où les mots « Liberté, Égalité », ne sont pas de vaines formules. Vous vous acquitterez fort bien de ce rôle nouveau, a ajouté notre représentant en souriant.

Et, m'offrant son bras, nous avons pénétré dans la salle brillamment illuminée du club où doit se passer la fête.

Debout, à la droite du consul, un bouquet à la main, avec un sourire apprêté, j'ai dû donner des *shake-hands* à tous les gens qui passaient cérémonieusement devant moi. J'avais arboré pour la circonstance mon plus beau costume de *Doucet*, en velours bleu saphir, redingote sur gilet brodé, et toque de velours avec plume du même ton, venant de chez *Viot*.

Au bout d'une heure, le bras droit fatigué des poignées de mains énergiques de ces braves gens, l'épaule à moitié démise, j'ai changé le bouquet de

main et offert la main gauche, à la grande joie du public. J'ai gardé de cette laborieuse journée des gants blancs devenus noirs. Toute courbatue, je suis revenue humblement chez moi en me disant *in petto* : « Décidément, je plains les obligations souveraines, je n'aurais jamais pu m'y faire ! »

*
* *

Avec la matinée du samedi, je chante *Carmen* quatre fois par semaine. Je viens de dire à mon directeur de m'accorder quelque répit. Il me répond :

— Patientez un peu, le mois prochain, vous ne chanterez plus que trois fois !... Mais en ce moment, le public est atteint d'une « calvéite » aiguë, dit-il en riant. Succès oblige ! Je vous donne un cachet supplémentaire et cette œuvre qui jusqu'ici était interprétée en italien. Grâce à vous, sera désormais chantée en français ! Je vous prédis, chère grande artiste, que votre nom restera attaché à celui de *Carmen*.

Que répondre à cela ?

*
* *

Hier soir, il est arrivé une chose affreuse au Metropolitan-Opera. Notre pauvre camarade Castelmarty est mort subitement en scène pendant qu'il chantait dans *Martha*. Après avoir achevé son air, alors qu'étouffant pour avoir de l'air il se débattait au milieu des petites paysannes danseuses qui fai-

saient cercle autour de lui, il s'affaissa soudain.

Me trouvant dans la salle, je me précipitai vers sa loge où il était étendu, dans ses habits de bouffon, affreusement maquillé. On essaya vainement d'enlever le fard de son visage, masque tragique, qu'il emporte dans son cercueil.

Il avait beaucoup de talent, une voix superbe. Il avait créé à Paris dans *les Huguenots* de Meyerbeer, le rôle du comte de Nevers, aux côtés de Marie Sasse, la célèbre cantatrice qu'il avait épousée.

*En tournée avec la troupe
du Metropolitan-Opera. — Boston.*

Març 1894.

Boston est la ville la plus savante des États-Unis avec ses milliers d'écoles.

Visité la célèbre Université de Wellesley, la plus complète pour l'enseignement supérieur.

Les élèves vont, viennent, à leur gré, canotent, montent à cheval, partent pour Boston, sans dire où elles vont. En dehors de leurs heures de leçons, elles sont entièrement libres. Une cinquantaine d'entre elles assistaient à la représentation d'hier en matinée. Elles ont eu la charmante idée de jeter sur la scène des bouquets tricolores ornés de petits drapeaux français. Elles sont ensuite venues dîner avec moi.

— Qu'allez-vous dire en rentrant si tard au collège?

— D'abord on ne nous demandera rien, m'a répondu très sérieusement l'une d'elles. On nous élève de façon à ce qu'une fois rentrées chez nous, nous soyons capables de nous suffire et de nous défendre seules dans la vie. Chose très facile, car dans notre pays, on respecte la femme plus que partout ailleurs.

*
* *

La très aimable, très originale Mme G... m'offre l'hospitalité en son admirable palais acheté à Venise, démoli et rapporté pierre par pierre pour le faire reconstruire ici, aux portes de la ville. Ce beau caprice-là lui a coûté je ne sais plus combien de millions, « dont deux millions rien que pour les transports et les frais de douane. » « Si la vieille Europe venait à disparaître, dit-elle, on retrouverait ici un authentique palais vénitien. »

Une pièce d'eau minuscule, dans laquelle se balance une gondole, précède la porte d'entrée. Le tout est enclavé dans un parc ceint de hautes murailles.

Elle a rapporté d'Italie de beaux meubles anciens, dignes de cette demeure.

La « Chambre aux Dentelles », que j'habite, est tendue de velours rouge, sur lequel on a appliqué de superbes dentelles de Venise, préservées par de grandes plaques de cristal qui les recouvrent.

Les plafonds sont des peintures de Tiepolo. Cette chambre, somptueuse, trop belle pour y dormir, ne

laisse pas que de m'intimider. J'ai passé une partie de la nuit sur le balcon de la Loggia et j'ai rêvé que toutes les dogaresses venaient reprendre leurs parures !

Nous partons pour Chicago. En passant près de Buffalo, nous apercevons dans un éclair — le train filant à toute vapeur — la célèbre cascade du Niagara.

Installée confortablement dans mon *steet-room* (cabine de sleeping) je lis, j'écris ces notes, et je vois avec mes camarades (potins, jalousies, regrets). Le monde en petit, amusant, attristant comme toute chose ici-bas. Un nègre m'apporte mon dîner ; *chicken-pie* (poulet dans un pâté), ni bon, ni mauvais, des légumes, des fruits magnifiques mais sans saveur. Un bouquet de roses splendides (*american beauty*) mais sans parfum !

Où sont nos belles pêches de Montreuil, nos poires Duchesse si savoureuses?... Où sont nos roses de France à l'odeur suave?

Chicago.

1894.

Cité des vents et du brouillard. Depuis notre arrivée, je n'ai pas encore vu le ciel. Nous habitons l'Auditorium-Hôtel, colossal building pouvant loger deux mille personnes, et un théâtre qui peut contenir, dit-on, six mille spectateurs. Je suis effrayée de chanter là-dedans. Auprès de l'annexe, se trouvent des studios de docteurs, professeurs de chant, de

piano, de danse, couturiers, modistes, des magasins où l'on peut se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie. On se promène là-dedans comme dans une ville dont les rues seraient les couloirs et les ascenseurs des voitures.

Le théâtre faisant partie de l'hôtel, les artistes n'ont qu'à descendre un escalier pour aller dans les coulisses. Aussi, puis-je tous les soirs aller entendre mes camarades. Le parfait, le grand chanteur Jean de Retzké, chante Siegfried, Parsifal et Lohengrin. L'admirable Lily Lehman incarne Kundry et Yseult. Melba égrène ses notes de cristal. Emma Eames, avec sa belle voix, son visage aux traits si purs, sa distinction, est une adorable Juliette. Mme Sembrich, la grande, l'impeccable vocaliste, est parfaite dans la Rosine du *Barbier*. Et Carmen, quand elle ne joue pas, se repose en admirant et en applaudissant ses camarades.

Chicago. — Un moine hindou :

le Swami vivi Kananda.

On parle beaucoup ici d'un moine hindou de l'ordre de Védas. Au Congrès des religions, il a, paraît-il, admirablement parlé devant les plus grands orateurs de tous les cultes. Il vit comme un saint, soignant, en pleine épidémie de variole noire, les malades délaissés. Je viens de lui être présentée par des amis chez qui il demeure.

Jeune, le visage légèrement bronzé, empreint de

douceur et d'une grande dignité, il me rappelle par le calme et la noblesse de sa démarche le prince hindou entrevu chez la reine Victoria. Il appartient par sa naissance à la classe guerrière des Kshatrias, qui vient après celle des Rajahs. Très simple, il répond d'une belle voix grave à toutes les questions par des mots judicieux et profonds, des paraboles empreintes d'une grande poésie. Il parle plusieurs langues.

Miss Mac Leed, ma grande amie, m'apprend que les moines de cet ordre observent, ainsi que les nôtres, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. « Il reste, dit-elle, parfois en une telle concentration, que les enfants peuvent jouer autour de lui sans qu'il s'en aperçoive. » Il est venu en Occident pour en étudier les mœurs, les progrès scientifiques et les différentes religions si nombreuses en Amérique. Je viens d'assister à l'une de ses conférences. Il avait choisi comme sujet : « *Le Message de l'Inde à l'Occident* » et « *l'Idéal d'une religion universelle* ». Doué d'un magnétisme puissant, il parle d'une voix harmonieuse, tantôt profonde comme celle d'un violoncelle, tantôt suave comme les accords d'une harpe éolienne.

Je le rencontre quelquefois chez des amis communs dont il est l'hôte. C'est un être d'exception et de l'esprit le plus élevé qu'il m'ait été donné de connaître.

Le Niagara Falls.

Rien ne peut donner l'idée de cette trombe d'eau mugissante, assourdissante, se précipitant au milieu du fleuve qui se soulève comme une mer en furie, depuis des millénaires. Nous louons des vêtements de caoutchouc pour descendre dans le souterrain qui conduit derrière le rideau de la cascade que le soleil faisait briller des couleurs de l'arc-en-ciel. C'était féérique. Malgré nos précautions, nous avons été mouillés comme des barbeta.

Nous nous sommes rendus à la source, découverte par les Peaux-Rouges, dans laquelle il suffit de jeter une allumette pour que l'eau s'enflamme comme du gaz : chose bizarre, cette flamme chauffe, mais ne brûle pas, et l'on peut en boire impunément. Elle a un goût ferrugineux très prononcé.

Montréal (Canada).

1^{er} juin.

Enfin, nous voici installés pour quinze jours ! Après tant de voyages trépidants, de départs hâtifs, on va pouvoir respirer un peu, sans bouger.

Comme on sent l'atavisme français dans ce pays ! D'abord, on parle notre langue, ainsi qu'en Louisiane. Aux enseignes des magasins, on lit les noms de Lalouette, Lenormand, Durand, Lamoureux.

Avec les camarades français de la troupe, nous

venons de chanter *Faust* et *Carmen*. Succès éclatant pour les œuvres de la Mère Patrie, qui rejaillit sur nous tous.

*
* *

La neige brille au soleil sur le mont très boisé qui domine la ville et dont les bords se reflètent dans les eaux lumineuses du Saint-Laurent, un des plus merveilleux et des plus larges fleuves du monde. Tentée par cette belle journée d'hiver, j'étais sortie pour une longue promenade dans le parc royal... M'étant égarée, je m'adressai à un homme qui taillait des haies, et lui demandai mon chemin en anglais. Il me répondit, dans le plus pur accent bas-normand :

« *Tout dré, ma belle dame,* » et clignant de l'œil : « *Vous êtes Française, moi itou! Votre Galache vous espère derrière moué, tout dré!* »

Je lui demande depuis combien de temps il habite le Canada.

« *Ma Fine, c'est-y le grand-père de mon grand-père ou de ma grand'mère qu'est venu, il y a plus de cent nonante années. P'être ben qu'oui, p'être ben que non! Je sais point; ce que je savons ben, c'est que nous sommes toujours Français de cœur et, chez nous, les enfants parlent comme moué. Ah! nous n'oublions pas plus la France que le Bon Dieu.* »

Le brave homme! j'aurais pu l'embrasser, tant j'étais émue.

La statue du marquis de Montcalm-Saint-Véran, général français qui lutta victorieusement contre les

Anglais en 1750, orne la plus belle place de la ville. Il fut tué en 1759, devant Québec.

Hier, au moment de partir pour New-York, je vais réclamer à la poste centrale une lettre recommandée, parvenue en mon absence de l'hôtel. Ayant oublié mes papiers d'identité, l'employé refuse de me donner la missive.

— Je vous assure, monsieur, que je suis bien Emma Calvé.

— La cantatrice, dit-il d'un air de doute — et me toisant — vous ne lui ressemblez guère.

Et s'adressant à son compagnon, *sotte voce* :

— J'ai entendu hier soir *Carmen*. Calvé est bien plus jolie.

— Monsieur, je suis ravie d'être plus à mon avantage de loin que de près ; pour une artiste, c'est l'essentiel. Mais j'espère vous démontrer que ma voix ne change pas et qu'à la ville, elle est aussi bien qu'à la scène.

Et là-dessus, j'entonne la *Habanera*.

— Ah ! dit l'employé en riant, c'est la meilleure, la plus sûre des preuves.

Et j'ai eu ma lettre !

New-York.

Je viens de donner ma dernière représentation de *Carmen*. On m'a couverte de fleurs. Je quitte à regret ce grand public américain qui m'a si bien accueillie et je suis désolée de ne pouvoir revenir l'an prochain.

Mais le maître Massenet m'a fait le grand honneur d'écrire pour moi un opéra nouveau, *la Navarraise*, tirée d'un roman de Jules Claretie, dont le libretto est écrit par Henri Cain et que je dois créer à Londres et à Paris. On m'offre d'autre part des représentations en Espagne et en Russie ! Le monde est grand. Je veux le parcourir ! Je refuse donc l'engagement avec augmentation que l'on me propose ici.

M. Grau se montre désolé de mon refus. Je le regrette pour lui, car c'est un parfait directeur et un très honnête homme.

III

« LA NAVARRAISE ». — LA RUSSIE. GRANDS ARTISTES LE CHATEAU DE CABRIÈRES

Retour en France à bord de « la Savoie ».

Dernier jour de la traversée.

Ce matin, j'entends des voix joyeuses sur le pont, crier : « Terre ! terre ! On voit les côtes de France ! » Ceux d'entre mes camarades qui, comme moi, s'étaient expatriés pour la première fois, avaient les yeux pleins de larmes. Chère mère patrie, qu'on n' peut quitter, ni revoir sans pleurer !

Paris. — Opéra-Comique.

1894.

Me voici toute heureuse de retrouver mon théâtre et le cher public si fin, si compréhensif, qui ne laisse échapper aucune nuance sans la souligner d'applaudissements discrets. Ici comme ailleurs, *Carmen* reste l'opéra favori.

Je répète *Navarraise* que je vais créer à Londres.

Londres. — Théâtre Covent Garden.

Juin 1894. (7)
voir p. 11

Je vais enfin pouvoir chanter mon répertoire. Quel repos de pouvoir laisser un peu de côté cette sympathique diablesse de Carmen, sans cœur, qui n'a pas volé sa mort tragique, pour incarner les douces héroïnes : Marguerite, Juliette, Ophélie, devant l'élite de ce public, plus vibrant, plus enthousiaste qu'on ne se l'imagine.

Dans le *Faust* de Gounod, mes camarades Alvarez, Plançon ont été acclamés. Dans *Hamlet*, j'ai remporté une fois de plus tous les suffrages dans le rôle d'Ophélie.

Première de « la Navarraise ».

Très grand succès pour le maître, les auteurs, les artistes.

Du *Times*, le grand journal de Londres :

« Gilibert, Alvarez et Plançon ont joué et chanté en grands artistes leur rôle respectif. Mlle Calvé s'est montrée tragédienne hors ligne. Sa Majesté a voulu faire jouer l'œuvre à Windsor. »

La représentation a eu lieu hier soir au palais, devant l'élite de l'aristocratie. Sa Majesté, après m'avoir félicitée, m'a dit en me regardant de ses bons yeux bleus apitoyés :

« Avec quelle intensité vous jouez ce rôle dramatique, mon enfant ! Cela doit tant vous fatiguer ! »

Elle m'a fait dire par une de ses demoiselles d'honneur, miss Mac'Neil, de ne pas abuser de mes forces et de me ménager. Je suis vraiment confuse de tant de bonté, et je me demande ce que j'ai pu faire pour la mériter.

Du journal *le Times* :

« A l'issue de la représentation, Sa Majesté a fait offrir à Mlle Calvé une superbe broche figurant une « Renommée » aux ailes déployées, enrichie de brillants et d'émeraudes, véritable objet d'art dessiné par la comtesse de Gleichen, cousine de la reine Victoria. »

Achat de Cabrières.

30 juillet 1894.

Enfin, me voici dans ma petite patrie. Le notaire, à qui je m'adresse pour l'achat d'une terre, me prévient que le château et la ferme de Cabrières sont à vendre. Mon cœur saute de joie. Comme en une vision, je me revois petite fille, me promenant avec mes compagnes sur la route que domine, sur son rocher abrupt, le joli castel, et je m'entends murmurer : « Qui sait ! Il m'appartiendra peut-être un jour. »

Sans consulter ni père, ni mère, je viens de signer le contrat d'achat, donnant tous les dollars et toutes les livres sterling que je rapporte.

*
* *

Quelle bonne émotion je viens d'éprouver ! Au moment de nous mettre à table, j'ai mis la grosse clé de Cabrières sous la serviette de papa. Très émus, mes braves et chers parents ont pleuré de joie.

— Ne me remerciez pas, mes grands, car je l'ai gagné avec la voix et la santé que vous m'avez données.

J'ai connu là une des minutes les plus émouvantes de ma vie ! J'espère qu'ils y vivront bien longtemps, heureux et tranquilles ; et, s'il plaît à Dieu, j'y reviendrai tous les ans me reposer de mes voyages. J'apporterai au vieux nid le brin d'or et le brin de paille glanés le long de ma route, afin de fonder *mon Oustal*.

*
* *

Le petit château date de l'an 1070. Je fais faire des recherches afin de connaître son histoire à travers les âges. Flanqué de deux tours, il a encore fière allure, bien qu'il soit assez délabré. Je vais m'occuper de le faire réparer et meubler selon mes goûts (sans anachronisme, autant que possible).

Dès la signature du contrat, je suis venue m'installer dans la chère maison, tant bien que mal, pour cet été. Après tant de voyages fatigants, de luttes et d'efforts, quelle douce chose qu'un repos bien gagné au milieu des siens !

J'écris ceci sur ma terrasse fleurie de jasmin, avec le panorama des hautes montagnes couronnées de rochers comme des princesses de leurs diadèmes.

Sortie dès l'aube, je grimpe la colline qui conduit sur le plateau dominant Cabrières. Déjà le soleil tire des buis, des lavandes, du thym, des parfums enivrants. Un berger chante, suivi de ses moutons que son chien mène. Une cloche tinte. Le jour s'éveille heureux. Par delà, dans le lointain, s'élèvent les causses du Larzac et du Lévézou. Quel silence et quelle sérénité sur les sommets.

Septembre.

Par un beau coucher de soleil, les bœufs montent lentement la côte, conduits par le bouvier qui les stimule de son aiguillon, en chantant un air cévenol :

*Quand Jean-Pierre, à la fin du jour,
S'en vient à pas lents du labour.*

qu'il termine par les ah ! profonds, gutturaux, si caractéristiques du pays.

Dans la beauté du soir, s'élève le son des clochers voisins. La montagne, les rochers prennent, selon l'heure, toutes les teintes de l'arc-en-ciel, affectent toutes les formes. Monstres antédiluviens, vagues profils de chiens, d'oiseaux, de moines, de gnomes. Chers rochers de nos causses qui parlèrent tant à mon imagination de petite fille.

Enthousiasmée, l'âme pénétrée par toute cette

douceur apaisante, je chante à mon tour une chanson naïve : un berger me répond dans le lointain. Toute ma saine petite enfance me remonte au cœur.

Mais par delà, je devine le vaste monde que j'aime tant parcourir, voyageuse incorrigible, avec ma soif intarissable de nouveaux horizons, de nouveaux succès devant des publics inconnus.

Mon rêve est interrompu par la chère voix de mon père qui me dit :

— C'est pourtant beau tout ceci, pourquoi nous quitter encore, pourquoi partir?

— Mais pour avoir la joie de revenir. Partir, c'est revivre un peu !

Création de « la Navarraise ».

Paris, 15 octobre 1895.

Ainsi qu'à Londres, cet ouvrage vient d'obtenir ici un plein succès. Le ténor Gérôme possède une magnifique voix et le baryton Bouvet a été parfait dans le rôle du général. La presse a été très élogieuse pour l'œuvre et les artistes, et voici ce que m'écrit Jules Claretie, l'auteur de *la Navarraise* :

« Bravo, vous avez été très grande et très belle hier soir ! Quelle trouvaille ! et quelle puissance d'expression tragique, que ce mouvement de cacher vos mains couvertes du sang versé, devant le général mourant ! Vous avez créé ce rôle avec cette maîtrise, cette originalité, et ce sentiment profond que vous

possédiez aussi dans votre rôle de Cavalleria. Je me propose d'écrire pour vous un drame lyrique d'après le *Macbeth* de Shakespeare, et nous demanderons à Massenet d'en écrire la musique (1). »

Saint-Pétersbourg.

1895.

Première d'*Hamlet* avec Battistini, mon grand camarade de la Scala.

Dans ma loge, j'ai trouvé un magnifique bouquet avec un mot plus qu'aimable de la grande-duchesse Wladimir. Cette grande dame, très musicienne, adore les artistes et les reçoit avec infiniment de grâce et de bonté. Le tsar et la tsarine assistaient à cette soirée et donnaient le signal des applaudissements.

*
* *

Carmen, avec le ténor Marconi — voix superbe et excellent comédien — a été une soirée triomphale. Fleurs, rappels sans fin.

Le grand-duc Nicolas m'envoie des fleurs, une invitation pour un banquet qu'il veut donner en mon honneur. La grande-duchesse Wladimir m'invite à sa première soirée. Je vais souvent applaudir notre grand artiste Lucien Guitry, adoré du public et la coqueluche de toutes les belles dames.

(1) Las ! ce vœu ne s'est pas réalisé.

J'écris ces notes devant ma fenêtre d'où je vois la blanche neige tomber à gros flocons. Mes succès me tiennent en joie et me réchauffent le cœur.



Visite au célèbre musée de l'Ermitage, qui contient les plus beaux Rembrandt du monde et tant d'autres merveilles que j'ai eu à peine le temps de voir. Il faudrait parcourir ces salles interminables durant des journées entières pour en admirer tous les chefs-d'œuvre.



Dîner chez le grand-duc Nicolas. Ne connaissant pas la coutume des *zakouskis* (hors-d'œuvre russes que l'on sert avant d'entrer dans la salle à manger) j'avais accepté tout ce que l'on m'offrait, depuis le caviar jusqu'au foie gras truffé, en passant par les mets les plus substantiels et les plus variés. Je pensais :

« Quelle étrange habitude de dîner ainsi debout, » lorsque tout à coup le grand-duc, m'offrant son bras, me dit en souriant :

— Et maintenant, à table.

Grâce à mon bel appétit aveyronnais, j'ai pu faire honneur à ce pantagruélique repas, auquel assistaient Battistini et les officiers cosaques qui font partie de l'état-major du grand-duc.

Un geste joliment chevaleresque de cette aristo-

cratie très raffinée : au moment de traverser la distance qui me séparait de ma troïka, le grand-duc a jeté son beau manteau gris sur la neige, imité aussitôt par tous ses officiers. J'ai pu gagner ainsi mon véhicule sur ce tapis improvisé, sans mouiller mes souliers de satin. Si cela continue, je crois que je vais perdre la tête...

*
* *

Émouvante cérémonie donnée à la basilique de Saint-Paul, en commémoration de la mort du tsarévitch qui vient de s'éteindre dans le Midi de la France.

L'ambassadeur de France m'avait offert une place pour y assister. J'arrivai, selon mon habitude, bien avant l'heure fixée. Je fus reçue par un maître de cérémonie, qui m'adressa quelques paroles. Je ne sais que deux mots de cette langue difficile entre toutes : *Da* et *Niet*. Comme j'avais oublié ma carte, supposant qu'il me demandait mon droit de présence, je répondis hardiment à sa question : *Da*. Sur quoi il me conduisit avec déférence vers un magnifique fauteuil. Je m'y assis bien tranquillement, lorsque tout à coup l'orgue attaqua l'hymne national russe. Me levant, j'aperçus le tsar et la tsarine, suivis de tous les grands-ducs qui se dirigeaient de mon côté.

La grande-duchesse Wladimir, se détachant vivement du cortège, vint jusqu'à moi :

— Mademoiselle Calvé, me souffla-t-elle avec agi-

tation, éloignez-vous, vous occupez mon fauteuil.

J'aurais voulu rentrer sous terre. Rouge de confusion, j'ai dû passer devant toute la cour afin de gagner la place qui m'était assignée parmi le corps diplomatique.

Je suis allée présenter mes excuses à la grande-duchesse.

— Oh ! chère madame Calvé, m'a-t-elle dit, on peut aller bien loin, en tous pays, avec ces deux petits mots : *Niet* et *Da*.

Concert au Palais d'Hiver.

Février 1895.

J'ai eu l'honneur de chanter devant Leurs Majestés Impériales. A l'issue du concert, la tsarine a eu la grande bonté de me faire remettre un délicieux cartel enrichi de diamants et d'émaux translucides, surmonté de son chiffre et décoré d'une miniature représentant le Palais d'Hiver et la Néva. Je quitte avec regret ce grand pays où l'on se montre si hospitalier, si enthousiaste pour l'art français et ses interprètes, mais j'y reviendrai, j'en ai l'espoir, et quand on voudra m'engager à nouveau, je répondrai joyeusement et avec l'accent voulu, le mot si doux : *Da* !

Madrid.

20 février 1895.

A peine arrivée, je reçois une invitation de notre ambassadeur, M. le marquis de Reverseaux, très

grand seigneur, qui, aimablement, a voulu me présenter à l'élite de la colonie française et espagnole. J'ai chanté tout ce qu'on a bien voulu me demander. J'apprends que j'arrive en un bien mauvais moment, car le public, irrité contre le directeur de l'Opéra, voudrait le faire démissionner. Les journaux critiquent et le public siffle les artistes engagés.

Une de mes camarades, artiste de grand talent, aurait été si troublée par la réception qui lui fut faite, qu'elle dut partir après sa première soirée ; une autre cantatrice s'est sauvée, n'osant débiter. « Mais ne vous inquiétez pas, dit-on, si vous entendez du bruit à votre entrée en scène. Vous triompherez, car le public espagnol est musicien dans l'âme, il saura vous apprécier. »

Lendemain de ma première représentation.

Quelle soirée mouvementée ! Dès mon entrée en scène, j'ai été accueillie par des cris : « A bas la Direction ! Démission ! » Leitmotiv qui revenait au milieu des commentaires que soulevait ma présence : « Elle est jolie ! Et vive ta mère ! Elle est brune ! Elle est blonde ! C'est une Espagnole, non, une Française ! Le beau costume ! A bas la Direction ! »

Tout d'abord interdite, je me suis ressaisie et, m'avancant bravement à la rampe, souriante, j'ai dit en castillan : « Mes amis, si vous voulez que je chante, veuillez m'écouter, sinon je vous tire ma révérence et je m'en vais !... » Un tonnerre d'applau-

dissements a accueilli mes paroles et la soirée s'est terminée assez tranquillement.

Ce peuple est frénétique. Tout est violent et brusque en lui : son enthousiasme, son amour et sa haine. Ce matin, la presse est unanime à constater mon succès et mon courage.

J'ai chanté alternativement *Traviata*, *Faust*, *Aïda*, *Cavalleria*, au milieu des mêmes cris, des mêmes commentaires. Ces soirées si mouvementées finissent par lasser mes pauvres nerfs. Il me semble entrer chaque fois dans une cage de lions !

Chez le duc de Tamames.

Ce très grand seigneur habite l'hôtel d'Albe, un des plus anciens palais de Madrid, où il possède une galerie unique au monde d'objets d'art et de tableaux, parmi lesquels se trouve le portrait de son aïeule, la duchesse d'Albe, l'un des plus célèbres de Goya.

A propos de *Carmen*, le duc m'a dit :

— Il est vrai que l'on ne rend pas ici justice à ce bel ouvrage, bien que nous ayons une très grande admiration pour le génie de Bizet. Je vous ai applaudie dans ce rôle à Paris, mais dans les circonstances présentes, je crois qu'il est préférable de vous en abstenir.

Le sort en est jeté, ce serait trop hasardeux.



Mon directeur est venu me jouer une scène du plus haut comique : je lui avais fait dire que j'allais lui payer le dédit stipulé dans mon contrat afin de ne pas chanter *Carmen*. Ce vieil aigrefin, espérant obtenir une plus forte somme, a essayé de faire du chantage, disant que d'après les lois rigoureuses du pays, il saurait m'y contraindre en me faisant garder prisonnière dans ma chambre, qu'on saisirait mes malles !!!

Je lui ai ri au nez, tant je trouve cette idée bouffonne ; il me semble vivre un épisode du *Roman comique* de Scarron. Au moment où il allait sortir, je l'ai rappelé :

— Lorsqu'on saisira, n'oubliez pas surtout les castagnettes et le tambour de Basque.

Il est parti furieux, au milieu de mes éclats de rire.

J'ai écrit à notre ambassadeur, le priant de me venir en aide. Il m'a tout de suite envoyé un attaché d'ambassade, qui m'a conseillé de déposer le dédit stipulé chez un notaire, et de m'en aller bien tranquillement.

— J'irai vous accompagner à la gare, vous serez à mon bras, sous la protection de la France, a-t-il ajouté en souriant.



En écrivant ces notes, je crois rêver ; je vais quitter cette belle et rude Espagne que j'aime infiniment.

Je rends grâces à ce public bruyant, mais vibrant et passionné, tragique, quelque peu sauvage, fier surtout, *hijo de grant* (fils de grands), que j'ai fini par conquérir.

España, hasta la vista!

Paris, 1896.

Je m'accorde quelques vacances pour aller applaudir mes grands camarades.

AU THÉÂTRE-FRANCAIS

Ah ! la bien nommée, la « Divine Bartet » !

Dans *Antigone*, enveloppée de ses voiles, telle une statue grecque, elle était hier soir adorable de grâce exquise et d'émotion. Je l'ai admirée dans *Andromaque* ces derniers jours. Quelle sobriété de gestes, quelles nobles attitudes, et quelle voix merveilleuse, musicalement profonde : un chaud mezzo velouté !



Je viens de voir Réjane dans *Germinie Lacerteux*, puis dans *Madame Sans-Gêne*. Quelle merveilleuse comédienne, fine, ardente, sensible, si spi-

rituelle, avec son entrain endiablé. *Dix fois femme!*

Lucien Guitry, dans *la Griffre*, est admirable de simplicité, de sobriété. Et quelle fougue, quelle passion dans ce drame si humain. C'est une leçon que de l'entendre.

J'ai revu cet été à Aix-les-Bains, sa très jolie femme et ses deux charmants enfants. Le plus jeune, Sacha, beau comme un chérubin, est pétri d'esprit.

*
* *

Dans la pièce *Amants*, de Maurice Donnay, Jeanne Granier est parfaite. Quelle comédienne sincère, et si profondément humaine! Très émue, pleurant à chaudes larmes, je suis allée la complimenter dans sa loge.

Se tournant vers l'auteur et lui montrant mon visage convulsé : « Encore une de vos victimes, cher maître, » et me fourrant son pompon de poudre de riz sur le nez : « Pleure plus, bien que cela me fasse rudement plaisir, tu sais. »

*
* *

Ayant chanté hier dans une maison amie devant Stéphane Mallarmé, je reçois ce matin du poète une lettre charmante, sur l'enveloppe de laquelle il a écrit ces mots : « *A Madame Emma Calvé qui est un oiseau, un violon, une chanson! 40, cours La Reine, Paris.* » C'est amusant, original! Une de mes amies en possède plusieurs!



Au Gymnase la très belle Jane Hading joue *Sapho* et le *Maître de forges* avec un grand succès. On dit... que ne dit-on pas !... qu'elle va épouser son partenaire, le beau Damala !



Les amis Moupet-Sully et Paul Mariéton m'ont fait l'aimable surprise de venir passer la soirée chez moi. Diserte conversation sur l'art en général, la Provence que nous aimons, notre grand Mistral que nous admirons et, enfin, sur le cher Cabrières qu'ils connaissent tous deux, et dont ils ont gardé un souvenir émerveillé.

.

Concert de bienfaisance chez Paul Deschanel, le président du Conseil. J'ai chanté des chansons populaires et des chants du Midi en langue provençale, rouergate, pyrénéenne.

Une conférence de Mounet précédait ces chants qu'il commentait et traduisait ; il est né dans le Limousin et parle tous les idiomes du Midi. Il portait un très pittoresque costume de « guardian provençal » qui lui seyait à merveille. J'étais habillée en Arlésienne.

Au moment d'entrer en scène, passant tous deux devant une glace, il s'est écrié ingénument, de sa



(Cliché Reutlinger.)

EMMA CALVÉ DANS "CAVALLIERA" (1892)

"SAPHO" (1897)

"OPHÉLIE" (1900)

belle voix sonore : « Nous sommes beaux, hé ! » Je l'ai regardé. C'est lui, qui était beau, avec son profil de médaille antique, son allure noble et fière de prince oriental ! C'est un si bon, si parfait camarade. M'ayant entendue déclamer des vers, ne s'est-il pas mis en tête de me faire entrer à la *Comédie-Française* !

Claretie m'écrit :

« Mounet a raison ! Depuis que je vous ai vue jouer avec une si grande intensité d'expression *la Navarraise* je me rends compte que vous seriez parfaite dans les rôles tragiques ! » et il m'offre un engagement.

Quelle perspective ! Devenir une tragédienne, après avoir été cantatrice ! Je suis éblouie et j'en rêve car j'ai toujours envié l'art du comédien qui fait lui-même son chant, sans être assujetti au bâton inflexible du chef d'orchestre qui ne laisse passer nul oubli de mémoire.

Le public se doute-t-il de la tension nerveuse du chanteur forcé d'extérioriser la douleur ou la joie du personnage qu'il représente, en étant tenu de mesurer son émotion, son chant, ses gestes au « métronome » ?

Amis et parents disent que ce serait folie d'abandonner le chant pour une carrière incertaine. Bien que très tentée d'accepter, je dois renoncer à ce projet si séduisant. Je sens que je le regretterai toute ma vie ! Ah ! si l'on pouvait réaliser tous ses rêves, tout ce que l'on a désiré accomplir !

.

Hier, au Français, les deux Horace avec les Mounet descendant les escaliers du palais d'une démarche onduleuse, féline, comme de grands fauves, beaux comme des demi-dieux avec leur visage de médaille antique, leur corps souple et puissant. Quelle vision inoubliable !

Et dernièrement, l'apparition de Mounet-Sully dans *Othello*, magnifique en son armure sombre, debout sur les remparts de Chypre, avec la bannière pourpre de Venise inclinée sur son front...

Paris, octobre 1896.

Je refuse cette année l'engagement que M. Grau m'offre pour New-York, afin d'avoir l'honneur de créer le rôle de *Sapho* que Massenet a bien voulu écrire pour moi.

Le libretto a été écrit par Henri Cain et Bernède, d'après le célèbre roman d'Alphonse Daudet.

Quel grand beau rôle de comédienne et de chanteuse je vais avoir là ! Au milieu des phrases mélodieuses dont le maître a le secret, il a introduit la célèbre *Magali* de Mistral que je chante dans tous mes concerts.

*
* *

Aux répétitions, je ne suis pas satisfaite de moi. Je chante avec trop de correction certaines phrases qui devraient être dites avec plus de fantaisie par cette aimable fille de bohème, modèle de Montmartre.

Massenet me conseille d'aller voir Hortense Schneider pour lui demander de me fredonner quelques morceaux de son répertoire.



Je viens de voir et d'entendre celle qui fut l'étrécelante créatrice des œuvres d'Offenbach ; celle qu'on surnommait alors qu'elle était jeune et belle « le passage des Princes » est devenue une aimable vieille femme aux cheveux blancs, ayant conservé des yeux charmants, vifs et spirituels.

A ma demande, elle répond : « Voilà quinze ans que je n'ai pas donné un son, mais enfin, je vais essayer, pour vous faire plaisir. » Et soudain, la taille redressée, le visage illuminé, rajeunie de vingt ans, elle s'est mise à fredonner, d'une voix encore jeune, aux nuances d'une infinie variété, ses refrains d'autrefois, ainsi que la phrase de Sapho, avec un esprit, une grâce, un chic inouïs !

A mon tour, je l'ai répétée, elle m'a applaudi et, à la répétition suivante, Massenet s'est trouvé satisfait.

Tout le monde connaît le talent du grand compositeur. L'homme est un charmeur dont on cite les épiigrammes. En voici deux : un compositeur, dont je tairai le nom, interviewé par un journaliste pour avoir son appréciation sur Massenet, lui en dit beaucoup de mal. Lorsqu'il alla demander à Massenet son avis sur ce musicien, l'auteur de *Manon* lui

en dit beaucoup de bien ! Étonné, le journaliste ne put s'empêcher de lui répéter les méchants propos de son camarade. Massenet, sans se déconcerter, répondit : « Cela ne prouve qu'une chose, c'est que nous savons bien mentir tous les deux. »

A propos d'une chanteuse connue pour sa roserie, la salle étant vide certain soir où elle chantait :

— Ah ! dit-il, si une hirondelle ne fait pas le printemps, il suffit d'un chameau pour faire le désert !



Les répétitions de *Sapho* sont fort intéressantes et amusantes. Massenet et les talentueux librettistes Henri Cain et Bernède, rivalisent d'anecdotes et de bons mots.

Le comte Primoli, dans ses *Mémoires*, dit en parlant d'Henri Cain : « C'est un si bon garçon qu'il vous jetterait à l'eau simplement pour avoir le plaisir de vous repêcher ! »

Chez Alphonse Daudet.

Entre mes répétitions, je vais souvent rendre visite au grand maître, dans sa charmante villa de Champrosay. Son visage, aux traits expressifs comme ceux d'une médaille antique, est resté très beau, malgré ses souffrances.

En parlant de *Sapho*, le maître dit :

— Bien qu'elle soit un modèle de Montmartre,

n'oubliez pas que le sculpteur Cadoudal l'a choisie pour personnifier l'image de la poétesse grecque, à cause de la noblesse innée de son allure, et souvenez-vous du vers de Baudelaire : « Je hais le mouvement qui déplace les lignes. »

Je n'aurai garde de l'oublier.

A. Daudet parle souvent de son Midi qu'il adore. Je lui chante les chansons de nos montagnes, ces airs sans accompagnement que j'ai appris pendant mon enfance.

Il me dit :

— Toute votre belle et forte race vit dans votre chant. Votre voix renferme en elle tout le cristal des sources de votre pays.

Hier soir, tout à coup, son visage devint anxieux et se crispa sous la souffrance. Surmontant sa douleur, il me dit doucement, d'un ton suppliant :

— Encore une chanson, je vous prie...

Et j'ai chanté toute la soirée, trop heureuse qu'il veuille bien m'entendre.

Création de « Sapho ».

26 novembre 1896.

Première inoubliable. Le Tout-Paris était là, qui acclamait le maître et les interprètes.

Massenet m'a offert le manuscrit de *Sapho* avec ces mots :

« A Emma Calvé. Toutes ces pages, je les ai écrites avec votre constante pensée, elles doivent vivre par

vous, elles vous appartiennent doublement et je vous les offre avec l'expression de ma reconnaissance infinie.

« Ma chère femme et moi, nous vous admirons, nous vous aimons, nous vous remercions.

« MASSENET. »

Paris, 27 novembre 1896.

Quand je ne serai plus, le manuscrit doit revenir à la bibliothèque de l'Opéra où se trouvent toutes les autres partitions du maître.

Ce matin, la critique est unanime pour le musicien, les librettistes et les interprètes.

Anecdotes plus ou moins lointaines.

J'écris la plupart de mes souvenirs, sans trop chercher à les ordonner, car dans les feuilles éparses de mon *Journal*, j'ai oublié de dater celles qui ne remontent pas à ma petite enfance. Mais ma mémoire me trompe bien rarement.

J'avais dix ans, lorsque j'entendis Virginie Déjazet au théâtre de Montpellier où elle donnait des représentations. Ce fut sa dernière tournée, car elle mourut quelque temps après, à l'âge de soixante-quinze ans. Elle jouait ce soir-là dans un vaudeville intitulé : *le Gamin de Paris*. Au lever du rideau, dans un intermède, elle était vieille grand'mère à cheveux blancs, et chantait divinement : *la Lisette* de Béranger. Puis, à l'acte suivant, elle apparaissait sous

les traits d'un gamin leste qui sautait sur la table, faisait mille pirouettes en chantant à tue-tête : *A Paris, près de Pantin, je naquis un beau matin...*

Thérèse.

Je l'entendis à l'Alcazar, dans son plaisant répertoire : *la Femme à Barbe, les Canards tyroliens*, etc..., mais elle chantait surtout admirablement bien les chants patriotiques de Paul Déroulède, d'une voix chaude, expressive et touchante.

Barbey d'Aurevilly disait d'elle : *C'est l'instinct dans sa plus haute expression*. Le grand comédien Got conseillait à ses élèves d'aller l'entendre à cause de sa diction et de son articulation parfaite.

Très peuple, par sa carrure, ses gros traits, elle possédait des yeux magnifiques et des mains de duchesse dont elle se servait avec infiniment d'art.

A l'époque de mes débuts, j'eus l'occasion de chanter à côté d'elle dans un concert de charité. Comme je venais de débiter un morceau avec une certaine afféterie, elle me dit en souriant :

— Permettez-moi de vous donner un conseil, mon enfant, vous avez une fort jolie voix, dont vous savez vous servir, mais souvenez-vous d'une chose : l'art ce n'est pas ça, dit-elle en minaudant comme je venais de le faire. Le bel art est ceci, ajouta-t-elle en étendant les bras, en un beau grand geste large, simple et magnifique. C'était court, mais combien expressif !

Mme Carvalho disait : « Lorsque nous chantions, Faure et moi aux Tuileries et que Thérèse était au programme, nous savions d'avance que ce n'était pas nous qui aurions le plus de succès. »

*
* *

Chez Foyot, un couple dîne à la table voisine de la mienne.

Lui, point très jeune, journaliste fort connu. Elle, charmante jeune fille aux beaux yeux intelligents, de magnifiques cheveux, modestement coiffés en bandeaux, un fin visage candide et futé tout à la fois.

Elle paraissait écouter son compagnon avec une certaine admiration : « Ils vont se marier, dit quelqu'un. Pauvre gosse ! elle en verra de rudes avec ce pantin-là ! »

Quelques années plus tard, je la revis triste, désenchantée... Elle est devenue la grande Colette, l'écrivain que tout le monde admire

Jeanne Duval.

Avec une de mes camarades qui la connaissait, j'allai, un jour, chez la belle maîtresse, amie de Baudelaire.

Sous le nom de Jeanne Prosper, elle habitait un modeste logis, quelque part aux Batignolles.

On nous introduisit dans un salon de peluche jaune.

Elle arriva peu après, appuyée sur deux béquilles, coiffée d'un madras multicolore d'où s'échappaient des mèches folles, grises et frisées ; aux oreilles, des anneaux d'or.

Elle devait approcher de la soixantaine, mais elle avait conservé un teint doré et des yeux magnifiques, dont Baudelaire disait : « Elle possède de beaux grands yeux doux et nostalgiques qui semblent regretter le cocotier absent. »

— Voulez-vous bien me chanter quelque chose, dit-elle d'une voix douce et zézayante. J'ai souvent entendu la Patti, ainsi que toutes les grandes cantatrices de l'époque, car j'allais souvent à l'Opéra, seule distraction que mon poète me permettait car il était jaloux comme un tigre et ne me laissait pas sortir le jour. Il prétendait que j'étais « faite pour la nuit », ajouta-t-elle en baissant les yeux.

— Vous devez être bien glorieuse d'avoir été aimée d'un si grand écrivain ?

— Oui, dit-elle en se redressant. Ah ! il m'aimait bien. C'était un bel amant, si doux avec moi, mais pas rigolo, toujours triste, avec... des fantaisies de l'autre monde.

Et, en soupirant :

— Je ne vous souhaite pas, mes toutes belles, d'être aimées d'un poète, fût-il le plus grand de tous.

Puis elle retira d'un coffret des lettres dont elle nous lut certains passages, mais qu'elle ne nous permit pas de toucher.

— Ce sont mes reliques, dit-elle. J'en ai vendu

quelques-unes, car je ne suis pas riche, mais celles-ci, les premières et les dernières qu'il m'écrivit, me suivront dans le cercueil !

Chez Mme Tolla Dorian, j'eus le rare privilège de connaître le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Il possédait un maintien royal qui l'aurait fait remarquer entre tous. D'une belle voix sonore, il parla de l'art du poète et du musicien avec une sensibilité prodigieuse. Comme un grand musicien qu'il était, admirateur de Wagner, il joua plusieurs motifs de *Tristan* avec un brio, un enthousiasme infinis !

Stanislas de Guaita parla aussitôt après du livre d'*Axel* que venait de terminer Villiers, disant que, par ses idées philosophiques sur la destinée et le rêve, le monde occulte et le monde passionnel, *Axel* était le frère de *Tristan*.

A la demande de tous, comme je venais de chanter du Berlioz, l'auteur d'*Axel* me fit ce beau compliment : « Votre voix pure et chaude a dû naître sur les hautes cimes ensoleillées. »

LISZT ET LA KRAUSS

Chez madame Marchesi.

Certain soir de ma jeunesse, vers 1885 ou 1886, si je ne me trompe, j'eus le rare privilège d'entendre une chose prodigieuse. Liszt, accompagnant *le Roi des Aulnes* pour Mme Gabrielle Krauss. L'illustre maes-

tro avait d'abord refusé, disant à Mme Marchesi :

— Non, elle est laide, et elle a un défaut que je ne puis souffrir, sa voix est chevrotante.

La cantatrice se trouvait non loin et je la vis pâlir affreusement en entendant ces paroles.

Comme Mme Marchesi insistait :

— Soit, j'y consens, dit le grand bourru, mais je vous préviens que si elle ne l'interprète pas comme je l'entends, je fais un esclandre et je quitte le piano !...

Je vois encore le célèbre compositeur, avec sa longue chevelure blanche, son profil d'aigle, attaquant de ses mains miraculeuses le début du morceau avec une telle puissance qu'on aurait dit un orchestre déchaîné !

Krauss s'était dressée comme une reine offensée : certes elle n'était pas belle avec sa tête enfoncée dans les épaules sur son corps de géante, mais dès qu'elle chantait, elle se transfigurait, ses petits yeux expressifs lançaient des éclairs, et il émanait d'elle une telle force tragique qu'elle devenait magnifique.

Liszt, électrisé par les accents de la cantatrice, se surpassa et ces deux êtres, communiant ensemble, oubliant le monde entier, se jetèrent, à la fin du morceau, dans les bras l'un de l'autre en pleurant :

— Viens, ma fille, ma sœur, dit-il, cependant qu'elle, brisée d'émotion, se laissait choir défaillante dans son fauteuil.

Transportés d'enthousiasme, nous étions tous haletants.

Lorsque plus tard, un journal demanda à ses abonnés quel était le souvenir vocal qui leur avait fait éprouver la plus grande impression, tous les auditeurs de cette manifestation unique répondirent :

« Le soir où Krauss chanta chez Mme Marchesi le *Roi des Aulnes*, accompagnée par Liszt. »

Chez madame Cosima Wagner.

Bayreuth, 1897.

Avec sa grâce altière et virile, jointe à son élégance aristocratique, toujours belle, la fille de Liszt donnait hier une soirée en l'honneur des artistes accourus pour entendre *Parsifal*.

Les grands chanteurs wagnériens, Van Dyck, Milka Ternina, entre autres, chantèrent et furent acclamés. Mme M... ayant chanté du Schumann en *français*, Mme Cosima lui demanda de qui était cette musique !!!

La leçon était dure !... Elle ajouta :

— Nulle œuvre ne peut être fidèlement traduite dans la langue pour laquelle elle n'a pas été écrite, surtout en musique qui est l'exaltation de la parole. Tant de mots riches, colorés, n'ont pas d'équivalent. Il y a pour chaque race des nuances différentes, or, la nuance est ce qu'il y a de plus infranchissable, de plus subtil.

Je me le suis tenu pour dit et j'ai chanté du folklore de chez nous !

— Bravo, a dit en souriant la fille de Liszt. Ces

chants populaires caractérisent votre beau pays, qui est aussi le mien, car ma mère était Française (1).

Adelina Patti.

Quelle grande figure ce nom évoque ! Elle possédait une voix incomparable. Je l'entendis à l'apogée de sa carrière, alors qu'elle vint à Paris avec son mari, le ténor Nicolini, donner des représentations au Théâtre-Italien.

Elle était alors au comble de son ensorcelante splendeur. On ne pouvait comparer sa voix qu'à un collier de perles du plus bel orient, dont chacune aurait été un joyau inappréciable.

Dans la Rosine du *Barbier de Séville*, elle était inimitable. Quelle grâce sémillante ! quel adorable visage, avec ses grands yeux noirs, brillants comme des escarboucles, et quel enchantement que cette voix d'or, d'une si merveilleuse homogénéité et d'un timbre inoubliable.

Un jour qu'elle chantait devant Rossini : *Una voce poco fa*, le maître lui demanda :

— De qui donc est cette musique ?

— Comment, répondit Patti toute interloquée, vous ne reconnaissez pas votre *Barbier* ?...

— Mon *Barbier* ? Le vôtre, vous voulez dire... Allons, je vois que l'ami Straskosch a stracochonisé

(1) Mme d'Agoult.

mes vocalises. C'est grand dommage ! Votre divine voix n'a vraiment pas besoin de ces fioritures superflues pour triompher.

(Si Rossini entendait certaines virtuoses actuelles, que dirait-il, grand Dieu?)

Elle commença sa carrière, toute jeune, aux États-Unis.

A quinze ans, elle avait encore conservé ses habitudes enfantines. On était obligé de lui enlever ses poupées qu'elle adorait, pour la forcer à s'intéresser à ses leçons de chant. Son impresario, M. Straskosch, la produisit à New-York et organisa pour elle plusieurs tournées de concerts et d'opéras. Un de mes vieux amis, chef d'orchestre, qui l'avait accompagnée durant plusieurs années, m'a raconté qu'elle vivait très isolée de ses camarades.

Comme on lui demandait une fois son avis sur un ténor avec qui elle avait chanté la veille :

— A vrai dire, répondit-elle, j'ignore comment il est fait. Il doit être très bien, car rien de fâcheux ne m'a frappé en lui. Il ne chevrote pas et il chante juste. C'est tout ce que je lui demande.

La Patti n'assistait jamais aux répétitions ; elle s'épargna ainsi la fatigue de ces séances épuisantes, et conserva ce qu'un de ses amis appelait le « velours de sa voix ».

Un jour où je lui ai rendu visite en son beau château de Graig-Y-Nos, dans le pays de Galles, son mari me dit qu'elle ne lisait même pas les jours où elle devait chanter.

— Les nerfs délicats de la gorge, expliquait-il, sont mis en activité et déterminent une action inconsciente à chaque mot que les yeux déchiffrent.

Seigneur ! et moi qui lis quatre et cinq heures les jours où je chante !

Un ténor mondial : Caruso.

Ah ! l'admirable voix, chaude, émouvante, éclatante, profonde, joyeuse ! Voix solaire avec toutes les couleurs du prisme. Je l'entendis pour la première fois à Naples, alors qu'il était encore inconnu.

— Voulez-vous entendre un vrai ténor, me dit une de mes amies, venez avec moi.

Je restai stupéfaite d'admiration dès les premières notes.

— Mais c'est une voix extraordinaire, m'écriai-je.

— Ah ! répondit la dame orgueilleusement, à Naples, cela pousse comme des cailloux.

On raconte qu'après le tremblement de terre de San-Francisco, au moment où tous les camarades affolés ne songeaient qu'à se sauver, on entendit tout à coup Caruso lancer un superbe do dièze de poitrine et s'écrier : *La voce e sempre buona. Avanti.* (La voix est toujours bonne. En avant !)

L'Alboni.

J'ai connu Mme Alboni, lorsqu'elle avait bien près de soixante-quinze ans. Son admirable voix

de contralto était aussi parfaite que dans sa jeunesse et elle vocalisait comme un oiseau. Elle nous chanta l'air de *la Cenerentola* de Rossini, et lorsque je la félicitai de la remarquable conservation de sa voix :

— Ma chère enfant, me dit-elle, aujourd'hui on vous épuise avec toutes ces interminables répétitions ; dans ma jeunesse, j'y assistais le moins possible et cela m'a épargné bien des larmes et des tracas. Rappelez-vous ceci, ajouta-t-elle avec un fort accent italien et en touchant sa gorge du bout de ses doigts : « Cé qué s'en va de là ne rentre plous. »

C'est en parlant d'elle qui avait toujours été affligée d'un formidable embonpoint, que la princesse de Metternich, dont la langue était souvent mordante et cruelle, disait d'elle :

— Une belle vache qui a avalé un rossignol.

.
Notre grande Mme Carvalho, pendant ses représentations, refusait toutes les distractions, tous les amusements, ainsi qu'une véritable artiste doit le faire.

Son mari, la sachant très impressionnable, ne lui laissait lire aucun journal.

— Tout le monde écrit de belles choses sur ton compte, lui disait-il.

Elle s'efforçait de le croire dans la mesure du possible, afin d'écarter tout ce qui aurait pu diminuer son assurance.

— Ainsi, disait-elle, je croyais que chacun était

à Emma Calvé.

Toutes ces pages je les ai écrites avec votre constante
pensée — elles doivent vivre par vous — elles vous
appartiennent doublement et je vous les offre avec
l'expression de ma reconnaissance infinie.

Ma chère femme et moi nous vous admirons,
nous vous aimons,
nous vous remercions !

Massenet

Paris, Samedi 27 novembre 1897.

1^{re} représentation

(Théâtre de l'Opéra-Comique)

bon et indulgent pour moi. Je vais vous en donner une preuve.

« Un soir, dans le monde, je me trouvai en présence d'un journaliste qui avait publié un article particulièrement amer sur ma dernière création. Je l'ignorais, mon mari m'ayant dit que je devais le remercier. Je fus donc très aimable avec lui en lui exprimant toute ma gratitude. Sa gêne manifeste et l'air surpris des amis qui l'entouraient, me firent deviner la vérité.

— Ne vous troublez pas, lui dis-je aussi gracieusement que possible, le fait est que je n'ai pas lu un seul mot de votre article, mais si j'en juge par votre agitation, mon mari a bien fait de me le défendre. »

« Et sur ce, je lui fis une profonde révérence. »

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir quelqu'un pour veiller sur son hygiène morale ; beaucoup d'artistes ont cruellement souffert sous le fouet de la critique. Le fameux ténor Nourrit s'est tué à Naples, en 1850, à cause des attaques brutales dont il avait été l'objet dans certains journaux.

L'une des mieux douées et des plus charmantes élèves de Mme Laborde, Marguerite Priola, dont la voix délicieuse et le rare talent méritaient un meilleur destin, s'est suicidée désespérée de la sévérité des critiques au sujet de la dernière création qu'elle fit à Marseille.

Moi, je lis tout, mais, bien que certaines remarques me blessent parfois, comme il y en a d'autres qui

ont été un encouragement et une récompense, j'estime qu'une critique intelligente nourrit et stimule l'esprit de l'artiste.

Une grande cantatrice wagnérienne.

Lily Lehman, malgré ses soixante ans, chante encore les œuvres classiques avec ce style parfait, cette science du geste, de l'accent qui font d'elle la plus grande tragédienne lyrique de notre époque. Il y a quelques années, elle me donna d'excellents conseils. Très consciencieuse, mais un peu dure dans sa manière d'enseigner, elle mit souvent mon amour-propre à l'épreuve. *Sacrée petite Latine!* c'était son expression favorite pour exprimer son blâme ou son approbation. J'avais pour son précieux enseignement la plus grande admiration, la plus vive reconnaissance. En la remerciant, je lui dis gentiment :

— Je vais tâcher à mon tour, de transmettre vos leçons non seulement à mes *sacrées petites Latines*, mes *sœurs*, mais aux élèves de tous les pays en leur apprenant à bénir votre nom.

Sarah Bernhardt.

Le génie est l'expression d'une énergie surhumaine. Cette définition s'applique à la grande Sarah qui a donné, pendant de si longues années, l'exemple d'une activité prodigieuse; bravant l'âge et la maladie, surmontant toutes les difficultés physiques et mo-

rales, elle continua d'année en année ses invraisemblables tournées à travers le monde, habituant toutes les nations de la terre à admirer et applaudir l'art dramatique français.

Pendant la guerre, je l'entendis à New-York jouer un acte de *Phèdre* dans un théâtre de music-hall, entre un numéro de nègres chanteurs et un monstre de phoques savants. J'avais eu un grand serrement de cœur avant son entrée en scène devant ce que je croyais être une déchéance. Mais notre grande artiste nationale jouait avec tant de conviction, de noblesse, créant avec son génie une telle atmosphère de beauté qu'on arrivait à oublier le milieu dans lequel elle se trouvait. (1) Bien que très âgée, elle était encore fort séduisante, avec sa voix d'or, sa souplesse féline, qui exerçait un tel sortilège qu'un jeune homme de mes amis se prit à murmurer : « Comme elle est encore belle et infiniment désirable ! »

Amusements de coulisses.

C'était pendant une de mes nombreuses tournées en Amérique. Un ténor qui avait l'habitude de faire de mauvaises farces à tous ses camarades, me joua le tour suivant :

(1) Elle eut un mot délicieux d'inconsciente ingénuité lorsqu'elle apprit plus tard la mort de Réjane, oubliant qu'elle était de vingt ans son aînée : « Dame, elle n'était plus jeune. »

Dans le deuxième acte de *Carmen*, au moment où je dois jouer des castagnettes et faire des mouvements de bras pour ma danse, ne s'avisa-t-il pas de me mettre gentiment dans la main... un œuf !

Je songeai un instant à le lui redonner, mais il avait les mains dans ses poches et me regardait en ricanant. Le mettre dans mon corsage, c'eût été danger de faire l'omelette ; le jeter par terre, pire. Je dus, bon gré, mal gré, le garder jusqu'à la fin de l'acte. Furieuse d'avoir raté ma danse, à la représentation suivante, je lui jetai en plein visage, en guise de fleur, un pompon enduit d'une poudre blanche très adhérente. « V'lan ! lui dis-je. Voici de la farine pour faire une omelette, puisque vous aimez tant les œufs ! » Le visage enfariné comme un Pierrot, crachant, éternuant, il dut rester ainsi jusqu'à la fin de l'acte. Le public s'amusa follement. Et moi donc !

Ayant vu que les sculpteurs, pour obtenir de beaux plis, mouillent les étoffes dont ils drapent leurs modèles, j'ai eu la belle idée, hier soir, d'en faire autant avec ma tunique d'Ophélie, au dernier acte d'*Hamlet*.

Tout alla bien jusqu'au moment où mon étoffe, commençant à sécher sur mon corps brûlant, m'enveloppa de vapeur... au grand ébahissement des danseuses qui m'entouraient.

— Oh ! s'écria l'une d'elles, regardez donc, voilà le corps de Calvé qui fume !

Résultat : une belle bronchite !

Retour au port d'attache.

Cabrières, 1896.

La chère maison est complètement restaurée, grâce à mon père qui en a surveillé les travaux. J'ai rapporté un peu de partout de beaux meubles, les bibelots qui font de ma demeure un vrai petit musée.

A l'intérieur du château, la salle voûtée, dégagée, pavée, rejointée, va devenir une superbe salle à manger. Mais il reste le premier étage que je rêve de faire convertir en une salle de musique avec galerie. Que de projets encore : surélever le donjon avec chambre supplémentaire, et le terrain inculte de l'entrée où il n'y a pas un arbre, que je veux transformer en un petit parc ombreux. Et la côte rocailleuse qu'il va falloir niveler et agrandir ! Et les tuyaux de la source à remplacer ! Sapristi, je puis aller gagner des dollars en Amérique, il va m'en falloir !

Septembre.

Qu'il fait bon vivre ! Le doux repos ! Plus de toilettes, plus de veilles. Se coucher tôt, se lever à l'aurore, courir dans les champs, s'enivrer d'air pur, dire à sa voix : « Tais-toi, respire ! prends de l'oxygène ! »

J'adore le vent, ami des parfums qu'il apporte et remporte comme un encensoir ; parfums de la mon-

tagne, thym et lavande, quelquefois aussi parfums de *tra los Montes* d'Espagne, d'Algérie. Suis-je pas à cent kilomètres de la Méditerranée?

Ce soir, dans les couloirs du Castelet, la bise, comme un orchestre invisible, joue de la flûte et de la viole et me donne envie de mêler ma voix à la sienne.

Je grimpe souvent sur la montagne qui gronde, comme l'océan, sous l'effort du vent. Je crois être sur un vaisseau prêt pour le dernier voyage. J'adore le Causse nu, aride comme le désert. L'air qu'on y respire est sec, embaumé, enivrant. Je reviens à la maison, en titubant, la tête perdue, comme si je venais de boire les meilleurs vins de la terre.

Mistral.

Parmi les poèmes épiques du grand poète, le plus beau est, sans contredit, *Mireille*, où s'idéalise l'âme romantique exaltée du Midi et dont ce chant d'amour : *O Magali!* est le plus populaire. Je l'ai chanté dans le monde entier, ce qui m'a valu cette élogieuse assertion du Maître : *Alla piu alta cantorella de Mireio*, que je conserve précieusement parmi mes plus beaux autographes, ainsi que la lettre ci-dessous :

2 juin 1896.

Maillane (B. du R.).

« Aimable et très illustre diva. En réponse à votre dépêche, vous avez dû recevoir quelques chants pro-

vençaux plus ou moins gais, et mon ami Arnavielle, de Montpellier vous en expédiera quelques autres.

« La gaiété n'est pas la caractéristique du chant populaire qui, n'étant usité dans le peuple que pour divertir les séances de travail et en rythmer les exercices, se distingue surtout par la simplicité et la lenteur.

« Ce qui, du reste, égaye un paysan laissera froid un civilisé et *vice versa*. Il n'y a aucun rapport entre la joie de Montmartre et celle de mon village. Comme je l'écrivais hier à mon ami Mariéton, l'allégresse populaire ne m'apparaît que dans les Noëls — les anciens eux-mêmes n'avaient pas trop le lyrisme gai — et les chansons d'Anacréon sont plutôt philosophiques.

« *En vous remerciant pa mens de vous èstre souven-gudo de vostre servent prouvençaou, crèses-mé, carissimo e bello cantarello, vostre maï que maï dévot* (1).

« F. MISTRAL. »

A peine arrivée, je reçois de l'ami Paul Mariéton, secrétaire du *Félibrige*, une invitation de la part de Mistral pour aller assister aux fêtes que l'on va donner à Arles pour l'inauguration de la statue de notre grand poète et pour l'ouverture du musée

(1) « En ne vous remerciant pas moins de vous être souvenue de votre serviteur provençal, croyez-moi, chère et belle cantatrice, votre plus que plus dévot. »

Arlaten qu'il vient d'offrir à la ville. Très fatiguée j'ai d'abord refusé, mais devant les remontrances de mon père, au petit matin, je réveille toute la maisonnée, et, après avoir revêtu mon joli costume d'Arlésienne, je pars en auto. Arriverai-je à temps?

Lendemain d'une fête inoubliable, à Arles.

Me voici revenue.

Hier, en partant, il me semblait être poussée par une force irrésistible. Je sentais toute l'âme de mon Rouergue pénétrer la mienne et des milliers de cœurs battaient dans ma poitrine.

J'arrivai à Arles vers midi, juste au moment où les invités étaient rassemblés sur la place devant l'hôtel de ville, et se préparaient au départ.

L'estrade d'honneur était entourée d'une foule dense, où il n'y avait aucun espoir de faire une trouée. Personne ne prenant garde à moi, j'entonnai l'air si cher à tous les cœurs provençaux :

O Magali, ma tant amado!

Comme par miracle, la foule s'ouvrit sur mon passage et je parvins triomphalement jusqu'à l'estrade toujours chantant. Arrivée près de notre cher poète, devant le public attentif, je continuai avec enthousiasme tous les chants populaires que je connaissais.

La multitude vibrante reprenait mes refrains, j'étais hors de moi ; j'aurais voulu remplir la terre entière de ma voix.

A la fin, à bout de forces, je m'arrêtai. Mistral m'adressa la parole. Son discours, dans la langue chaleureuse de notre Midi résonna comme un chant de bénédiction.

— Comme tu le fais bien, ma fille ! Tu es venue de la montagne comme un torrent avec toute l'âme de ta race vigoureuse. Sois bénie !

Je n'oublierai jamais ce jour entre les jours. Toutes les nations de l'Europe avaient envoyé leurs poètes. Tous les peuples avaient apporté leur hommage au barde de la Provence. Seul, le gouvernement français n'était pas représenté !... Il n'importe ! Le cœur de la France était là.

*
* *

Avant de rentrer à Cabrières, j'ai voulu revoir le pittoresque pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer. En route, panne d'auto... Passe une roulotte de bohémiens. Pendant que mon chauffeur va chercher du secours au village voisin, je demande en espagnol à une jeune gitane qui suivait sa voiture à pied, de me dire la bonne aventure. Leste, elle s'empare de ma main, la regarde attentivement, étale son jeu de tarots qu'elle consulta et me fixant profondément de ses yeux brillants, elle dit en un castillan très pur :

— Vous êtes nomade comme nous. Vous errez de-ci, de-là, curieuse de toutes choses, mais comme l'hirondelle, vous revenez toujours au même nid. Vous

aimez aimer, mais vous n'avez jamais été et ne serez jamais heureuse en amour !

Puis, agrippant mon cou :

— Vous avez là, dit-elle, *un tesoro*.

Comment cette bohémienne rencontrée par hasard sur une route, sait-elle toutes ces choses ! Mystère !

Septembre 1897.

Pour accomplir un vœu fait dès la première année de mes débuts, j'ai fait construire dans les prairies une maison claire et gaie où une vingtaine de petites filles pauvres de Millau pourront venir passer leurs vacances sous la surveillance de religieuses qui les garderont et les soigneront. J'ai hâte de tenir ma promesse. M. E. Delmas, maire de Millau, avec son grand cœur et son indulgence amicale, m'écrit une lettre fort élogieuse que je ne mérite certainement pas. J'adore les enfants et ce sera pour moi une vraie joie de les choyer et de les gâter.

UNE JOYEUSE VISITE

« *Les Cadets de Gascogne* ».

Mounet-Sully m'écrit qu'étant à la fête des *Cadets de Gascogne*, société d'artistes et d'hommes de lettres, ils comptent m'honorer de leur visite au cours d'une excursion qu'ils sont en train de faire à travers la France du Midi.

Il y a, parmi eux, M. Leygues, ministre des Beaux-Arts, le peintre Benjamin Constant, M. et Mme Adolphe Brisson, Mounet-Sully, Henri Lapauze, Chincholle, Lintillac, Georges d'Esparbès, Gailhard, directeur de l'Opéra, René Baschet et tant d'autres.

Je suis allée les attendre au château de la Caze, vieux castel transformé en hôtellerie.

En descendant en bateau dans les gorges du Tarn, je leur ai chanté quelques vieux airs du Rouergue et dansé la bourrée avec Lintillac et Gaillard.

Du reste, voici ce qu'en dit le cher ami Adolphe Brisson dans les *Annales* qui viennent de paraître :

Le château de Cabrières.

« — Surtout, nous a dit Emma Calvé, je vous défends de quitter le pays sans venir vider sous mon toit une coupe de champagne. »

« Elle est née dans l'Aveyron, non loin des gorges du Tarn ; elle a éprouvé le besoin d'y retourner. L'ancien et le nouveau Monde l'ont applaudie ; partout où elle va, elle est fêtée ; mais aucun lieu, fût-ce la plus grande capitale, n'est aussi doux à son cœur que le Causse montagneux où s'écoula son enfance.

« Elle vient d'acquérir le château de Cabrières, dont les deux tours massives s'aperçoivent à dix lieues à la ronde ; ses murs crénelés, qui bravèrent l'attaque des Wisigoths, y entretiennent au plus fort de l'été une agréable fraîcheur.

« Elle a collectionné des tapisseries, des meubles, des faïences, des bibelots de prix, qui font de cette rude demeure le plus captivant des musées.

« J'ai loué tantôt une voiture pour aller la voir. Le cocher m'a demandé :

« — Vous allez chez Mlle Emma?

« Il y avait dans cette phrase et l'accent qu'il y mettait du respect, de la considération, et la familiarité d'un brave homme qui l'a vue alors qu'elle était enfant. Il m'a montré des bois, des prés, un ruisseau bordé de saules, une colline plantée de chênes et de pins.

« — Tout cela lui appartient, ajouta-t-il.

« Après un silence, il reprit :

« — On dit qu'elle gagne beaucoup d'argent en Amérique : elle a une si belle voix ! Elle le mérite bien, car elle a bon cœur.

« Ce naïf hommage la touchera plus, j'en suis sûr, que trois colonnes dans le premier journal de New-York.

« Il était dix heures du soir quand les Cadets, fourbus par l'exploration de la grotte de Dargilan, entrèrent par la poterne du château. Ils étaient attendus.

« Une table servie sur la terrasse, au pied du donjon, couverte de mets délicats leur offrit de quoi restaurer leurs forces.

« Ils voulaient gagner la ville prochaine où leurs chambres étaient retenues, mais Calvé ne voulut point consentir. Elle avait donné l'ordre de lever le

pont-levis. Nous étions ses prisonniers, ravis au fond de cette violence, qui nous permettait de retarder l'inévitable séparation.

« Le jour suivant, nous nous réveillons à l'aube. Par les fenêtres largement ouvertes, l'air et la lumière entrent à flots. Un panorama magique se développe à nos yeux. Partout, autour de nous s'étendent des montagnes, des pâturages, des plaines, des plateaux rocailleux, des coins fleuris et des coins brûlés. Cette contrée abonde en contrastes. Son caractère saillant est la tristesse. Pour s'y plaire il faut être ou très heureux ou très malheureux. Il faut savoir se replier sur soi-même et vivre avec ses pensées. Ce doit être l'humeur de notre hôtesse, quand elle ne consacre pas son temps à la musique.

« Quand elle a quelques instants de loisir, elle s'avance au bord du rocher à pic qui prolonge la cour du château et, comme une passagère sur la proue d'un navire, elle aspire les baisers du vent en écoutant les chants des bergers qui gardent leurs troupeaux sur les plateaux voisins et mêle ses chants aux leurs, car elle éprouve une véritable passion pour ces vieilles chansons de France qui expriment si bien l'âme du pays, la poésie du passé.

« Lorsque nous sommes partis, elle est montée sur son observatoire et a agité son mouchoir en signe d'adieu. Longtemps, sa silhouette a été visible et c'est sur cette vision de grâce et de beauté que s'est terminé notre voyage ! »



Un grand chagrin vient de m'atteindre. Tantou vient de mourir. Elle fut la Providence de mes jeunes années et je lui dois des principes et des traditions que je n'oublierai jamais.

Je songe avec émotion aux soins maternels dont elle m'entourait. Le vieil Oustal a perdu son âme et va disparaître pour devenir l'école du village!...

IV

AMÉRIQUE. — EUROPE. — ASIE.

Retour à New-York.

1898.

Le grand public m'accueille comme une vieille amie. Les manchettes des journaux, ce matin, me rendent bien fière.

« Calvé, la seule, l'unique Carmen ! »

« *Calvé the Queen of grand Opera!* »

Mon nouveau don José, le jeune ténor Salignac, est un bel artiste, un comédien parfait. Fort intelligent, je le crois destiné à une très brillante carrière. Nous improvisons, nous varions nos jeux de scène avec un entrain endiable.

Il a dit assez plaisamment l'autre jour :

— Quand je joue *Carmen* avec Calvé, elle est si fantaisiste, que je ne serais pas étonné de lui voir faire son entrée par le cintre — dans les airs !

Né à Marseille, on voit bien qu'il est de la Canebière.

Avant-hier, première de *la Navarraise*, avec les mêmes interprètes qu'à Londres, mêmes succès pour l'œuvre et les artistes.

Je chante Marguerite de *Faust*, à côté de Jean de Retzké, et *Ophélie* avec Lassalle de l'Opéra, qui joue *Hamlet*, ce qui ne m'empêche nullement de chanter *Carmen* deux fois par semaine.

Le critique du *New-York Herald*, après avoir loué la maîtrise qui me permet de chanter des rôles si différents comme tessiture, assure que Patti, pendant un certain hiver, jouait tous les rôles de soprano de son répertoire auxquels elle avait ajouté celui de *Carmen*!... La Malibran chantait en même temps que la Semiramis (soprano aigu), le rôle d'Arsace (pur contralto). Très flattée d'avoir osé tenter ce que mes illustres devancières faisaient, je ne ressens nulle fatigue et ma voix n'a jamais été plus solide.

Chez Edison, à New-York.

Présentée par un ami, je viens d'être reçue chez le grand savant Edison, à New-Jersey.

— Je suis très désireux que vous chantiez pour mon phonographe particulier, me dit-il. Je possède tous vos disques, mais je pense que votre belle voix, pleine de nuances, peut être mieux enregistrée.

J'ai chanté de mon mieux *la Coupe du roi de Thulé*, de Berlioz, l'air de « Suzanne », des *Noces*

de *Figaro*, et le *Nocturne* de César Frank, en donnant toute l'ampleur de ma voix.

— C'est fort bien, mais veuillez recommencer tout ceci en demi-teinte, car je ne me préoccupe que de la qualité du timbre très spécial chez vous. Oubliez d'amplifier le son ainsi que vous êtes obligée de le faire au théâtre.

Et j'ai chanté doucement, mystérieusement.

— Ceci est parfait, mon enfant ; vous venez de donner la voix de votre âme, base de l'émotion communicative que vous possédez si bien. Je ne m'étais pas trompé en analysant votre voix. Voyez plutôt ce que j'en disais dans ce livre où je parle de tous les chanteurs connus.

Et j'ai lu mon nom, suivi des commentaires les plus flatteurs, à la suite de ceux de Patti et de Caruso. Je n'oublierai jamais la leçon du grand savant, et je l'appliquerai toutes les fois que je devrai exprimer une pensée intense et profonde (1).

Janvier 1898.

Les journaux font une campagne contre les vedettes de l'Opéra. L'un d'eux vient de faire paraître un article commençant par ces mots : « Ces chanteurs, vrais rapaces, qui nous viennent d'Europe, exigeant des appointements fabuleux, etc... »

Ma chère amie, Eleonora Duse, qui va faire une

(1) On me dit qu'Edison a légué ce livre à la Bibliothèque de New-York, où se trouvent tous les ouvrages du grand savant.

grande tournée aux États-Unis, interviewée, a pris notre défense en ces termes :

« Vous êtes-vous rendu compte, messieurs, de ce qu'il a fallu de générations, vivant paisiblement, loin des cités, respirant un air pur, pour créer une santé, des poumons parfaits, une voix ! Ces grands artistes bénéficient de la sagesse de leurs devanciers. C'est leur seul héritage. Calvé m'a cité un mot de son père : « Ma petite fille, tu as hérité des économes de tes grand'mères qui filaient paisiblement « au coin du feu. Ta voix est faite de leur silence... »

La Floride.

Afin de guérir un rhume qui s'éternisait, j'ai obtenu un congé de mon directeur. Je pars avec la femme de mon camarade, ma très chère amie, Mme Salignac, femme d'esprit et de cœur. Je ne pourrais avoir une compagne de voyage plus agréable, plus compréhensive. Nous visitons cet adorable pays qui s'étale paresseusement le long de la côte avec ses jardins parfumés, ses bois d'eucalyptus, de palétuviers.

Nonchalamment étendues dans des fauteuils roulants poussés et traînés par des bicyclettes que montent des nègres, nous longeons lentement des champs d'orangers, d'ananas, de ces ananas sucrés, fondants, inconnus en Europe, que l'on mange ici avec des cuillers en bois. Nous décidons d'aller visiter La Havane si proche de nous. Nous nous

embarquons à Tampa-Bey, sur un petit steamer peu confortable, dans ce golfe du Mexique sillonné par le Gulf-Stream. Quelle traversée ! Moi qui ne connais pas le mal de mer, j'ai failli l'avoir !

La Havane.

Nous voici arrivées. L'atmosphère est saturée d'un singulier parfum, mélangé de poivre, de tabac, de sucre, qui vous saisit à la gorge.

Ce matin, les journaux m'apprennent que je suis venue ici pour acheter des châles espagnols et une nuée de marchands assiègent aussitôt mon appartement pour montrer leur marchandise. Je ne puis résister devant ces beaux *menton di Manilla* très authentiques et j'en emporte une douzaine de toutes les gammes de l'arc-en-ciel. J'aurai le temps de les user avec la « Carménite aiguë » que je subis en ce moment.

Je reçois ce télégramme énigmatique de mon impresario :

« Je vous supplie de quitter immédiatement La Havane et de rentrer tout de suite à New-York. »

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Pacca, la petite femme de chambre de l'hôtel, me donne la clé de l'énigme :

— Madame a bien raison de partir, elle a couché dans le lit où mourut il y a deux mois de la fièvre jaune qui règne ici en ce moment, une pauvre petite danseuse de l'Opéra. Je ne l'ai pas dit à Madame

pour ne pas l'effrayer, car, ainsi que le dit notre proverbe : *nadie se muere hasta que Dios lo quiere*. Certes oui : personne ne meurt avant que Dieu le veuille. Nous avons commis toutes les imprudences défendues en temps d'épidémie : mangé des fruits crus, des coquillages, erré dans les quartiers les plus malsains infectés par les moustiques, bu de l'eau à toutes les fontaines, etc..., etc..., et nous partons saines et sauvées. Dieu est bon !

La Nouvelle-Orléans.

1898.

Ville coloniale s'il en fut avec ses maisons à vérandas, ses antiques arcades, ses balcons ajourés. Je vais rendre visite à quelques familles auprès desquelles j'ai des lettres d'introduction et qui me reçoivent avec la grâce et la courtoisie d'antan. Tout le monde parle français ! On retrouve la « Douce France » dans la grâce charmeuse des jeunes femmes à la jolie démarche indolente et aux yeux de velours, à l'esprit et à la courtoisie des hommes et jusque dans la cuisine. C'est en effet une des villes des États-Unis où l'on mange le mieux.

Après un grand succès pour tous les ouvrages et tous les artistes, nous quittons à regret cette belle ville si hospitalière.

Saint-Louis, Louisville, Détroit, Buffalo, villes magnifiques où nous passons comme des météores, joyeux et triomphants. Mais quel métier, Seigneur !

Je voyage comme une momie, sans parler, sans oser sortir, oiseau en cage à l'hôtel ou en wagon, préoccupée d'une seule chose : éviter les rhumes et réserver toutes mes forces pour être en forme les soirs de représentation où je puis agir et vivre alors de la vie factice que je prête à mes personnages.

En route pour la Californie à travers le Texas.

Sur tous les wagons, s'étale en grandes lettres la rubrique « Metropolitan-Opera ». C'est une bonne réclame, assure le manager. Cinq jours de voyage, sans arrêt ! Tels des prisonniers. Prison confortable, du reste, avec le pulmann-restaurant, le salon et des state-rooms. Sur le parcours, une foule curieuse encombre les gares pour voir passer les « artistes » ainsi qu'elle le ferait pour le transport d'animaux du Jardin d'acclimatation, dit gaiement Jean de Retzké.

Dans l'une des stations, des cow-boys nous acclament parmi lesquels se trouvent de nombreux cadets anglais. Toute cette jeunesse, de ses yeux avides, nous dévisage.

« Si nous leur chantions quelque chose, » dit l'un de nous. Et chacun y va de sa chanson. Lorsqu'une de nos camarades entonne le *Sweet Home*, on voit soudain les yeux de plusieurs s'embrumer de tristesse et de nostalgie. D'aucuns se détournent pour cacher leur émotion. Un tout jeune pleure sur l'épaule de son camarade. Alors, pour tâcher d'égayer

ces pauvres enfants, je leur chante une gaie chanson française qui les fait sourire.

Et le train s'ébranle vers de nouveaux horizons.

Albuquerque.

Un magasin indien se trouve dans la gare où des Peaux-Rouges vendent des totems, colliers, *boomerangs* (arcs). Cantonnés dans des *reservations* (territoires sous la protection du gouvernement américain), ils vivent dans des cahutes de terre autour desquelles ils allument de grands feux, en fumant leurs pipes, et regardent passer les trains de la civilisation. Quelle belle forte race détruite par l'alcool, dit-on !

Los-Angeles.

Cette jolie ville a poussé en une année comme un champignon, grâce aux mines de pétrole qu'on vient d'y découvrir. Envahie par une nuée d'exploiteurs, elle est devenue assez riche, assez grande pour que nous puissions y donner une semaine de représentations très fructueuses. On a refusé des centaines de places, dont les plus modestes étaient à douze dollars. De cette mine d'or qu'est la Californie, notre directeur emportera un solide lingot. A ceux qui le désirent, il a proposé d'envoyer le cachet de leur dernière représentation en pièces d'or de cent francs. Elles sont magnifiques. Je les emporte pour les montrer aux miens.

Californie.

Toutes les fleurs, tous les fruits ! San-Francisco, ville solaire, plaisante entre toutes, que je **parcours** du matin au soir. Quartier chinois fort intéressant. On dirait une ville d'Asie avec ses boutiques, ses coolies, ses marchands vêtus de soie, comme des mandarins. J'achète des bronzes, des étoffes, un beau paravent de Coromandel pour mon cher Cabrières. Le succès de *Carmen* va jusqu'aux étoiles, avec mes grands camarades Salignac et Journets qui possède une voix magnifique et remporte de vifs succès dans le toréador. Il y a beaucoup de Français ici ; on s'en aperçoit à l'affluence du public pour nos opéras.

Le glauque Pacifique, couleur vert pâle, peu distant de la ville, s'étend à perte de vue le long des côtes. Sur les rochers du bord, des phoques nombreux jouent et, familiers, viennent happer les poissons qu'on leur jette.

San-Francisco.

Janvier 1898.

Visite inattendue :

— Il y a un monsieur, me dit un matin ma femme de chambre, qui insiste pour être reçu par Mademoiselle ; il doit être de l'Aveyron, car il en a l'accent.

— Bien, faites entrer.

Et je me trouve en présence d'un homme d'une

cinquantaine d'années, bedonnant, réjoui, très à son aise, qui me dit :

— Tel que vous me voyez, je suis de Decazeville, et même que mes parents habitent auprès de la villa de votre maman !

Et que faites-vous ici ?

— Avec la femme, je tiens une *laundry* (blanchisserie). J'ai une usine que ça fait trembler ! J'emploie deux cents ouvrières. Elles viennent du pays, toutes.

Et avec orgueil :

— On a gagné des sous, vous savez. J'en suis à mon deuxième million.

— Mes compliments !

— Je viens vous demander de me donner votre pratique et celle de tous vos camarades.

— C'est entendu, dis-je en riant, je ferai la commission.

— On dit que vous êtes si brave, dans le pays, mademoiselle. Moi, vous savez, j'ai le cœur sur la main. Tenez, vous devriez tous venir déjeuner à l'usine, dimanche, à la bonne franquette ; on fait à la maison de bons fricots, comme chez nous : vous nous feriez bien plaisir, et puis, dit-il, ce serait une bonne réclame pour ma maison, rapport aux journaux.

Il ne perd pas le nord, mon Aveyronnais. Je raconte la chose aux camarades qui acceptent joyeusement. Au jour convenu, nous arrivons en assez grand nombre. Chose touchante, nous sommes accueillis par les ouvrières tenant en main, comme

un drapeau, un petit bouquet tricolore : une marguerite, un coquelicot (il y en a d'admirables en Californie, on les nomme poppies) et un bleuet.

Le maître de la maison, désignant un nombre respectable de bouteilles, nous dit :

— Eh ! vous savez, vous boirez du champagne tant que vous voudrez, jusqu'à plus soif.

Il a fait paraître dans tous les journaux des articles qui lui aideront à gagner son troisième million. Nos photos, qu'il nous a fait signer, ornent les murs de son usine. Un de mes camarades, pince-sans-rire, écrit sur la sienne : « Au génial blanchisseur... » Il reviendra en Aveyron, après fortune faite, pour acheter des terres, des maisons, en bon Rouergat qui veut toujours finir ses jours dans le pays.

Nous avons maintenant l'heure de l'ouest. Lorsqu'on soupe à Paris, nous déjeunons ici ; dire que nous sommes à dix mille kilomètres de chez nous, c'est effarant ! Je réponds à une lettre de maman, effrayée, dit-elle, de me savoir à l'autre bout du monde : « Rassure-toi, chérie, je n'irai pas plus loin, le Pacifique m'en empêcherait ; mais j'espère bien le traverser un jour, car je rêve des pays lumineux qui sont au delà. Iles mystérieuses, le Japon, la Chine, etc... »

D'où me vient cette âme voyageuse, petite Aveyronnaise dont les ascendants n'ont jamais quitté nos causses ? Sans nul doute « du pouvoir de réaliser tous leurs rêves »,

Seattle.

Nous donnons six représentations en passant dans cette ville dont la population ne dépasse pas 50 000 habitants. Pays de grand avenir, où mes camarades achètent des terrains. Je m'abstiens, préférant rapporter mes sous en France, et puis je suis si peu au courant des spéculations !

Nous voici revenus en face de Chicago, cette ville immense que nous longeons *durant deux heures* en express ! Nous nous arrêtons à « Pittsburg », la ville riche, aux mines de charbon, pour y donner quelques représentations.

Pittsburg.

Pays minier, noir, enfumé, affreusement triste.

Nous jouons ce soir *Cavalleria*. Très fatigués de ce long et dur voyage, Salignac et moi décidons de nous emballer le moins possible.

De la coulisse, j'examine le public. Je vois aux dernières places du paradis, des ouvriers en costume de travail, qui applaudissent bruyamment, avec leurs mains noires de charbon. « Pauvres diables ! pensai-je ; ils ont économisé leurs sous pour payer leur place et c'est peut-être la première fois qu'ils entendent un opéra. » J'appelle Salignac pour lui montrer ces braves gens. « Allons-nous les décevoir ? » Mon bon grand camarade apitoyé me dit : « Vous avez raison ! »

Et nous avons joué et chanté, malgré notre fatigue, de tout notre cœur, comme nous l'aurions fait devant un parterre de rois.

Quelle joyeuse surprise, lorsque à l'issue de la représentation, je reçois dans ma loge un bouquet avec la liste d'une centaine de noms suivis de ces mots : « Aux deux grands artistes français, à notre compatriote Emma Calvé, de la part des Aveyronnais, heureux de l'applaudir, et qui demandent d'aller auprès d'elle pour la remercier. » Ils sont tous venus me féliciter en des termes si enthousiastes, si naïfs, que je n'ai pu m'empêcher de leur tendre mes deux joues qu'ils ont embrassées avec tant de ferveur qu'elles sont devenues aussi noires que les leurs. Braves gens !

New-York.

Mes dernières représentations terminées, je rentre en France par le Sud, à bord d'un bateau de la Compagnie Fabre qui m'emmènera jusqu'à Marseille.

Les Açores.

Iles portugaises. Nous atterrissons à La Herta. La ville s'étend paresseusement au bord de l'eau. Des maisons blanches sont alignées sur un seul rang, le long de la côte. Derrière elles, de hautes collines sur lesquelles s'agrippent de beaux jardins verts et de superbes palmiers dont la hauteur et la

beauté dénotent un sol d'une fertilité exceptionnelle.

Un savant géologue, qui voyage avec nous, dit qu'il semble bien que les Açores, le pic de Ténériffe, les Canaries, ne sont pas, comme on l'a cru fort longtemps, de simples volcans émergés, mais les restes d'un continent antérieur disparu de la mystérieuse Atlantide !

Madère.

Ile ravissante, climat idéal : « Dix-huit degrés toute l'année ! » Nous débarquons à Funchal, ville bâtie auprès d'une montagne à pic, que l'on ne peut gravir qu'en prenant un *carro*, sorte de traîneau monté sur patins que remorque, dans les montées, une paire de bœufs portant des clochettes au cou, menés par un porte-aiguillon. Le bœuf est l'animal de trait rapide, à Madère. Nous atteignons le sommet du Funchal. Panorama merveilleux !

La descente presque à pic est effarante. On commence par supprimer les bœufs du *carro*, puis les conducteurs, s'accrochant au train de derrière, donnent un peu d'élan au traîneau qui descend vertigineusement ; et en dix minutes, on est au bas de la montagne, que l'on a mis une heure et demie à gravir !

Il n'existe pas d'autre moyen de communication. La marche est impossible à cause du pavé fait de petits cailloux de basalte très aigus. Les maisons de Funchal sont nichées dans des jardins fleuris, où des camélias poussent en d'énormes buissons.

J'achète des dentelles de fil et de soie, que l'on confectionne fort joliment dans le pays.

Alger.

J'ai rendu visite à la reine Ranavalo dans son joli chalet qui porte le nom de *Tananarivo*.

Elle n'a pas changé depuis que je lui fus présentée chez mon camarade Mouliérat, au château de Castelnau.

Sans être belle, elle possède un charme étrange avec sa douce voix légèrement zézayante, et ses yeux nostalgiques.

Pauvre reine ! elle ne doit pas être très heureuse, elle qui vit si modestement après avoir gouverné tout un grand pays ! J'ai chanté pour elle, ce qui a paru lui faire un grand plaisir.

Tunis.

Nous n'avons fait que toucher barre à Alger. Vu le beau jardin d'essai, la maison du gouverneur, et nous voici à Tunis. N'ayant que deux jours d'arrêt, nous avons été visiter la Kasbah, plus typique que celle d'Alger, puis nous avons été faire le pèlerinage de Carthage. De l'ancienne nécropole, fondée par Didon, il ne reste presque rien. Le cardinal Lavigerie, fondateur des Écoles d'Orient, a établi un séminaire et fait construire la magnifique cathédrale qui se détache sur le ciel bleu.

Visité le merveilleux Musée des Pères blancs, si bien dirigé par le P. Delattre qui, grâce aux fouilles, ressuscite peu à peu ces temps de la lointaine histoire. Poteries, bijoux d'un art très raffiné et, parmi les menus objets, beaucoup se rapportent au culte de la beauté féminine : nécessaires fouillés, ciselés, contenant des traces de fard, d'onguent. Les femmes se teignaient les cheveux, se fardaient. Rien de nouveau sous le soleil !

Du haut des terrasses, nous avons évoqué Salammbô, Flaubert. Vision unique !

Cabrières. — Mai 1898.

Rentrée au bercail.

Ce matin, seule sur la colline voisine, grisée par le grand air, ma voix a pris son envol et je l'ai suivie en chantant éperdument pour fêter le printemps, le soleil, les rochers, les arbres, et pour remercier Dieu ! Ma voix, c'est ma prière ! Je suis revenue à la maison réconfortée, apaisée. « Je t'ai entendue de loin, me dit mon père. J'étais sur un pic, tout là-haut, mais ta voix montait jusqu'au ciel, » a-t-il ajouté avec émotion.

Cher père, nous nous comprenons si bien !

J'ai reçu la visite d'un grand poète de mon pays, l'abbé Bessou, qui vient de terminer en langue rouergate, un livre admirable, *Du berceau à la tombe*, où il raconte toute la vie d'un paysan de chez nous.

Que ne puis-je traduire les pensées exquises et profondes dont il sème ces écrits en notre langue d'oc, si riche, si harmonieuse. Je lui ai soumis un cas de conscience, lui demandant si je pouvais me servir des étoffes et des galons d'or et d'argent qui ont fait partie de ma garde-robe de théâtre pour en faire des chasubles et des étoles. Il m'a répondu :

— Ce sont vos costumes de travail, mon enfant, ils ont été pour vous ce que sont la blouse pour l'ouvrier et le sayon pour le laboureur. N'hésitez pas à les donner, nous les bénirons pour le service du Bon Dieu.

Un orage à Cabrières.

Je voudrais être un compositeur de talent, pour essayer de traduire tout ce que ce magnifique et fantastique spectacle évoque à l'imagination.

Les montagnes environnantes forment un orgue immense, chaque massif une caisse d'harmonie, chaque rocher un exécutant.

L'éclair donne le signal. Un coup brusque et sec, suivi d'un grondement, lui succède. Un temps de pause. Les rochers de la combe se réveillent, commencent à murmurer timidement, à demi-voix, comme des soprani.

A leur suite, une à une, toutes les voix suraiguës des corniches se mettent à l'unisson, soutenues par les roulements de tonnerre : voix de basses profondes.

Le vent, dans les couloirs du château, siffle, pleure,

gémit, se lamente comme une âme en peine (mezzo soprano), puis fouette les vieilles tours en rafales impuissantes, comme s'il voulait les démolir (fort ténor). La pluie bat les vitres, les éclairs se succèdent, illuminant la cime des monts et la vallée.

Spectacle impressionnant, électrisant.

Bientôt les vibrations s'atténuent, se fondent dans l'unisson de toutes les voix, en un doux murmure qui va se mourant, et finit par s'éteindre...

« Je descends au jardin, les fleurs embaument ! »

Sur les hauts plateaux du Rouergue, nos paysans aux belles voix claires chantent, avec l'accent de notre patois qu'ils prononcent comme le latin, « à fleur de lèvres », rudement, sans grasseyer.

Du reste, dans le Midi montagneux, Auvergne, Cévennes et Pyrénées, les chants sont plus larges, plus lents que dans les plaines. C'est ainsi que la *Magali* de Mistral devient un hymne d'amour profond et grave, digne de l'admirable poème que les Provençaux chantent sur un rythme trop vif, d'après l'avis de Charles Bordes, le savant musicien qui, étant d'origine basque, connaissait fort bien le folklore de son pays et disait que l'air choisi par Mistral venait d'un hymne pyrénéen ardent et mystique !

Un berger de chez nous !

Je suis allée à la rencontre du berger dont j'entends souvent la voix sur la montagne voisine.

Je le prie de me chanter une chanson. Il me répond

fièrement : « *Canti per me soul.* » (Je chante pour moi seul.)

Souriante, je réponds : « Moi, pour tout le monde, » et bravement, j'entonne un air cévenol.

Étonné, il m'écoute et me regarde avec des yeux bleus comme le ciel de chez nous.

— Vous êtes bien honnête, madame, et pas fière. Alors, moi aussi, je vais vous dire les *miennes* chansons.

Et suivant son troupeau que son chien mène, le vieux pastour, d'une voix claire de haute-contre, se met à chanter des mélodies étranges, sur des paroles sans suite, patoises, françaises, évoquant le labour, les soleils couchants, les déceptions de l'amour. Je tâche d'en traduire quelques-unes, pour les lui chanter à mon tour.

— Oh ! dit-il étonné, comment faites-vous pour enfermer un air dans du papier ?

Ainsi que les bergers d'autrefois qui étaient les premiers guérisseurs, il traite, me dit-on, les maladies avec des simples, et me parle des propriétés curatives de l'hysope, que je ne connaissais que pour son suave parfum... J'ai voulu offrir au brave homme une cape neuve pour remplacer la sienne, délavée par la pluie et le soleil. Il la refuse fièrement en disant :

— Non, madame, merci, *los cansous sé pagou pas*, (les chansons ne se paient pas).

Ce berger m'a révélé l'âme fière, profonde, du paysan, roi de la terre !

Phonographe.

Voilà deux ans qu'on me propose de chanter pour cet instrument ! Mettre ma voix en conserve. Fi donc ! J'hésitais ! Tout au commencement de cette découverte, on avait essayé d'enregistrer ma voix, et j'avais été horripilée d'entendre sortir de cette boîte de vrais cris de Polichinelle. A cette époque-là ce n'était pas au point. J'ai donc essayé. Avec Caruso et quelques-uns de mes camarades, j'ai chanté le duo de *Carmen* et plusieurs morceaux. La voix est diminuée mais le timbre est parfaitement reconnaissable.

Gros succès de vente. Je suis ravie à l'idée qu'absente, maman pourra m'entendre. Quelle chose émouvante de penser que, même morte, ma voix restera ! On vient de mettre les disques de Patti, Caruso, Renaud, Melba, Plançon et les miens dans un cercueil de plomb qui sera placé dans les sous-sols de l'Opéra et qu'on exhumera dans un siècle, en l'an 2002, afin que les générations futures apprennent comme on chantait un siècle auparavant.

Qui sait ! On se moquera peut-être de nous !

Paris. — Soirée chez le comte Primoli.

Mon vieil ami m'accueille par ce joli compliment :
— Vous ne vieillirez donc jamais, j'ai toujours envie, lorsque je vous revois, de vous adresser ces

paroles de Louis XIV à Mme de Maintenon : comment se porte *Votre Solidité*?

Réunion choisie. La comtesse de Noailles nous a déclamé une de ses merveilleuses poésies.

Elle possède les plus beaux yeux du monde et un charme étrange, auquel on ne saurait résister.

J'ai chanté les *Chansons de Miarka* et de vieux chants français et espagnols. On m'a fait répéter les *Adieux de Boabdil à Grenade*. Mme de Noailles, en me félicitant, a comparé ma voix à une perle qui rayonnerait de toutes les couleurs du prisme !

Paris est délicieux en ce moment et mes amis fêtent mon retour.

*
* *

Je viens d'entendre à l'Opéra Mme Rose Caron, dans *Salammbô*, de Reyer. Je l'avais déjà fort admirée dans *Sigurd*, mais ici, il faut crier au miracle. Sa belle voix, ses gestes hiératiques, son masque étrange, impressionnant, tout concourt chez elle à faire de l'héroïne de Flaubert une création unique.

A côté d'elle, le jeune ténor Saléza, qui joue le rôle de Matho, est digne de sa partenaire. Reyer a écrit là une bien belle partition.

Dans *la Vivandière*, de Benjamin Godard, poème d'Henri Cain, je viens d'applaudir Marie Delna. Quelle magnifique voix de contralto ! Quels progrès depuis le temps où je l'entendis chanter dans le cabaret de sa grand'mère ! Grâce aux leçons de Mme Laborde, elle est devenue une belle artiste. Elle

chante, et joue ce rôle de vivandière écrit pour elle, avec beaucoup de naturel et de brio. Son succès est très grand et très mérité.

Représentation de la Duse.

Paris, 1898.

La grande des grandes joue devant des salles combles. Tenant compte des critiques qui lui reprochaient de négliger l'élégance du costume, comme une faute d'art, elle apparaît, cette fois-ci, vêtue somptueusement par Worth, coiffée divinement et maquillée pour la première fois de sa vie, rajeunie et jolie comme pas une !

Après les héroïnes d'Ibsen et de d'Annunzio, où elle est sans égale, elle joue tous nos auteurs français, *Marguerite Gautier*, *la Femme de Claude*, où elle rappelle étrangement, paraît-il, la grande disparue : Aimée Desclée.

Tous les artistes, Mlle Bartet en tête, assistent à ces représentations pour l'acclamer, louant, admirant sa sincérité, la sobriété de ses gestes, le côté tragique de son ardente et mouvante physionomie.

Soirée chez moi, Cours-la-Reine.

Lalique m'a prêté son bel atelier. Nombreux étaient les invités. Artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, les deux Mounet, Coquelin, les peintres Detaille, Clairin, Carolus-Duran, Chartran ; M. et

Mme Benjamin Constant, Luc-Olivier Merson, Madeleine Lemaire et sa fille Suzette, M. et Mme Camille Flammarion, Henri Rochefort et sa très jolie femme ; ma belle amie Mme Antoniadis, Paul Mariéton, colonel Marchand, etc..., etc...

Musique, chansons espagnoles, duo avec Edmond Clément et Fugère ; mais le clou inédit de la soirée était Mata-Hari, cette danseuse de Java, rencontrée chez Flammarion. Belle créature au visage curieux, énigmatique, corps admirable, nobles attitudes aux mouvements d'une souplesse féline, elle a exécuté la danse sacrée des Sept Voiles, devant un autel improvisé de Bouddha.

Mme de Thèbes, la célèbre devineresse, découverte par Alexandre Dumas, en examinant les mains de la danseuse, lui a dit à l'oreille quelques paroles qui ont paru lui faire une grande impression. Mme de Thèbes m'a dit en confidence : « Cette pauvre fille est née sous des étoiles néfastes, elle mourra de mort infamante. » Explique qui pourra ceci. Je puis certifier cette prédiction, plusieurs de nos invités pourraient la confirmer. Tout le monde sait que Mata-Hari, convaincue d'espionnage a été fusillée à Vincennes, pendant la guerre.

Dîner chez Camille Flammarion.

Au nombre des convives : de Rochas, le docteur Encausse, Charles Richet, William Crookes (de passage à Paris), etc... Le grand astronome avait choisi

pour les dames des noms d'étoiles. Deux jolies Américaines étaient tout naturellement désignées pour représenter Diane et Vénus. J'avais le grand honneur d'être Véga de la Lyre ! Conversation très intéressante sur l'astronomie, l'hypnotisme, le spiritisme, la télépathie, etc...

On avait endormi une jeune femme qui ne voulait plus se réveiller, disant dans son sommeil hypnotique : « Laissez-moi, je suis si bien ici ; quel doux repos ! quelle horreur de revenir sur cette vilaine terre ! »

Mme Flammarion, touchante dans l'amoureuse admiration qu'elle porte à son mari, nous a raconté qu'une des admiratrices du maître, à la veille d'être opérée, avait fait promettre à son chirurgien d'envoyer, « en cas de décès », la peau de ses épaules à Flammarion pour servir de couverture à l'un de ses livres. Elle nous a montré cette reliure de peau humaine, devenue une sorte de parchemin rugueux, jaunâtre, laid à faire peur. « Et dire qu'elle recouvrait autrefois de si belles épaules, » a dit la maîtresse de maison avec un soupir.

Venise.

Septembre 1898.

Je suis venue revoir ici ma grande amie Duse et cette délicieuse ville qui me rappelle les enivrements de mes vingt ans ! J'ai donné deux représentations d'*Hamlet* dans ce vieux théâtre de la Fenice, devant ce cher public qui m'a prouvé par

ses vifs applaudissements que je n'étais pas oubliée.

Réjane en tournée, joue ici tout son répertoire avec un énorme succès.

Une nuit au Lido.

Habitant le même hôtel, nous voisinons. Cette grande artiste est une délicieuse, une très bonne camarade.

Pour une œuvre de bienfaisance, à la demande de d'Annunzio, la Duse donnait hier soir, en son délicieux petit palais, une soirée travestie.

La Duse, vêtue d'un royal costume de dogaresse, recevait ses invités.

Gabriele d'Annunzio, séduisant, charmant, poète de la Renaissance égaré dans ce siècle, sous un riche pourpoint damassé, semblait un Titien détaché de son cadre.

De nombreux seigneurs et de grandes dames rivalisaient d'élégance. Nous fîmes notre entrée, Réjane et moi, masquées selon la consigne. La grande comédienne portait un délicieux costume Louis XV qui lui seyait à merveille. Moi, j'avais arboré celui du quatrième acte de *Carmen*, copie d'un tableau de Goya.

Prévenant la Duse qui venait au-devant de nous, d'Annunzio s'avança galamment pour s'écrier :

— Watteau et Goya ! Belles dames, vous êtes identifiées. Levez votre masque ! Mesdames, Messieurs, je vous présente deux grandes Françaises : Réjane et Calvé.

Après le souper, une fois les invités partis :

— La nuit est trop belle, nous dit le poète ; fidèle à ma devise : *per non dormire*, je rêve de la terminer au Lido.

Et s'enveloppant dans les plis de sa cape, il nous entraîna vers sa gondole.

— Cette soirée divine exige tout d'abord une musique évocatrice ! Calvé, dites-nous un chant caractéristique de nos chers pays latins, France, Italie, Espagne.

Du divin Monteverde, j'ai chanté le *Lasciate mi morire*, puis le délicieux rondel de Clément Marot, *Plus ne suis ce que j'ai été*, qu'il avait écrit pour la « Marguerite des Marguerites », suivi des *Adieux de Boabdil à Grenade*, *Alhambra que hermosa eres*.

Un grand silence... interrompu par le prince des poètes, qui, de sa voix grave, merveilleusement musicale, m'a fait ce beau compliment : « On voudrait enfermer votre voix dans un coffret, comme un pur joyau, pour en jouir exclusivement. »

Et, mélangeant le Rêve à la Réalité, nous imposant ses songes, il évoqua le grand passé de notre « douce France », de François I^{er} à nos jours. Nos musées, nos cathédrales, nos grands hommes, toutes nos gloires ! en un verbe éloquent, prestigieux, jouant avec des mots nouveaux comme avec un volant. Fervent adorateur du Quattrocento, il parla de la Renaissance espagnole et italienne en des images éblouissantes, enivrantes. Jusqu'à l'aube, il nous tint sous le charme, subjuguées, hypnotisées

par son merveilleux esprit conquérant, irrésistible.

Le soleil inondait le Lido, lorsque nous nous séparâmes.

— Quel génie ! quel homme ! me dit Réjane en rentrant. Je suis sûre que s'il avait voulu nous emporter dans son grand manteau nous l'aurions suivi toutes trois au bout du monde.

Je n'ai pas dit non...

Cabrières.

Après ces longues vacances, je me prépare à repartir pour l'Amérique.

Mon père vieillit à vue d'œil et je le sens très déprimé. Je le quitte avec un grand serrement de cœur. Il m'a dit adieu en pleurant. Pour la première fois, mon départ est sans joie.

Ma roulotte.

Septembre 1899.

Quel est l'être qui n'a jamais eu le désir de voyager à l'aventure, comme les bohémiens ? Je connais ce plaisir-là. Afin d'éviter les fatigues des allées et venues des gares aux hôtels, j'ai loué cette année-ci, pour ma tournée de concerts, un wagon de luxe (*Private-car*) fort bien aménagé par la Compagnie Pulmann. Cette voiture est composée d'une salle à manger pouvant contenir douze personnes, de trois petites chambres à coucher, salle de bains et cui-

sine exiguës. Deux nègres en assurent le service.

A l'arrière du wagon, se trouve une terrasse remplie de fleurs, sur laquelle on installe des rocking-chair et nous pouvons ainsi voyager en plein air, de la Floride en Virginie, de la Louisiane en Californie. J'ai pour camarades deux grands musiciens, M. Decreus, pianiste, et sa femme, Mme Chemet-Decreus, remarquable violoniste.

Hélas ! dans le courant de cette même année, après la douloureuse rupture survenue entre le grand poète, et son interprète géniale, dans un banquet que donnait le comte Primoli en l'honneur de la Duse, un gaffeur se permit de dire : « Certes, le dernier livre de d'Annunzio, *El Fuoco*, est une belle œuvre, mais je regrette que son héros dise en parlant de la femme qui vient de se donner à lui : « *Aveva il corpo sciupato*. »

Eleonora Duse a répliqué vivement : « *Ma se è vero* » (il a eu raison !). Quelle modestie d'avouer une chose pareille devant tous ceux qui n'ignorent pas qu'elle est l'héroïne du livre. Et elle a ajouté :

— D'Annunzio a écrit un chef-d'œuvre et la femme qui l'a inspiré doit en être fière !

Ah ! le cher grand cœur sincère dans la vie comme au théâtre.

Après de très grands succès dans une vingtaine de villes des États-Unis, nous voici à nouveau dans ce cher Canada, ancienne terre de France.

Montréal.

Soirée magnifique, grosse recette. « Vous battez toujours le record, » dit complaisamment mon nouvel impresario. Je crois qu'il bat surtout monnaie à mes dépens, si j'en juge par les dépenses exorbitantes qu'il me compte après chaque concert !

Saltlake-City.

Nous traversons le pays des Mormons. Dans les fermes reculées, loin de la ville, on rencontre encore quelques familles de cette curieuse religion. Je viens de visiter une maison où trois femmes règnent en maîtresses. Dans une vaste salle on nous introduit auprès de ces dames qui ont autour d'elles cinq ou six beaux petits. J'embrasse le plus gentil d'entre eux et je demande à la plus jeune : « Comme cet enfant est beau ! Est-ce qu'il est à vous ? » Elle m'a répondu très simplement, en désignant ses compagnes : « Nous sommes les mères. » N'est-ce pas biblique ?

San-Francisco.

Avec mes chers camarades, nous venons de donner ici quatre grands concerts. Après Los-Angeles, Passadena, nous partons directement pour la Nouvelle-Orléans, la Virginie, la Floride, où j'ai toujours été gâtée par un public des plus enthousiastes.

Voyageant de jour, de nuit, ne quittant ma roulotte que pour aller dans les salles de concerts, je n'ai eu ni le temps ni le désir d'écrire une seule ligne de mon journal. Me laissant aller à un *dolce farniente*, je me contente d'admirer de ma délicieuse terrasse, les glorieux paysages de ce grand pays, si varié. Buveuse d'horizons, reine bohémienne, chantant lisant, rêvant.

New-York.

Nous terminons ici la tournée, en donnant notre quarante-cinquième concert, où malgré ma fatigue, j'ai chanté avec l'ardeur et la fièvre d'antan.

Mon impresario est radieux. J'estime qu'en dehors de son pourcentage — 40 pour 100 sur la recette brute — il prélevait encore sur le reste... ce qui lui plaisait. Quelle différence avec le probe, le consciencieux M. Grau ! Hélas ! il n'y en a plus comme lui.

Mais si j'ai été exploitée plus que de raison par mon barnum, je dois dire qu'il y mettait des formes. Très courtois, il m'envoyait journellement des fleurs, des bonbons, des fruits, le tout accompagné de sourires et de bonnes paroles ! Comment oser vérifier les recettes après ces manières de grand seigneur ?

Cependant, en prenant congé de lui, afin qu'il ne me prenne pas tout à fait pour un poirier, je lui ai demandé, en le regardant bien en face :

— Voyons, de combien le chiffre de votre gain dépasse-t-il le mien ?

Il a souri, sans me répondre, en me baisant la main...
Et je trouve ma cabine remplie de fleurs et de fruits
magnifiques pour la traversée !

Mai 1899.

A mon arrivée au Havre, une dépêche m'annonce
l'affreuse nouvelle de la mort subite de mon père.

Évitant Paris, renonçant à Londres, je suis venue
me terrer à Cabrières, désespérée de n'avoir pu lui
fermer les yeux. L'an dernier, mon pauvre cher papa
m'accueillait, les bras ouverts, avec son bon sou-
rire. Son grand chien, Jack, ne cesse de me tendre
la patte, la bonne bête ne veut plus quitter la chambre
mortuaire...

Octobre 1899.

Depuis de longs mois, je vis au Castelet, auprès
des miens, inactive, vivant d'une vie végétative,
n'ayant plus de goût à rien.

— Si ton père était là, il t'ordonnerait de travailler,
me dit souvent maman.

Théâtre de l'Opéra.

Paris, avril 1899.

Les directeurs Bertrand et Gailhard m'offrent de
chanter *Ophélie* à l'Opéra. J'aurai pour partenaire
Renaud que j'ai applaudi l'an dernier dans *Hamlet* où
il se montre remarquable.

Le maître Luc-Olivier Merson veut bien dessiner

mes costumes. Je travaille avec ma chère Laborde. Gailhard, m'ayant entendue à la Scala de Milan, a demandé qu'on me laisse toute liberté d'agir à ma guise ; mais je sens à certaines réticences, certains sourires des camarades, du metteur en scène, qu'on n'approuve pas mes audaces qui s'écartent de la *trrrradition* qu'on me jette à la tête à tout propos et comme j'ai à lutter contre de grands souvenirs, j'ai un trac formidable. Mais je ne puis me résigner à abandonner la conception que je me suis faite du rôle. Je vais aller de l'avant, au risque de remporter une veste !

Lendemain de première à l'Opéra.

J'avais tort de craindre ce grand cher public : *le succès a dépassé mon attente.*

Voici l'article d'Alfred Bruneau, le grand compositeur et critique du *Figaro* :

« Mlle Emma Calvé a été dans l'œuvre d'Ambroise Thomas une Ophélie aussi shakespearienne que la musique le lui permettait. Son succès a été immense.

« Ce qui m'intéresse particulièrement en cette très curieuse, très passionnée, très vibrante artiste, ce qui me la fait aimer, c'est moins le grand et sûr talent de chanteuse dont elle témoigne à chacune de ses créations, que le désir de se diversifier qui semble l'animer constamment.

« Savoir chanter, mon Dieu ! ce devrait être pour tout interprète lyrique l'a, b, c de son métier. Là, déjà

chanteuse véritable, chanteuse de style, Mlle Calvé s'originalise assez singulièrement. Mais où elle s'élève plus haut, à mon sens, c'est quand elle s'efforce d'oublier qu'elle est chanteuse, chanteuse hors ligne, pour se métamorphoser, représenter des personnages différents, les vivre sur le théâtre autant de sa vie à elle que de leur vie à eux.

« Dans les rôles qu'elle a marqués jusqu'à présent de sa vigoureuse empreinte, ce qui a paru la séduire principalement, c'est le type humain que certains de ces rôles lui ont fourni l'occasion de dessiner. Quand une belle partition l'a aidée à réaliser son idéal, elle en a profité joyeusement et supérieurement. Je cite *Carmen*, mais sa Santuzza, de *Cavalleria Rusticana*, son Anita, de *la Navarraise*, sa Sapho, attestent une volonté formelle de donner, coûte que coûte, de sa propre initiative la forme rêvée à tel ou tel des êtres de son choix et montrent bien la puissance de conception qu'elle possède.

« Cela explique et justifie le projet que Mlle Calvé vient de mettre à exécution. Hier donc, elle a été Ophélie, non pas naturellement, l'Ophélie de la tradition, mais l'Ophélie de son imagination, de ses réflexions, de ses recherches ; non pas l'Ophélie uniquement chanteuse ou virtuose que nous avons coutume d'entendre, mais une Ophélie comédienne et tragédienne, de grâce et de souffrance, sachant exprimer la mélancolie et la tendresse, riant et pleurant, poétisant et dramatisant sa mortelle folie, dont elle a nuancé la scène avec un art admirable,

un réalisme saisissant. Et pour être cette femme, très différente des autres femmes qu'elle fut jadis, rien ne l'a gênée, ni les vocalises intempestives dont elle a tiré parti avec une pureté de son, une adresse surprenante, ni les mélodies souvent peu en situation, ni la mise en scène habituelle de l'ouvrage. Elle a triomphé de tout, et secondée par M. Renaud, extrêmement remarquable d'ailleurs en Hamlet, Mlle Dufrane et M. Gresse, elle a été fêtée, acclamée, et a offert au public de l'Opéra un plaisir des plus rares. »

Paris, novembre 1899.

Un grand chagrin vient de m'atteindre, à la suite d'une déception cruelle, inattendue. Durant de longs jours, j'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai voulu mourir ! Désespérée, je suis allée passer quelques jours auprès de ma grande amie Duse, à Venise. Je rentre à Paris moins malheureuse, apaisée, résignée.

Voici la très belle lettre que cette admirable amie vient de m'écrire :

« Mon enfant, ma sœur,

« Tes sanglots quand tu me racontais ton chagrin me sont restés au cœur... Souviens-toi des belles paroles de Leonardo :

*Che non si volta,
Chi a stella e fisc.*

*Ne te retourne pas,
Qui a l'étoile reste fixe.*

« Quand on possède pour s'extérioriser une voix unique, faite de toutes les couleurs du prisme, pure comme les sources de tes montagnes, on n'a pas le droit de pleurer. Quel orgueil de croire qu'une âme et un cœur puissent vous appartenir toute une vie ! C'est attenter à la liberté individuelle de tout être.

« Deviens son amie la plus douce, la meilleure, c'est la seule vengeance qui sied aux femmes de cœur.

« Et puis, pauvre fanciulla, quand tu auras trop de chagrin, viens pleurer auprès de moi. Je connais ta souffrance, et à deux le poids sera plus léger : « *Il legne nutrisce el fuecco che lo consuma* » (le bois nourrit le feu qui le consume).

« Nous en avons une bonne provision de ce bois-là, toi et moi. C'est le soleil de notre cœur qui nous le donne, il ne nous quittera qu'à la mort.

« *Travaille!* Souviens-toi de ta devise : qui chante, son mal enchante.

« ELEONORA. »

J'ai médité ces belles pensées, j'ai fait appel à ma conscience et, humblement, je m'avoue vaincue en me disant qu'ayant tout sacrifié au théâtre, je n'ai pas mérité le bel amour qui contente et qui dure ; mais j'ai un bien gros chagrin, n'ayant plus le goût de vivre, ni de chanter. Sans ma voix, je me sens comme un oiseau blessé. Je pars me réfugier à Cabrières pour pleurer tout à mon aise.

Montpellier.

Je viens d'avoir une angine de poitrine très douloureuse, fausse angine sans doute, puisque je suis encore de ce monde, grâce aux bons soins du célèbre docteur Grasset, psychologue au grand cœur, médecin de l'âme autant que du corps.

Il me défend de chanter durant de longs mois. C'est la plus grande privation que l'on puisse m'infliger, mais je me résigne, à la condition de pouvoir voyager. J'accepte donc l'offre de ma chère amie, miss Mac Leod, qui projette de visiter l'Égypte, la Grèce et la Turquie. Dès que j'en aurai la force, j'irai la rejoindre à Paris.

Je fais mes préparatifs. Le voyage est toujours pour moi une détente, un repos. Le Swami vivi Kanenda, avant de retourner aux Indes, doit se joindre à nous, avec quelques amis. Nous serons peu nombreux, et choisis.

Voyage : Turquie-Grèce-Égypte.

Octobre 1899.

Trop de célèbres écrivains ont décrit les beaux pays que je viens de parcourir pour que j'ose en parler. Simplement, avec ma libre ignorance, je vais raconter mes impressions personnelles.

Septembre 1899. — Vienne est une belle, joyeuse capitale. Nous n'y restons que trois jours, pour voir

au Musée, la belle collection de Holbein et de Dürer.

Nous venons de visiter Schœnbrunn, le Versailles autrichien où survit le souvenir du malheureux roi de Rome.

Réunis hier soir, dans le salon commun, nos doctes amis nous ont appris des choses fort intéressantes sur la famille des Habsbourg. Je me tais, j'écoute, j'observe. Dans ce petit phalanstère, la femme, l'artiste n'existe plus. J'habite une autre planète.

Constantinople.

Janvier.

Par un beau coucher de soleil, nous entrons dans la Corne d'Or, puis dans l'impétueux Bosphore ! C'est un coin du monde. Nous avons assisté hier à la cérémonie du Sciamlick, dans la grande rue de Top-Hané, où, chaque vendredi, le sultan se rend dans son oratoire privé.

Du haut du minaret, le muezzin entonne l'appel à la prière. Les troupes sont au port d'armes et poussent une clameur immense.

Dans la voiture, le sultan se soulève pour répondre aux vivats de la foule. Il n'est pas beau avec son visage inquiet, blafard, son nez en bec d'aigle.

Il entre dans la mosquée, en ressort dix minutes après, entouré de ses ministres, et se hâte vers sa voiture, l'œil apeuré. (Il craint toujours un attentat, dit-on.)



Jolie promenade en caïque pour aller à Thérapia. Retour à pied par les petites rues jalonnées de ravissantes maisons aux fenêtres desquelles on remarque des moucharabiehs, grillages en bois d'où les dames du harem peuvent voir sans être vues.

Afin d'essayer d'apercevoir les belles captives, je chante dans la rue déserte *la Sérénade* de Gounod. Je suis interrompue par une pluie de pétales de roses qui tombent d'une terrasse, tandis qu'une voix jeune et vibrante me jette ces mots : « Bravo ! Merci ! »

Je viens de rendre visite à Noury-Bey qui a des atavismes français. Son père, le comte de Chateaufort, qui appartenait à une très bonne noblesse de Provence, se fit musulman. Son fils occupe aujourd'hui une haute situation auprès du sultan. Il m'a reçue fort aimablement, ainsi que ses charmantes jeunes filles, amies de Loti, qui en parle dans *les Désenchantées*. Élevées comme des Françaises, elles désirent ardemment l'émancipation de la femme turque.

Dîner à l'ambassade de France.

Concert réussi. A l'issue de la soirée, M. Constans, notre aimable ambassadeur, m'annonce que la fille du sultan désire m'entendre.

Ce matin, un chaouch du palais m'apporte une lettre écrite par une main féminine, m'invitant à prendre une tasse de thé et me priant en grâce de vouloir bien chanter pour elle.

*Concert chez le sultan Abdul-Hamid
au palais de Yildis.*

En franchissant les portes de la sombre demeure, il m'a semblé que toute la lumière du soleil s'éteignait.

On m'introduisit dans une grande salle, où de belles esclaves vêtues d'étoffes bariolées, se tenaient le long des murs, tandis que, assises, ces dames du harem, habillées à l'européenne, se montraient fort aimables pour moi.

J'avais à peine commencé de chanter que je sentis vaguement une gêne, une peur confuse m'envahir, et me retournant, je vis à quelque distance de moi, le sultan !

Il était entré sans bruit, comme un loup ! Ma voix s'arrêta dans ma gorge et la dame qui m'accompagnait au piano s'interrompit, toute tremblante.

Sans un mot, il nous fit signe de continuer, cependant que les esclaves prosternées, se relevaient.

Je finis ma chanson, suivie de bien d'autres.

J'osai enfin regarder l'homme terrible qui fait trembler tout l'Islam et qu'on appelle le sultan rouge. Il paraissait indifférent, m'écoutant à peine, comme pris d'une nostalgie subite.

La jolie sultane s'avançant alors vivement vers moi, me demande d'exécuter la « Habanera » et « la danse de Carmen ».

Le sultan parut s'éveiller et me fixant, ses yeux se mirent à briller étrangement.

« Grand Dieu, pensai-je, si j'avais l'heur de lui plaire ! »

Je me voyais déjà prisonnière, et mon imagination construisait un drame affolant.

Cependant le rythme de ma danse m'ayant entraînée près de lui, il se leva tout à coup et disparut. Je ne l'ai plus revu.

Ces dames alors m'entourèrent pour me remercier. On nous servit du café dans de petites tasses en or, enrichies de pierres précieuses.

Une esclave se mit à danser le pas de « l'Écharpe » qu'elle faisait tourner autour de sa tête, en des mouvements pleins de langueur.

A l'issue de la soirée, on me remit une coupe d'or, d'un travail exquis, avec ces mots : « De la part de S. M. le Sultan, qui vous remercie et vous exprime toute son admiration. »

Je suis sortie de ce palais, hallucinée, comme si je remontais d'un très lointain passé.

En racontant tout ceci à un attaché d'ambassade de mes amis :

— C'est la première fois, lui ai-je dit, que ma danse a fait fuir quelqu'un !

— Vous vous serez avancée trop près de ce prince soupçonneux qui craint toujours un attentat.

— Singulières armes qu'un éventail et des castagnettes !

— Oh ! riposta le Français, n'auriez-vous pu avoir le poignard de Carmen à la jarretière ?

En Grèce.

Nous approchons du Pirée d'où l'on aperçoit des collines, des montagnes d'une grâce de lignes admirable.

Le Parthénon.

De grand matin, nous nous hâtons de le visiter. L'un de nous a récité l'admirable *Prière* de Renan et à la demande de tous, comme nous étions seuls à cette heure matinale, j'ai osé chanter un *Hymne à Apollon* écrit par un élève de l'École d'Athènes, musicien distingué.

Pénétrée de toutes les idées qu'éveillaient en nous le temple sacré, j'ai chanté avec une grande émotion, une exaltation jamais éprouvée.

Au grand musée.

Quel éblouissement que ce tombeau des Atrides, avec tous ces corps ensevelis sur un lit d'or pur, recouverts d'or, diadèmes, colliers, bracelets d'or ciselé, masques en or forgé. Ceux de Cassandre et d'Agamemnon sont les plus beaux.

Le temple d'Éleusis.

Devant l'amas de ruines que nous venons de visiter, qu'il est émouvant d'entendre des voix amies, comme venues du lointain des âges, pour nous en expliquer les mystères ! Dans le livre des Morts qu'on y distribuait, on décrivait aux initiés les routes de l'Au-delà « et les mots » qu'il fallait prononcer devant les gardiens qui défendaient la source du « lac de mémoire ».

« Je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé.

« Mon origine est céleste.

« Donnez-moi l'onde fraîche du lac, que j'en trouve le chemin. »

En revenant vers Athènes on nous fait remarquer les vestiges des petits temples échelonnés le long de la route, où les processions se rendant à Éleusis s'arrêtaient pour célébrer les rites du paganisme. Devant le temple de Vénus les prêtresses portaient de douces colombes, à qui elles donnaient la liberté.

Sur les pentes de l'Hymette, nous avons cueilli, ainsi que sur nos causses arides d'Aveyron, le thym et les houppes de lavande.

Le Caire.

Février 1900.

Dès l'arrivée, nous rendons visite à Maspéro, le savant égyptologue pour lequel nous avons des lettres d'introduction.

C'était jour de réception. A la demande générale, j'ai chanté, heureuse de retrouver ma voix après ces longs mois de repos. Le grand savant vient de m'envoyer en remerciement un scarabée et un masque de momie, que je conserverai précieusement.

Je dévore un livre qui vient de paraître sur l'Égypte et ses monuments. J'ai passé une partie de la nuit à le relire, pensant éblouir miss Mac Leod avec mon savoir tout neuf. Devant le sourire de mon amie, je confonds toutes les époques, les Pharaons, les dieux et les déesses. J'y renonce et me contente d'écouter mes doctes amis discourir sur toutes les belles choses que nous allons voir.

A la porte de l'hôtel des *drogmans* (guides), vêtus de robes multicolores pour attirer l'attention, offrent leurs services.

— Partons seuls, dit mon amie Joséphine, allons droit devant nous, ce sera plus amusant.

Nous croisons des indigènes habillés de la longue *galabieh* (robe de coton). Ils vont, indolents, comme au hasard. Les femmes marchent d'un bon pas, affairées, on voit que ce sont elles qui travaillent. Leurs silhouettes évoquent celles des saintes femmes des Écritures, avec leurs voiles noirs dont elles sont enveloppées, retenus par un petit cylindre de cuivre ou d'or qui leur pend entre les yeux.

Nous nous étions égarés dans une vilaine rue de la ville, où, devant une maison, deux créatures appelaient les passants.

Miss Mac Leod, prévenant vivement le Swami, le pria de revenir en arrière, mais lui alla vers ces pauvres femmes, les yeux pleins de larmes. La première, étonnée, le regarda et se précipitant à ses pieds, lui dit en espagnol : « *Hombre de Dios* » (Homme de Dieu). La seconde, honteuse, cacha sa poitrine nue, ferma ses yeux comme pour dérober son âme.

— Pauvres enfants, dit le maître, ce sont de jeunes âmes qui doivent passer par le feu des renaissances multiples, avant d'arriver à la compréhension.

Vivre près du Swami est une source d'inspiration perpétuelle, de spiritualité intense. Tout pour lui est occasion de paraboles. Il est parfois enjoué comme un enfant, et possède une voix aux vibrations profondes comme un gong chinois, qu'on ne peut oublier.

Lorsqu'il sent son auditoire captivé, sa voix peut descendre jusqu'aux pianissimos les plus intenses. Il définit la vie comme une tendance à se développer dans des circonstances qui pourraient l'écraser. Il adore le Christ et parle avec vénération de l'Évangile et de l'*Imitation* qui sont ses livres de chevet. Les moines védiates célèbrent le vendredi saint et ne peuvent, sans larmes, lire le récit de la Crucifixion.

— Les eaux du Jourdain peuvent se mêler aux eaux du Gange, elles ont la même source, ajoute-t-il.

Les derviches tourneurs.

Ils habitent un monastère au milieu d'un beau jardin où l'un d'eux nous apporte un café exquis. Il

nous convie à la « Cérémonie » qui va commencer en plein air, sur une sorte d'esplanade.

Les musiciens préludent pour accompagner les rites. Un de leurs chants, d'une voix nasillarde, une longue plainte douloureuse, nostalgique, infiniment émouvante, sorte d'improvisation d'une âme qui tente de s'exprimer. Puis, les derviches s'avancent à pas lents, précédés de leur Supérieur. Ils s'inclinent en passant devant ce dernier qui se met à tourner lentement sur lui-même. Tous l'imitent, les bras tendus, doucement d'abord, puis vite, très vite, de plus en plus vite, en un tourbillon prodigieux ; leurs robes s'évasent, forment une cloche, les bras retombent mollement, leur tête penche sur l'épaule, les yeux fermés. Ils tournent sans fin. La sueur ruisselle sur leurs visages, l'écume blanchit leurs lèvres. Un signe du Supérieur les arrête. Ils titubent, se reposent quelques instants, puis reprennent le terrible tournoiement. J'ai le vertige, mon cœur chavire, j'éprouve un malaise grandissant et mes compagnons et moi n'avons qu'une idée : échapper au plus vite à cette vision hallucinante !...

« Pourquoi, mais pourquoi ce rite fantastique ? » Ils prétendent qu'en exécutant ce mouvement de rotation ainsi que les astres autour du soleil, ils participent au mouvement universel, et par ce moyen arrivent à faire le vide en eux pour créer l'extase qui les rapproche de Dieu.

Le sphinx.

Il garde une beauté surhumaine presque angoissante, il m'hypnotise et me donne le frisson.

Nous visitons les Pyramides par un beau coucher de soleil après les avoir vues hier soir par un splendide clair de lune ; bleues la nuit, elles deviennent roses le jour. Ma pauvre tête n'a pu retenir tout ce que mes savants amis nous ont appris sur les notions scientifiques fixées en ces monuments par les savants de cette époque !

En Dahabieh.

Ma chère amie Joséphine Mac Leod et moi, nous partons visiter la vallée du Nil. On voit défiler, le long des berges, des femmes aux voiles noirs, des hommes demi-nus, montés sur des chameaux. Tous les cent mètres, on aperçoit des « norias » primitives que de petits bœufs font tourner. Aucun affluent, aucune vague ne trouble le grand fleuve qui étale sa splendeur calme tout le long de son parcours. A bord, les hommes chantent des mélopées interminables presque sans respirer ; chaque labeur a sa chanson pour rythmer le travail.

Je chante souvent aussi pour manifester mon admiration, seule manière pour moi de l'exprimer.

Les bateliers écoutent, applaudissent. Ils n'ont pas besoin de comprendre les paroles. Le chant n'est-il pas le langage universel !

Louqsor.

Nous arrivons par un temps merveilleux. La lumière de l'aube est exaltante, légère.

Visite à M. Legrain, le savant directeur des fouilles, pour qui Maspéro nous a donné une lettre d'introduction.

Des gamins portent hors des fouilles des paniers pleins de terre, en psalmodiant un vieux chant qu'on nous traduit :

« Poussière de mes aïeux, je te porte en chantant. Je viens de toi et retournerai vers toi. Dieu est grand. » Il n'y a qu'un seul obélisque devant le grand pylône. L'autre est place de la Concorde, dans le brumeux Paris où il doit regretter sa patrie.

— Le temple, nous dit M. Legrain, était le monument le plus grand de l'antiquité. Quel cataclysme a dû anéantir ces murs bâtis pour des milliers d'années !... Que restera-t-il de notre grand Paris dans quatre mille ans d'ici ?

Le tombeau des rois.

Du premier au dernier, ils se ressemblent tous. Mêmes inscriptions, mêmes formules racontant la vie et les exploits des personnages dont les restes ne sont plus là.

Au tombeau d'Horerbebe, surprise inattendue !

Une momie serrée dans des bandelettes, les os de la face à nu, porte comme inscription : « *Chanteuse du temple d'Ammon.* »

Je l'ai longuement contemplée, songeant à cette voix claire qui s'en est allée...

Très émue, j'ai chanté, comme si elle pouvait m'entendre, ces vers de Jean Richepin, mis si bellement en musique par Alexandre Georges :

*Ne crois pas que les morts soient morts!
Tant qu'il y aura des vivants
Les morts vivront...*

Je n'ai pas voulu voir d'autre tombe aujourd'hui !
Les reines ne reposent pas auprès des rois. Pourquoi ? Les femmes étaient cependant considérées les égales des hommes dans l'ancienne Égypte ?
Mystère.

Assouan.

Le temple de Philæ qui va bientôt disparaître sous les eaux à cause du barrage est vraiment un bijou avec son chapiteau en feuilles de lotus, et la sobre élégance du dessin qui le fait ressembler à un temple grec.

Non loin, sur le pylône d'un petit temple à demi détruit, je lis, gravé sur la pierre, cette inscription qui fait battre mon cœur de Française :

« ICI, LE 7^e VOLTIGEUR DE LA GARDE, COMMANDÉ

PAR LE GÉNÉRAL DESAIX, A FRANCHI LA PREMIÈRE CATARACTE.

« BRUMAIRE 1798. »

Suivent les noms des officiers. Desaix, dit Mariotte dans son livre, avait été surnommé par les Égyptiens « le Sultan juste ».

La danse du soleil.

Assouan, 20 mars.

Autour d'elle, les femmes qui ne jouent d'aucun instrument chantent et claquent des mains.

Les musiciens préludent. La danseuse arrive lentement, se place tête nue, immobile, offrant son visage au soleil, le menton haut, les pieds nus joints. Rien de plus impressionnant que ce visage empreint d'une majesté grave. Elle marche à peine, presque sans bouger, les yeux grands ouverts, insensibles au soleil qui les brûle.

Puis le buste et la tête s'animent. Elle s'incline en avant, en arrière, de tous côtés, en un cercle parfait, le visage extasié, hypnotisée, fixant toujours le soleil, son Dieu. Puis, tout à coup, elle pousse un cri perçant, et tombe à terre, foudroyée, anéantie.

Ce rite, fort ancien, ennoblit la danseuse, tant il diffère de la vulgaire danse arabe.

Nous repartons pour Le Caire, retrouver nos amis ; les uns vont en Palestine, les autres dans l'Inde.

Le Swami nous dit : « Avant le grand Départ, je

veux aller vivre dans le calme et la solitude. Je crois tourner les dernières pages de mon existence, car j'entends l'appel impérieux de mes frères de l'Inde. »

Nous venons de l'accompagner, miss Mac Leod et moi, à Alexandrie, d'où il s'embarquera pour l'Inde. « Adieu, mes sœurs, que la sérénité soit votre partage, durant toute votre existence, » ont été ses dernières paroles.

Le reverrai-je? Nous nous souviendrons tous à jamais de ce voyage merveilleux où nous avons eu le rare privilège d'approcher un être d'exception. Miss Mac Leor me quitte à son tour pour aller retrouver sa famille en Amérique.

En nous disant adieu, nous étions fort émues. Ce voyage où nous avons éprouvé d'aussi belles émotions, où nous avons pris connaissance l'une de l'autre, a cimenté notre amitié à jamais.

Paris.

Avril 1900.

Comme d'un rêve lumineux, je m'éveille en ce Paris tumultueux, trépidant, brumeux, reprise par la réalité.

A l'Opéra-Comique, on fête mon retour... « Travailler, c'est prier, » disait le Swami. Ainsi soit-il (1).

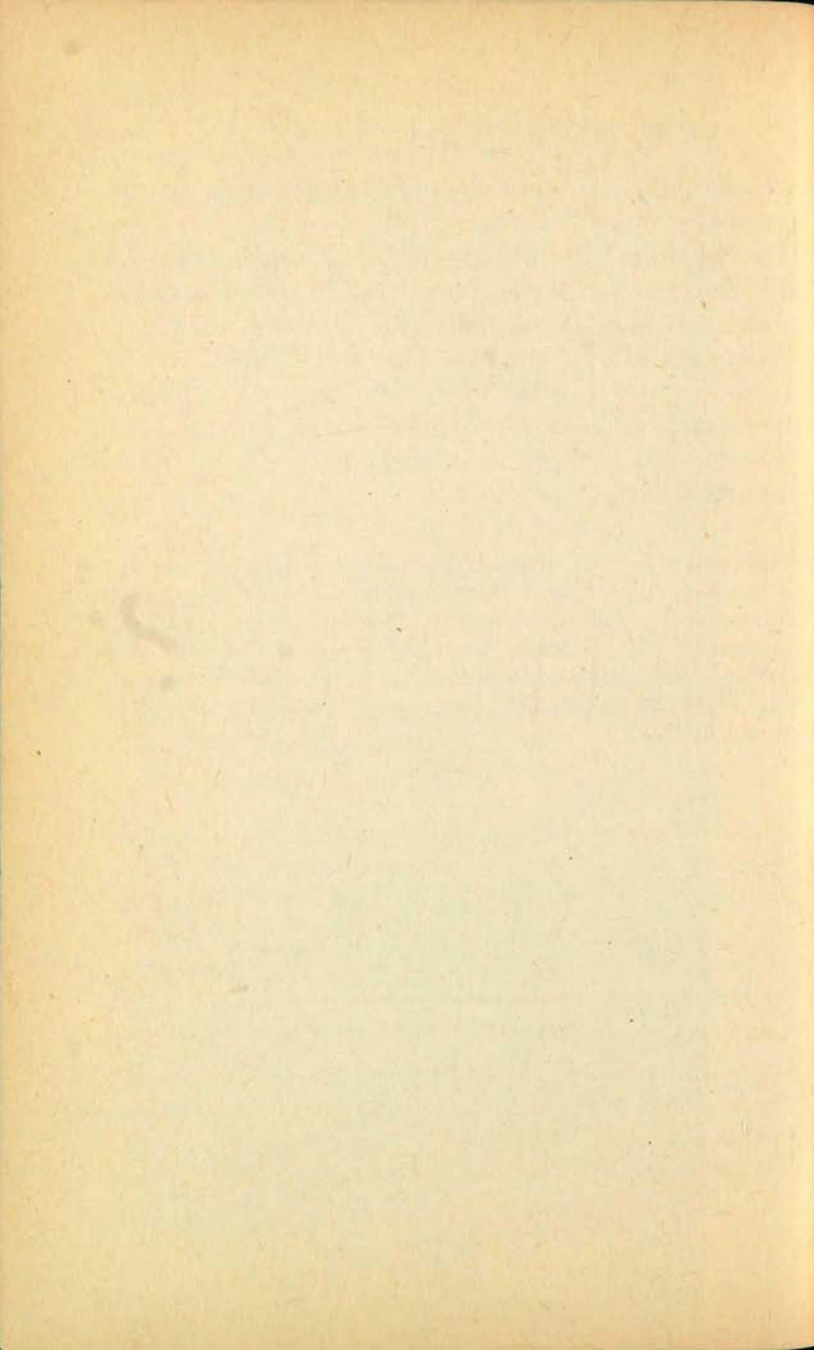
(1) Le Swami mourut en 1902. Miss Mac Leod qui se trouvait dans l'Inde à ce moment-là m'a raconté son dernier jour. Quelques heures avant de mourir, il fit une longue promenade. Revenant au monastère, il alla, selon son habitude, présider son école de sanscrit et dit à ses disciples : « Travaillez bien, je ne serai

J'apprends une nouvelle qui me bouleverse : la mort de la reine Victoria.

On dit qu'elle n'a pu surmonter l'horreur que lui avait causé la guerre du Transvaal, la seule survenue durant son long règne. Elle fut si bonne pour moi, m'honorant d'une prédilection particulière en me faisant revenir tous les ans à Windsor. Je la pleure comme tous ceux qui l'ont connue.

Londres est en deuil. Covent-Garden n'ouvrira pas ses portes, cette année.

bientôt plus auprès de vous. » Puis il se retira dans son oratoire. Une heure plus tard, on le trouva mort. Dans son pays, on le vénère comme un saint. Il laisse des institutions, des œuvres de bienfaisance, etc... Romain Rolland vient de faire paraître chez Stock un livre fort intéressant sur lui et M. Herbert vient de traduire très bellement les conférences et tous les livres du maître.



V

DERNIÈRES CRÉATIONS. — LES INDES

J'accepte l'offre de M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, de créer *la Carmélite*, de Reynaldo Hahn.

OPÉRA-COMIQUE

*Création de « la Carmélite »,
de Reynaldo Hahn, poème de Catulle-Mendès.*

Paris, novembre 1902.

Ah ! l'adorable partition et le délicieux rôle que veut bien me confier le jeune maître. La douce héroïne que Mlle de La Vallière ! Comme on s'aperçoit que le compositeur est un chanteur lui-même, avec sa musique aux belles envolées mélodieuses et passionnées.

Je répète inlassablement, bien que ma santé vocale laisse à désirer. J'éprouve des essoufflements et des oppressions pénibles qui me privent de mes moyens. Cependant, je lutte avec courage, car j'adore mon rôle.

Un jeune débutant, le ténor Muratore, doué d'une

très belle voix et d'un beau physique, joue et chante avec beaucoup de talent le rôle de Louis XIV. Messager accepte de diriger l'orchestre.

Première de « la Carmélite ».

Novembre 1902.

Très grand succès hier soir pour le musicien et les interprètes. J'ai chanté et joué de mon mieux, bien que très souffrante. Hélas ! Mon malaise s'étant accentué à la deuxième, j'ai dû abandonner mon rôle. C'est une belle bronchite, déclare le docteur, qui risque de s'éterniser si je reste à Paris, et il m'ordonne le Midi. J'éprouve une peine extrême de causer cette déception à l'ami Reynaldo Hahn, mais à l'impossible nul n'est tenu, et je suis absolument aphone. Décidément Paris ne me convient guère comme climat. Je ne suis jamais malade ailleurs.

Monte-Carlo, 1903.

Après trois mois de repos, ma voix revenue, je chante la Marguerite du *Méphistophélès* d'Arrigo Boïto, avec le grand artiste Chaliapine qui fait de ce rôle un type étrange, déroutant comme l'esprit du mal. Le ténor Tamagno est un Faust magnifique avec sa voix qui est une force de la nature. Quant à moi, j'ai essayé de jouer cette Marguerite telle que l'a conçue Boïto, fin lettré selon Goethe : une paysanne simple, naïve, humaine.

Le maître venu pour assister à la représentation s'est montré plus que satisfait et nous a tous comblés de louanges.

Gunsbourg a mis en scène avec son goût artistique si parfait *la Damnation de Faust* de Berlioz qui n'avait jusqu'ici été donnée que dans les concerts.

Désireux de faire représenter cette œuvre admirable à Paris, il vient de louer à cet effet le théâtre Sarah-Bernhardt, et nous engage Renaud, Alvarez et moi.

Paris. « *La Damnation de Faust* », de Berlioz.
30 avril 1903.

Cette œuvre n'a été chantée, jusqu'ici, à Paris, que dans des concerts. C'est donc une vraie première.

Succès sensationnel !

Alfred Bruneau écrit dans *le Figaro* : « Alvarez a chanté et joué admirablement le rôle de Faust. Renaud est remarquable dans le rôle de Méphisto.

« Mme Calvé prête à Marguerite son foyer passionnel, son adorable voix, tout ce qui émane, tout ce qui rayonne de sa personnalité de grande artiste. Sa voix est une pure merveille. Sa sensibilité, sa grâce font penser à la Marguerite d'Ary Scheffer, d'une tristesse si poignante, si communicative. »

Deux lettres de J.-H. Rosny et de Péladan qui viennent de m'être adressées :

De J.-H. Rosny : « ... Je suis heureux de pouvoir vous remercier de la joie d'art que vous nous avez donnée.

« Vous avez été parfaite, chère grande amie.

« De cette figure touchante, certes, mais un peu effacée, vous avez fait une Marguerite mystique, mystérieuse, d'une chasteté ardente, d'une très réelle beauté.

« Et quels beaux costumes (collection roi de Bavière) ; une vraie sainte de vitrail. »

« Madame et chère amie,

« Vous avez chanté ce rôle de Berlioz avec un style d'une pureté incomparable. Quelle jeunesse de voix ! Quelle cristallité de son ! Je ne vous avais jamais entendue aussi classique, aussi magistrale ! C'est la perfection même.

« L'esprit le perçoit aussi bien que l'oreille, et surtout dans cette musique où les timbres font le rôle les uns des autres, et où vous avez dû vous faire violon.

« Comme actrice, vous avez été aussi goethienne que possible, et ingénue étonnamment. Vous auriez réjoui des Allemands lettrés.

« Ma femme est enthousiasmée.

« Vos deux admirateurs.

« J. PÉLADAN. »

Paris. Théâtre de la Gaîté. — Octobre 1904.

Je viens de signer avec les Isola, directeurs de ce théâtre, pour jouer *Hérodiade*, de Massenet, et *la Messaline*, de De Lara, deux opéras qui n'ont pas encore été représentés à Paris.

Nous répétons. Je chante le rôle adorable de Salomé, qui n'a rien de commun avec celle de l'histoire. Le librettiste, Paul Millet, poète délicat, l'a conçue comme une pure jeune fille, idéalement éprise de Jean-Baptiste, et qui devient elle-même victime d'Hérode et de son exécration mère, Hérodiade. L'œuvre fut créée à Bruxelles, à l'époque de mes débuts. L'étendue de ma voix m'avait permis de doubler le soprano et le contralto de mes deux grandes camarades, Mmes Duvivier et Deschamps-Jéhin. N'ai-je pas chanté à New-York dans la même semaine *Carmen* et *Ophélie*?

Première d' « *Hérodiade* ».

1904.

Succès complet. Massenet a été acclamé.

Du *Figaro* :

« Calvé et Renaud ont été simplement admirables dans les rôles de Salomé et d'Hérode, où leur talent de grands comédiens n'a pas faibli devant leur incomparable supériorité de chanteurs. »

Il vient d'arriver une bien drôle d'histoire à mes directeurs. Ils sont en pourparlers avec le célèbre ténor Tamagno, d'une part, et avec un montreur de phoques savants, d'autre part, pour l'Olympia dont ils sont également les administrateurs. Ce dernier avait demandé en outre de son cachet douze kilos de poisson pour nourrir ses bêtes, et le ténor pré-

textant que la vie est très chère à Paris, avait exigé un plus fort cachet, en demandant de chanter l'opéra *le Trouvère* pour ses débuts. Or, voici le télégramme qu'a reçu le ténor, ahuri : « Vous accordons votre cachet et vous aurez en plus douze kilos de poisson. » Quant au montreur de phoques qui avait reçu la dépêche suivante : « Nous doublons votre cachet et pourrez débiter par *le Trouvère*, » il a répondu : « Désolé, mes bêtes savent tout faire mais ne connaissent pas *Trouvère*. » Le secrétaire s'était trompé et avait envoyé à l'un ce qu'il devait adresser à l'autre. On en rira longtemps chez les Isola.

« *Messaline* », poème d'Armand Silvestre
et de Morand, musique d'Isidore de Lara.

1904.

Les poètes ont écrit un beau poème dont le musicien s'est très heureusement inspiré. Mon rôle est magnifique. Renaud, à son habitude, est parfait dans le rôle d'un gladiateur tragique et Duc a une bien belle voix. Gilibert, bon musicien, excellent chanteur chante fort joliment les couplets de Myrron qu'il fait bisser. Doucet, le grand couturier, a fait copier des costumes d'époque, qu'il a réussis avec son goût habituel. Ma robe en drap d'or d'impératrice, ainsi que le manteau pourpre, incrusté de perles et de pierres précieuses, sont d'une richesse

inouïe. De nombreuses ouvrières ont dû travailler tout un mois pour les broder.

Lily Lehmann, qui était dans la salle, est venue me féliciter. « Je vous préfère dans les rôles tragiques, dit-elle. Vous devriez laisser *Carmen* de côté. » Est-ce un blâme? ou un compliment? L'un et l'autre, je pense.

Quelques appréciations :

Du *Figaro*, Alfred Bruneau :

« La voix de Calvé est unique et elle compose ses rôles comme une grande tragédienne. »

Du *Gaulois*, Fourcaud :

« Calvé est superbe dans ce rôle tragique. Elle prend des attitudes de statue et des inflexions de voix dont elle a le secret. Au cinquième acte, avec sa robe d'or, son manteau de pourpre parsemé de perles et de rubis, elle plane comme un symbole de désastre. Je ne parlerai pas de sa voix, une des plus belles, des plus émouvantes que l'on puisse entendre. Et quelle tragédienne, quelle mine lyrique! Ces seuls mots : « Ah! sur moi ces mains de morts, » tandis que les doigts crispés du gladiateur qu'elle aime, s'accrochent à son manteau, ont communiqué à tous le grand frisson. »

Bal costumé chez Madeleine Lemaire.

En son délicieux petit hôtel donnant sur le parc Monceau, le peintre exquis des *Roses*, l'adorable femme, l'amie si hospitalière qui conquiert tous les cœurs par son charme subtil, sa bonté, Madeleine Lemaire, recevait hier soir « le Tout-Paris ».

Un essaim de jolies jeunes filles, entraînées par la charmante Suzette Lemaire, esquissaient des danses grecques.

La divine Bartet, en costume d'Antigone, très admirée, très entourée, rivalisait de grâce et de beauté avec ses camarades du Théâtre-Français.

Entrée sensationnelle de la belle opulente Madame de B..., en sage Minerve : « Une fois n'est pas coutume, » dit cette bonne langue de Saint-A.... Reynaldo Hahn nous a charmés avec ses délicieuses *Études latines*. La très jolie Mlle D... en Diane, montrait d'admirables jambes de chasserresse.

Ayant joué *Messaline* dans la soirée, sortant de scène, j'avais conservé mon costume romain-grec de l'acte de Suburre, robe fourreau, enserrée dans une résille d'or, parsemée de feuilles de roses. Enveloppée d'un voile rose, les cheveux dénoués, la tête couronnée de roses, j'ai eu un succès d'entrée. Le peintre Bernard veut faire mon portrait dans ce costume.

Londres.

Juin 1905.

Avec Renaud et Alvarez, nous chantons le *Méphis-tophélès* de Boïte qui obtient ici un très grand succès. Le roi Édouard VII vient souvent à l'Opéra et donne toujours le signal des applaudissements. *Messaline*, avec Alvarez et Renaud, a triomphé ici, de même qu'à Paris.

Coombe.

Lady de Grey, qui habite ce délicieux coin des environs de Londres, m'écrit que S. M. la reine Alexandra vient passer la soirée chez elle et désire m'entendre. La reine m'accueille avec son délicieux sourire, sa très grande amabilité. D'une grande distinction, très simplement vêtue d'une robe mauve montante, elle avait son merveilleux collier de grosses émeraudes et diamants qu'elle ne quitte pas.

A cause de sa surdité, elle était placée tout près du piano. Sa Majesté m'a demandé de chanter *Carmen* et m'a fait recommencer deux fois la Habanera.

— J'ai entendu toutes vos paroles, dit-elle, à cause de votre diction parfaite. Quelle voix exquise ! Je comprends l'admiration de notre mère la reine Victoria.

Cabrières, 1905.

J'ai cessé de prendre des notes et n'ai pas ouvert mon *Journal*, prise d'une singulière paresse. Très

lasse, je vais aller me retremper dans la bonne nature, boire l'air pur de nos causses, et, dans la solitude, retrouver mon vrai moi, abandonner pour un certain temps, peut-être pour toujours, ces oripeaux, ces vêtements de bohémienne ou d'impératrice, devenus lourds à ma pensée assagie, mûrie par l'âge et l'expérience.

Depuis trois mois, je me repose auprès de mes parents qui semblent les plus heureux de la terre, par moi. Je ne connais pas de joie plus grande. Quelques amis sont venus me voir cet été : Jean Richepin, sa charmante jolie femme et ses deux plus jeunes fils. Le grand poète achève en ce moment un roman, et ne quitte son livre que pour jouer à saute-mouton ou pour tailler des pipeaux à ses enfants !

Un mot de mon filleul Jean-Loup. Comme j'ai l'habitude de faire mille grimaces, chantant et mimant les rondes de mon jeune âge pour amuser les petits, ce joli bambin de cinq ans, qui se croit un grand jeune homme, a dit très sérieusement à son père :

— Vois-tu, papa, marraine, c'est une petite fille qui a grandi.

*
* *

M. et Mme Joachim Gasquet sont venus nous rejoindre. Lui, jovial, enthousiaste, poète de talent, met tout le soleil de sa Provence dans ses vers.

Mme Gasquet, filleule de Mistral, a été reine du Félibrige. Bonne et compréhensive, elle pleure

d'attendrissement en écoutant le beau poème que son mari vient d'écrire et qui va être joué à Orange. Combien je regrette de ne pas être une comédienne pour pouvoir l'interpréter (1) !



Mes bons, mes grands amis, M. et Mme Gheusi, sont venus très aimablement avec Bob, leur délicieux petit garçon, mon filleul, partager ma solitude. Gheusi, avec son grand talent d'écrivain, sa vaste érudition, vient de faire paraître un livre fort intéressant sur l'Atlantide mystérieuse.

.....
Ils viennent de me quitter et je les ai vus partir avec infiniment de regret. La très jolie Mme Gheusi possède un grand charme qui lui conquiert tous les cœurs !

Les séjours dans mon Aveyron prennent une bonne partie de mon temps. J'y passe fidèlement toutes mes vacances et lorsque j'en ai le loisir, j'y reviens en toutes saisons. Ma petite patrie reste attachée à mon cœur, à ma chair. Je lui dois ma force et ma vitalité.

Lorsque j'étais engagée à l'Opéra-Comique, prise

(1) Depuis la mort de son mari, Mme Marie Gasquet a écrit de beaux ouvrages, *Mon enfance provençale*, *Ma tante Capucine*, et tant d'autres œuvres où l'on retrouve une exquise sensibilité, un talent très personnel.

de nostalgie, il m'arrivait parfois de partir le samedi, afin de passer simplement un beau dimanche et une nuit à Cabrières et d'en revenir le mardi matin, pour donner ma représentation.

Ces soirs-là, Carvalho disait :

— Écoutez-la, elle rapporte dans ses poumons l'air pur de sa montagne !

Tournée en Allemagne. — Autriche-Hongrie.

1906.

A Berlin, j'ai dû chanter *Carmen* en français, alors qu'autour de moi, mes partenaires et les chœurs me répondaient en allemand : cacophonie, incompréhension de part et d'autre.

Les articles de journaux sont très élogieux pour ma voix, mon style, mais critiquent ma « Carmen », la trouvant trop... française !

Il est évident que je n'en fais pas une fille à soldats et que je lui conserve la légèreté, la grâce innée des gitanes, vieille race qui n'est jamais commune, même dans ses gestes les plus osés.

J'ai été plus heureuse dans toutes les autres villes : Hambourg, Leipzig, etc..., où les étudiants m'ont fait des ovations.

A Dresde, le directeur voulant me faire un compliment aimable, me dit :

— Ach ! Paris ! quelle belle ville ! Je la connais et je l'aime. J'y suis entré avec nos troupes en 70...

Piquée au vif, j'ai répondu avec le sourire :

— Eh bien ! mon grand-père, officier de Napoléon I^{er}, est entré à Berlin bien avant que vous arriviez à Paris...

Ça a jeté un froid.

J'ai terminé ma tournée, par la Hongrie et l'Autriche. A Budapest, *Carmen* a remporté tous les suffrages ainsi qu'à Vienne. Publics très compréhensifs, musiciens très enthousiastes.

Mme Georges Bizet m'écrit :

« Ma chère Calvé, vous devez venir chanter la millième de *Carmen* à Paris. Vous en avez le droit, vous qui avez fait applaudir l'œuvre du maître dans le monde entier. Nous comptons sur vous ! »

Laissant de côté tous mes engagements, je me suis empressée de rentrer à Paris.

Millième de « Carmen ».

1907.

Cette solennité a été triomphale pour le grand Bizet. Tous les artistes ont essayé d'être à la hauteur de leur tâche. Le ténor Clément, le baryton Bonnet ont été parfaits. Moi, j'ai joué et chanté comme si je devais mourir le lendemain !

En effet, voulant finir en beauté, je suis décidée à laisser le théâtre pour toujours.

En regardant mon visage de gitane, je lui ai dit

un adieu sans retour ! C'est de la folie, disent parents et amis.

Je ne veux pas que le public se lasse de moi. Il ne verra pas mes rides. Mon bon sens rouergat me suggère qu'à quarante-sept ans, on n'a plus le droit de jouer les amoureuses !

Ce n'est certainement pas sans un serrement de cœur, mais ma sage maman m'approuve et cela me donne du courage.

Je vais continuer la carrière de concerts car ma voix n'a pas de rides.

Londres.

Février 1910.

L'impresario, M. Tait, me propose une tournée de concerts autour du monde.

Vieux désir que je vais enfin réaliser.

Voyager à travers des pays inconnus, faire entendre des chants de France, partout. Joie, ivresse ! Échapper au temps, éprouver des sensations nouvelles, enrichir sa vie intérieure de tous les souvenirs cueillis en route. Quelle allégresse !...

*A bord de la « Morea », bateau
de la « Peninsular oriental ».*

Port-Saïd.

Douze heures d'escale. Tout le monde descend à terre.

Je reste à me reposer sur le pont avec ma petite

troupe composée d'un pianiste, une dame violoniste, un ténor italien.

Nous profitons de notre solitude pour répéter le premier concert que nous allons donner dès notre arrivée à Colombo. Je suis enchantée de mes camarades qui ont tous du talent et ont été fort bien choisis par notre habile impresario, M. Tait.

*
* *

Nous venons d'entrer dans la mer Rouge. Il fait affreusement chaud. Nous croisons des steamers qui reviennent en Europe et de nombreux cargos marchands.

Aden, terre nègre.

Nous descendons à terre pour visiter les « Bains de Salomon » qui sont peu intéressants à mon avis.

Dans les rues circulent des enfants, filles et garçons, curieusement vêtus d'habits multicolores, pomponnés, coiffés et maquillés outrageusement.

Ils nous suivent comme une nuée de moucheron, en demandant des bakchichs.

Au bout de quelques heures, nous réintégrons notre palais flottant où des Hindous tout habillés de blanc, doux et silencieux, lavent le pont.

*
* *

En des siestes prolongées, je me repose. Non loin de moi, un couple anglais se prélassé. Nous bavarder.

dons. Ils ne font que toucher barre à Colombo et repartent pour l'Angleterre. « Nous faisons ce même trajet tous les ans, ce sont nos vacances. Nous adorons la mer, et ici, on n'est assujéti à aucune obligation mondaine, on ne reçoit pas de courrier, on ne lit pas de journaux, c'est la détente complète. »

C'est égal, faire trente-six jours de voyage en mer, aller et retour, pour se reposer ! Voilà qui n'est pas banal !

Et moi qui me croyais très brave de traverser le canal lorsque j'étais à Londres, pour aller passer mes deux jours de week-end à Paris !...

Ceylan-Colombo.

3 avril.

Il me semble être transportée sur une autre planète.

La terre est rouge, surtout quand le soleil darde ses rayons sur cette île empourprée qui éblouit les yeux. Au petit matin, je sors vivement dans la rue pour prendre contact avec ce monde nouveau, escortée de mon « boy », chargé d'être le gardien, valet, interprète obligatoire dans ce pays qui écarte les mendiants avec rudesse, mais les bêtes avec douceur, car tout animal est sacré ici.

Dans un jardin, je viens de voir un enfant prendre délicatement entre ses doigts une horrible araignée velue qui se promène sur son bras nu et la poser avec des précautions infinies sur une fleur.

Nous prenons des pousse-pousse (*rickshaws*) pour aller déjeuner à Mount-Lavinia, restaurant très à la mode.

Des cocotiers géants planent au-dessus du fouillis de tous les arbres étalant leurs palmes dans l'azur. Sur la terrasse, en prenant le café, nous admirons les yoguis jouant doucement de la flûte pour charmer les serpents qui se dressent et ondulent comme des bayadères.

Colombo.

6 avril.

Très beau concert auquel assistaient bon nombre de missionnaires français (Aveyronnais) qui possèdent ici une école.

J'aurais voulu visiter Kandy, mais nous sommes affichés à Perth où je voudrais arriver le plus vite possible pour me reposer.

En route pour l'Australie.

Après une escale de deux jours à Singapoor, le bateau s'arrête en face les îles Cocos pour jeter le courrier à des jeunes gens qui viennent au-devant de nous, en barque. Les grands bateaux ne peuvent approcher. On découvre à une très courte distance une longue bande de terre plate presque au niveau de la mer. On aperçoit dans le lointain des forêts de cocotiers. L'île est sous le protectorat de l'Angleterre.

Nous venons de passer l'Équateur. Je ne me lasse pas de contempler la Croix du Sud par les belles nuits sans lune.

Il fait si chaud qu'on transporte les matelas sur le pont pour coucher à la belle étoile ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, en pyjama ou robe de chambre. C'est amusant.

Dans le jour, sur le pont, les Anglais jouent à toutes sortes de jeux ; le soir, on danse.

Moi, je lézarde au soleil jusqu'à ce qu'il se couche. Ma peau brune n'a pas à le craindre. Je suis bronzée.

.

Nous venons d'essuyer une terrible mousson.

Au petit matin, j'ai été réveillée par un bruit formidable. La nuit avait été si mauvaise que je venais à peine de m'endormir. Sautant à bas de ma couchette, je me précipite pour ouvrir la porte de ma cabine. Un paquet d'eau m'entoure soudain, m'inondant jusqu'aux genoux. A grand'peine, j'ai pu atteindre l'escalier du pont supérieur où tout le monde s'était réfugié. Quelle alerte ! Une forte lame avait brisé la porte de l'entrepont.

J'ai eu toutes les peines du monde à me remettre de ma belle peur. Et pourtant, il faut chanter au concert de ce soir. La vie, c'est du courage !

Mes camarades se montrent vaillants, je dois leur donner l'exemple.

Grand succès pour tous. Ma voix était bonne.

La semaine prochaine, concert à Adélaïde.

Je n'ai pas le temps de voir le pays. Me revoilà

prisonnière de ma voix, la moindre fatigue, la promenade la plus inoffensive, serait un désastre.

Adélaïde.

Notre second concert a très bien marché. Ma petite troupe est brave. Mon ténor a une bien jolie voix. Le violoniste et le pianiste sont parfaits.

Melbourne.

Mai.

Belle ville ! Très anglaise avec ses maisons alignées, ses magasins, ses hôtels confortables, climat admirable, rappelant celui de la Californie.

Visité le Jardin des Plantes, aux fleurs étranges, grasses, lourdes, veloutées, passant du rouge incarnat aux mauves et jaunes intenses, dont les calices se referment sur les insectes dont elles se nourrissent, tels des becs d'oiseaux.

Hier, grande représentation organisée par notre impresario dans le théâtre où nous devons chanter.

Je trônais dans la salle, un bouquet à la main, entourée du public qui me regardait comme une bête curieuse ! C'est l'habitude du pays, et puis c'est d'une bonne réclame, avait dit l'impresario !...

Nous donnons des concerts dans de vastes salles. Grands succès. Belles recettes. Heureusement, car les frais sont énormes.

Nous visitons, à quelques kilomètres de Melbourne, un ranch qui contient dix mille moutons, un nombre

considérable de bêtes à cornes. Tout est hors de proportions dans cette riche et grande Australie.

Sydney.

Nous avons donné ici une douzaine de concerts fort appréciés. Jolie grande ville claire et gaie que nous quittons avec regret pour nous embarquer pour la Nouvelle-Zélande.

30 juin.

Nous voici à *Wellington*.

Le dernier jour de notre traversée, il nous a été donné de voir un phénomène fort rare.

En plein jour, vers cinq heures de l'après-midi, nous voyons tout à coup, devant nous, se dresser dans le ciel un *météore* sous la forme d'un flambeau, s'avancant par saccades et d'où jaillissait une flamme si ardente qu'elle restait visible en plein soleil couchant.

Je croyais être le jouet d'une illusion d'optique, lorsque je vis tout le monde s'émerveiller en poussant des cris d'admiration. Le commandant nous dit qu'il n'en avait jamais vu d'aussi beau.

Du reste, c'est l'année des phénomènes météorologiques. La fameuse comète que l'on aperçoit en ce moment du monde entier, d'une visibilité plus grande ici, se montre dans toute sa splendeur. Nous ne nous lassons pas de l'admirer par les belles nuits d'été.

.

Aux portes de la ville, nous allons voir un campement de Maoris (indigènes du pays), magnifique race, se rapprochant comme type de notre conception de la beauté.

Chritschurch.

Nous voici au bout du monde, à trois jours du Pôle Sud. Beau concert, public enthousiaste.

Brisbane. — Queensland.

Nous achetons ici de belles opales, moins laiteuses, moins claires que celles du Mexique, plus sombres, ardentes, solaires.

Une de mes amies, poétesse américaine, a écrit la belle légende que voici sur cette magnifique pierre précieuse :

« Le Soleil ardent, épris de la pâle Lune, la poursuivit dès son réveil. La chaste Phœbé disparut d'abord sous un nuage, se réfugia sur la montagne, se cacha dans la forêt...

« Avant de disparaître à l'horizon, lasse de courir, comme elle se reposait un instant sur un rocher au bord de la mer, le Roi Soleil l'atteignit enfin et, de ce magnifique embrassement, naquit l'Opale aux reflets changeants, lunaires et solaires. »

Cette grande Australie est un magnifique pays que j'aurais mieux voulu connaître, mais chantant tous les deux jours, voyageant le reste du temps, j'ai

parcouru cette contrée comme un oiseau en cage, chantant, dormant, rêvant... uniquement préoccupée de ma santé et prisonnière de ma voix. Je n'ai même pas eu le courage d'ouvrir mon *Journal* durant ces longs voyages. En trois mois, nous avons donné trente fructueux concerts. M. Tait, mon impresario, très brave, très honnête, très intelligent businessman, est ravi. Tout est pour le mieux, j'ai hâte d'aller visiter de vieux pays : l'Inde, la Chine, le Japon !

Pondichéry.

Nous nous embarquons pour Pondichéry. Belle traversée. Dès l'arrivée, nous avons donné un fort beau concert. Pas mal de Français. Public choisi.

Dans les rues, les femmes, simplement coiffées, ont belle allure. Elles filent, assises devant leurs toutes petites maisons, comme en Grèce. Les enfants ressemblent à ceux de notre race. Ils descendent de vieilles familles créoles, me dit-on.

Des vieillards et des enfants noirs nous tendent la main en criant : « Hurrah ! pour papa ; Hurrah ! pour maman. » Les seuls mots qu'ils aient retenus de notre langage.

Une belle statue de Duplex fait face à la mer.

Heureuse de voir le monument de ce vaillant Français en terre française.

Madras.

De même qu'à Pondichéry, le folklore de chez nous, chansons normandes, pyrénéennes, provençales, ont eu un énorme succès ! Je n'ai jamais aussi bien chanté les chants de la mère patrie.

Madhura, la ville des temples.

La ville sainte où les fidèles viennent en pèlerinage.

Notre guide nous conduit voir les vieux monuments millénaires. Quelle architecture curieuse, extravagante. Pagodes de granit, pyramides géantes où sont sculptés les dieux, les héros, les singes, les éléphants, pêle-mêle, entassés, pressés.

Nous entrons dans l'un des temples, moyennant quelque argent.

Les éléphants sacrés circulent au milieu d'une foule dense, d'une cohue de prêtres, de mendiants à face noire.

Difficile de se débarrasser d'eux, malgré le zèle de notre guide.

Le soir venu, nous allons dans la salle où les bayadères, vêtues de soie, ondulent avec des gestes lents, voluptueux.

Après la représentation, la plus jeune d'entre elles me vend ses bracelets : deux serpents entrelacés avec des émaux rouges et verts. Elle est la seule qui soit

belle. Les autres ont des figures bestiales, des lèvres épaisses, qui sentent leur animalité.

.

Nous reprenons le bateau pour Calcutta. Nous naviguons sur un fleuve aux eaux lourdes. De grands bateaux nous croisent qui partent pour Liverpool. Nous approchons de la grande ville.

Calcutta.

Ville gigantesque, monstrueuse, somptueuse et sordide, tout à la fois : deux villes juxtaposées, la ville européenne qui sent l'agio, la richesse, et la ville indigène qui sent la pauvreté. Visité la banlieue dont l'affreuse misère soulève le cœur. En traversant le quartier chinois, où des lanternes de papier éclairent les boutiques, je lis sur des enseignes lumineuses : *Church et Club* (Église et Cercle). Bizarre !...

Ce soir, une amie américaine m'invite chez Firpo, restaurant à la mode. Des myriades d'insectes voltigent autour des verres qu'il faut se hâter de recouvrir. Dès qu'on entend l'orchestre, les tables se vident. On va danser dans la salle dont on éteint les lustres et les couples glissent dans l'obscurité...

Visité le Maïden, grand parc au milieu duquel, à travers l'épaisse verdure tropicale, se trouvent encore quelques beaux temples indiens.

Hier soir, notre concert a brillamment réussi. Le vice-roi et toutes les notabilités y assistaient.

La Pavlova.

L'admirable artiste est ici avec sa troupe. Je l'ai applaudie un peu partout : à Londres, Paris, New-York, mais je ne l'ai jamais vue aussi émouvante que dans cette Inde mystérieuse où elle apparaît plus diaphane, plus irréelle encore. Hier soir, en interprétant *la Mort du Cygne* et *la Libellule*, elle semblait appartenir à un monde d'esprits subtils, inconnus de la terre. Prodigue à l'excès, infiniment bonne, pour épargner à ses gentilles compagnes le manque de confort des chemins de fer de ce pays, elle vient de les conduire de Bombay ici en auto ! Voyage qui a dû lui coûter une fortune ! Elle m'a avoué en riant qu'elle rentrerait en Europe l'escarcelle vide, mais qu'elle était prête à recommencer.

Je peux en dire autant !

Visite au couvent de Belhur.

Calcutta, 1911.

J'avais hâte d'accomplir un pieux pèlerinage au monastère où le Swami a vécu, où il est mort voilà huit ans !

La maison mère est à quelques kilomètres d'ici, au bord du Gange. J'en reviens. Les moines, avertis de ma visite, avaient préparé sur la pelouse que baigne le fleuve sacré, un goûter composé de laitage, de fruits et de miel.

Accueillie respectueusement par des paroles de bienvenue en ce doux parler bengali qui charme l'oreille comme un chant d'oiseau et que l'interprète me traduisait, je pris place au milieu d'une centaine de moines vêtus de leur robe jaune, coiffés du turban. Par une aimable attention, ils avaient convié des musiciens ; un chanteur s'accompagnant d'une sorte de cithare à quatre cordes : instrument national de l'Inde qu'on nomme un tar, murmurait des mélodies plaintives, pleines d'une langoureuse tristesse, exhalant l'âme nostalgique de leur pays. J'ai essayé d'en noter une, intitulée *Chant de la pluie*, je n'ai pu y parvenir. Leur gamme est si compliquée, les intervalles de quart de ton si difficiles à retenir.

J'ai chanté à mon tour du folklore de chez nous, que le Swami aimait tant. Un moine s'est dressé pour déclamer, en l'honneur du maître, une sorte de mélopée. Après quoi, les assistants : musiciens et moines, ont psalmodié un *mentram* se terminant par les mots sacrés : *om-ary om!* J'ai pu mêler ma voix à la leur, ce qui a paru les charmer.

A quoi rêvent-ils, ces moines nourris de quelques grains de riz? Qu'y a-t-il sous leur immuable sourire si mystérieux? Comment pénétrer des âmes si fermées?

On m'a fait visiter la pièce où l'âme du maître s'est envolée en une profonde méditation. Des mains pieuses ont fait élever un monument en marbre à sa mémoire, mais sans inscription. « Quoi? pas même son nom? » ai-je murmuré. Le frère du Swami, qui

appartient au même ordre, m'a répondu d'un beau geste, montrant le ciel, ces simples mots : « Il a passé ! »

Oui, il a passé, mais en laissant une trace ineffaçable de son passage. « *La vraie vie n'est pas celle-ci !* Nous ne sommes pas nés ! Il faut passer par la mort, pour entrer dans la véritable patrie, » disait-il.

J'ai pris congé de ces doux philosophes, l'âme apaisée. « *Que la sérénité soit toujours avec vous, ô mère.* » (Dans l'Inde, qu'on ait quinze ans ou cent ans, on salue toute femme de ce doux nom.)

Telles ont été leurs dernières paroles, accompagnées du joli salut oriental : les paumes des mains jointes, sur leurs genoux, la tête inclinée jusqu'à les toucher !

Au moment de partir le soleil, sur le Gange, comme de l'or en fusion, faisait resplendir en une apothéose, le couvent, la pelouse, les visages des moines, très beaux, très purs, en de belles et nobles attitudes. Cette visite, suivie de cette éblouissante vision, restera dans mon âme comme l'un des plus beaux souvenirs de mon voyage.

En route pour Dardjelling.

Toute une autre race envahit les voitures, têtes de Mongols trapus, le manteau en laine du Thibet sur les épaules. On aperçoit de droite et de gauche, une végétation monstrueuse. Tous les arbres, toutes les plantes du monde, sapins, lianes et bambous,

magnolias, acajous enfouis parmi les fougères et les hautes herbes.

Nous rencontrons le brouillard. Il fait froid, car nous allons arriver au pied des neiges éternelles de l'Himalaya.

Ville de plaisance et de repos où les Anglais viennent se reposer des fatigues de la trépidante Calcutta.

Cottages charmants au milieu de magnifiques cèdres. Des jeunes gens jouent au tennis. [^] jolies Indiennes, enveloppées dans leur sari, Tanagras exquis, passent.

.

Nous sommes montés hier au Sinchul, le sommet qui, près d'ici, domine la ville. Nous partons aussitôt car cette altitude ne convient pas à ma santé.

J'ai vu, là, le plus grand panorama du monde : le Gaurisankar (mont Everest), les grandes plaines du Sud, s'étendent à l'infini et au nord, l'Himalaya, si haut, si bleu, sur l'horizon, qu'il semble faire partie du ciel.

Nous venons de donner ici deux concerts fort appréciés.

Bénarès. — Visions.

Dès le lendemain de mon arrivée, au petit matin, j'ai suivi les ruelles où les singes gambadent. De petites vaches vont librement, mangeant les fleurs qu'on leur donne, dans les rues.

Je prends le bateau pour descendre le Gange. Le spectacle continue tout le long de la berge où une multitude vient se baigner. Je regarde aller et venir des femmes sortant de l'eau, recouvertes de leur voile qui ruisselle sur leur beau corps, telles des statues antiques.

De longues files de pèlerins descendent les marches du grand escalier, quittent leurs vêtements et viennent accomplir les rites du bain sacré. A côté d'une vieille femme couverte d'ulcères, je vois une belle jeune fille, au visage très pur, prendre de l'eau dans le creux de ses deux mains, pour s'en asperger le front, les joues, les épaules et boire le reste ! Il n'y a que la foi qui sauve ! Plus loin, un Yogui paraît perdu dans sa méditation. Les gens de haute caste ont les reins ceints d'une cordelette et font leurs ablutions avec des gestes d'une précision hiératique. Il commence à faire très chaud et je retrouve avec plaisir l'ombre des petites rues. Je croise des femmes voilées qui reviennent du marché, des pèlerins, le visage couvert de cendres. Une ravissante petite chèvre, conduite par une jolie enfant, broute les branches fleuries qu'elle lui tend. Je traverse le marché des Herbes, où grouille une foule compacte. Tout à côté, se trouve le Bazar des cuivres où j'ai acheté de beaux vases.

Le soir, nous revenons sur le Gange pour voir la Colline de Feu où l'on incinère les morts. Cela n'a rien de triste. Autour des bûchers en flammes, des enfants jouent comme en une fête. Des bateaux

chargés de bois ordinaires ou précieux s'approchent, car l'Indou est brûlé, suivant sa caste, quelquefois avec des bois odorants.

Pendant que les cadavres brûlent, d'autres attendent leur tour, ficelés entre deux planches.

Je rentre à l'hôtel. Je crois vivre un rêve sage et fou.

Tous les êtres que je rencontre ont les yeux pleins de sérénité qui me rappellent ceux du Swami. On sent qu'ils n'ont plus trace d'intérêt terrestre, et qu'ils désirent d'autres mondes !

Bénarès est vraiment, après Rome, la ville de la sainteté.

Delhi.

Vaste capitale aux grandes avenues, au milieu de jardins immenses. C'est la ville anglaise. Dans la ville indigène, la grande mosquée, la plus belle de l'Inde, dit-on.

Jeypore.

Oh ! la délicieuse ville, toute rose, temples, palais et maisons.

D'amusants petits chiens courent dans les rues, teints en rose, en vert, en jaune, multicolores.

Les gens ici, comme dans toute l'Inde, ont l'air de vivre en frères avec les bêtes. De petits ânes, des

vaches pacifiques circulent au milieu des rues, et des singes sur les toits.

Autour d'une grande place, des temples, des monuments, des palais. L'un d'un rose presque rouge, montre une façade de neuf étages faite de cent clochetons et de fenêtres en saillie. On l'appelle le *Palais du Vent*. Plus loin, se trouve le *Palais des Nuages*, le *Temple du Soleil* ! Une des portes de la ville s'appelle la *Porte des Rubis* ! Un conte de fées !

*
* *

J'ai passé une journée, seule dans la rue rose, à me remplir les yeux de la joie de vivre de ce peuple étonnant.

*
* *

Nous partons pour Agra. Il faut commander ses repas par télégraphe, si l'on veut trouver de quoi manger aux stations où le train va s'arrêter. Mon boy me demande à chaque instant si je désire des fruits ! Je pense que c'est autant pour lui que pour moi. Il ne prend que du riz bouilli et ne boit que de l'eau. Il me regarde manger mon repas avec dégoût !... L'odeur de la viande paraît l'incommoder. Dans les hôtels, il couche en travers de ma porte, comme un petit chien. Très serviable, il me défend avec zèle contre les mendiants et les marchands que l'on rencontre à chaque pas.

Agra.

Dès l'arrivée, nous apercevons les ruines immenses de l'ancienne capitale. A la porte du palais, le guide nous traduit l'inscription arabe qui la décore : « Que nul ne pénètre dans le jardin de Dieu s'il n'a le cœur pur ! » et cette autre : « *S'il est sur terre un paradis, c'est ici !* »

Le Tajd Mahal.

Nous visitons le célèbre mausolée élevé par un empereur mongol à sa bien-aimée.

Vision unique, inoubliable, que nul chef-d'œuvre ne peut égaler. Dressé sur une terrasse au milieu de cyprès noirs qui le rendent encore plus clair, le mausolée est entouré par une invraisemblable *dentelle* de « marbre ajouré » si fine, si diaphane, qu'elle paraît irréelle et au travers de laquelle on aperçoit le tombeau mystérieusement éclairé, où le porphyre et l'agate se mêlent. Mes camarades me demandent de chanter, mais rien ne me paraît assez doux. Mes petits sons ailés me semblent encore trop matériels. Seuls, des anges invisibles auraient ici le droit de prier.

Bombay.

Sur la route qui longe la mer, les dames hindoues, mystérieusement enveloppées dans les zénanas,

voilées de mousselines, languissantes, viennent respirer la brise du soir.

La foule est plus dense qu'à Bénarès. Européens en jaquettes, Persans, Parsis, Juifs, Chinois se confondent. Je n'ai jamais vu de ville aussi cosmopolite. Passent des indigènes, des fakirs. Ici des barbiers tondent leurs clients en plein vent, etc...

*
* *

Nous venons de donner un très fructueux concert devant les riches Parsis et la colonie anglaise. On a acclamé nos duos de *Carmen*, les chants français, italiens. Ma petite troupe me coûte cher et la recette vient fort à point remplir l'escarcelle vide.

Malabar-Hill est un promontoire vert rempli de villas et de palmiers. Les tours du silence se trouvent dans un magnifique jardin — cimetière parsis — que je n'ai pas voulu visiter, à l'idée de voir cette horrible chose : les vautours accomplir leur affreuse besogne de fossoyeurs.

Je quitte avec infiniment de regret cette Inde admirable, patrie du Swami, qui me laisse une impression profonde, jamais égalée, de spiritualité, de beauté, de sérénité, dont je garderai le souvenir inoubliablement.

Saïgon.

Notre concert a eu lieu dans un théâtre étrange qu'on dirait construit en carton-pâte. Ovations de

la population française pour nous tous. Nous pouvons enfin parler notre langue, ce qui ne nous était pas arrivé depuis notre départ de Marseille.

Promenade sur les quais où passent des coloniaux en toile blanche et des Annamites en longues robes de satin noir ciré. La ville rappelle Marseille, en petit.

Hong-Kong.

Dans le parc qui domine la ville, je me promène dès l'arrivée et je m'égare.

Je croise un prêtre et lui demande en anglais le chemin le plus rapide pour rentrer en ville. Il me répond en souriant :

— Vous lui tournez le dos, mademoiselle Calvé.

— Comment, vous me connaissez ?

— Vos portraits sont dans les journaux et je suis Aveyronnais, né non loin de Rodez. Nous sommes ici trois missionnaires du même pays.

Je leur ai envoyé des places pour entendre notre concert. Ils étaient au premier rang, heureux d'applaudir leur « payse », et moi émue de retrouver la « petite patrie » jusqu'en Chine. Décidément, on rencontre des prêtres de mon pays dans tous les coins du monde.

Hong-Kong.

Un mandarin chinois m'invite pour me faire entendre à ses invités.

Je commence par chanter l'air du Mysoli. Mes petits sons flûtés ont l'air d'impressionner l'auditoire. Compliments que l'interprète traduit :

— Ce chant tient de l'oiseau. Bravo !

— On demande maintenant que vous chantiez le récit dramatique de votre concert.

Je m'exécute en chantant et jouant *la Mort du Cosaque*, de Moniuwsko.

— On trouve que vous restez belle en mimant la mort du Cosaque blessé, me dit l'interprète, et on ajoute qu'on n'est jamais beau dans ce cas-là.

Je réponds qu'en Occident on procède de la tradition grecque qui veut qu'on embellisse même l'expression de la douleur.

— Ah ! fait répondre le mandarin, lorsqu'une nation place la Beauté avant la Vérité, c'est un signe de décadence !...

Shanghai.

Ville très antipathique, bourbeuse, marchande. Du jardin de l'hôtel on aperçoit des lieues d'entrepôts le long du Yang-Tsé encombrées de jonques, cargos, paquebots.

Une seule chose intéressante : visiter les merveilleux bazars où l'on trouve des objets d'un art précieux. Car cette très vieille civilisation a formé de grands artistes imités par les Japonais.

J'achète des soies admirables, des cloisonnés, des bronzes pour mon cher Cabrières.

Succès pour notre concert, beaucoup d'Anglais, très peu de Français, comme partout ailleurs, hélas !

Nous avons été voir un opéra-bouffe.

Pas de mise en scène. Lorsqu'un acteur entre, il lève le pied pour indiquer qu'il pousse une porte, un arbre représente une forêt, un bassin rempli d'eau, la mer..., etc., etc. Les gestes sont précis, toujours distingués, évidemment étudiés (un acteur chinois doit connaître la musique, la danse, tous les arts).

Leur musique est incompréhensible pour nous, autant que la nôtre doit l'être pour eux. « Ils trouvent nos orchestres fous, discordants. »

Dans les couloirs du théâtre, de jolies poupées se promènent, des camélias dans leurs cheveux lisses, en regardant les hommes de leurs petits yeux bridés.

Je suis toujours impressionnée par ces visages asiatiques, mystérieux, impénétrables. Leurs yeux sourient sans cesse, moqueurs, énigmatiques, cependant que les muscles de leur face restent impassibles.

Nous quittons cette ville sans regrets.

JAPON

Tokio.

Avril 1912.

A peine arrivée, mon impresario me dit :

— A votre concert, vous aurez tout le corps diplomatique et nombre de familles japonaises. On adore

la musique ici. Le succès a dépassé mon attente. Je remarque leur prédilection pour le folklore.

Nous visitons les temples, les jardins adorables. Je ne me lasse pas de regarder les femmes drapées dans leurs kimonos, et leurs petites mines futées. Je cours les magasins. Je fais l'emplette de jolis netzkés. Quel art charmant, délicat ! Nous avons été hier, avec mes camarades, voir danser les geishas. Parmi elles, il y avait de toutes petites filles qui étaient des plus charmantes. Une musicienne, à leurs pieds, jouait du samissen et chantait, d'une belle voix grave, des airs curieux emplis de volupté et de mélancolie.

.
Quelle chose exquise ! J'habite une vraie maison japonaise, dans les dépendances d'un temple antique. Le chef de famille, un prêtre bouddhiste qui vit là avec sa sœur et ses nièces, en est le desservant et m'offre de me louer une maisonnette attenante à la sienne.

Ma chambre aux nombreux paravents en papier, me ravit. Elle n'est meublée que d'une natte, de deux fauteuils et d'une petite table à thé. Le soir, on étale de grands coussins sur lesquels, par égard pour mes habitudes occidentales, on met deux draps de lit. On rapproche les paravents, et je suis ainsi chez moi. Dès que je me lève, on fait glisser les cloisons dans le mur comme dans une trappe. Oh ! les douces nattes de paille où l'on peut marcher les pieds nus avec délices !

Ces jeunes filles parlent tant bien que mal le français. Nous nous comprenons surtout par signes. Chaque matin, elles m'apportent des fleurs. Très habiles, j'apprends d'elles l'art de composer un bouquet.

Précieusement, elles installent le bibelot ou l'ornement qui doit décorer ma chambre ce jour-là. Une statuette de Bouddha, un vase de bronze, des jades précieux, qu'elles placent avec précaution sur ma table, afin de me les faire admirer sous tous leurs aspects. On me montre aujourd'hui le cabinet où sont renfermés ces objets.

— Pourquoi cacher tous ces bibelots? Vous pourriez les placer dans les diverses pièces de la maison, de façon à en jouir constamment?

— Quelle conception barbare! me répond l'une d'elles; nous finirions par nous y habituer, c'est à peine si nous nous apercevriions même de leur présence. Ne vaut-il pas mieux n'en prendre qu'un à la fois, de façon à en apprécier toute la beauté et tout le charme délicat?

Quelle leçon!

20 avril.

Les cerisiers sont en fleurs. Printemps inoubliable, indescriptible. Toutes les couleurs, toutes les senteurs dans les amusants jardins où je me promène.

Je pars demain pour San-Francisco, je quitterai avec regret ces jolies enfants et leur délicieux pays.

YOKOAMA

A bord du « Chiomaru » (1).

Mes petites Japonaises m'ont accompagnée au bateau. Toujours aimables, elles me disent de jolis riens. Je regarde longtemps leurs frêles silhouettes enveloppées dans leurs charmants kimonos, couleur prune, se détachant sur le ciel bleu.

Sur le pont se promènent des Chinoises, aux pieds minuscules. J'ai demandé à l'une d'elles de m'en laisser prendre la mesure : cela donne exactement comme largeur, deux des doigts de ma main, et comme longueur, mon index.

Ma voisine de table, une grosse dame européenne, rit à gorge déployée, d'un rire épais. Les serviteurs chinois, discrets et silencieux, la regardent de leurs yeux obliques, railleurs, un peu dégoûtés.

Nous devons faire escale aux îles Hawaï. Une famille américaine m'engage à prévenir le directeur de l'Opéra, à Honolulu, d'organiser un concert s'il le désire. Je viens de recevoir un radio en réponse au mien, avec ces simples mots : *All right*.

Honolulu.

A l'entrée de la baie, nous voyons avec stupéfaction mes photographies agrandies, attachées à de

(1) Ce bateau, acheté par les Américains, fut torpillé par les Allemands pendant la guerre.

petits ballons captifs qui se balancent dans les airs !

Au débarcadère, le directeur de l'Opéra nous reçoit avec une auto remplie de fleurs.

Selon une vieille coutume, on offre aux étrangers des colliers tressés avec un certain jasmin très odorant. L'usage veut qu'après les avoir portés, on les rejette à la mer.

Les femmes du pays ont un charme étrange. Leurs danses, leurs chants d'une volupté langoureuse, sont ravissants.

Le vaste aquarium est une des curiosités du pays. Grâce aux coraux qui entourent ces îles, la faune et la flore maritimes y sont d'une variété et d'une beauté exceptionnelles. On se demande si les merveilles que l'on y voit sont des oiseaux, des poissons ou des fleurs ! Nous donnons en huit jours trois concerts !

Après cette trop brève escale dans ce paradis, revenant par les États-Unis, nous regagnons la France où je suis arrivée après une absence de vingt-quatre mois, ayant essuyé les moussons de l'océan Indien, les terribles tempêtes de la côte australienne et un typhon dans cet océan Pacifique, si mal nommé.

Paris.

1913.

Me voici revenue, après deux ans d'absence, pendant lesquels j'ai fait le tour du monde en donnant quatre-vingts concerts ! Après avoir bien payé ma petite troupe, je rentre l'escarcelle vide, mais quelle moisson de beaux souvenirs !



A Paris, mes yeux me donnent des inquiétudes. Je viens de voir l'un des plus célèbres oculistes qui me dit :

— Parbleu ! vos yeux ont contemplé en deux années plus de pays et de merveilles que je n'en ai vu durant les soixante-dix années de ma vie !

Nice.

Février 1913.

Je viens de créer *la Maffia*, du compositeur de Seynes, œuvre fort dramatique, très intéressante.

L'ami Salignac, directeur de l'Opéra de Nice, avec sa grande intelligence et son expérience des choses du théâtre, est un metteur en scène remarquable ! Grand succès pour l'œuvre et les artistes !

Nice.

Février 1914.

Voici un article qui vient de paraître dans *l'Éclair* : « Le Visage des chansons ».

« Je viens d'avoir le rare privilège d'entendre Mme Calvé chez des amis.

« A la prière de la maîtresse de maison, elle se mit à chanter, sans accompagnement, des chants anciens, mélodies populaires de nos provinces de France, qu'elle mima avec cette science du geste que vous connaissez, ainsi que devaient le faire les troubadours.

« Avec son visage expressif, sa voix unique aux nuances infinies, nous vîmes tout à coup, dans ce salon, les hautes cimes de nos montagnes, la lande voisine de l'Océan imprégnée de senteurs marines, les grandes plaines jaunies d'épis, la nostalgie des plateaux brûlés de soleil, tout un panorama infini, cinéma de la pensée.

« Quel foyer de force, quelle âme agit ici pour avoir un tel pouvoir !

« Sans doute un puissant subconscient qui devient collectif en se joignant au nôtre?... Mystère !... »

Berlin.

15 juillet 1914.

On me propose, pour cet hiver, une tournée en Europe. J'ai l'intention de chanter le folklore des pays latins, France, Espagne, Italie.

Comme j'étais en train d'organiser mes concerts à Berlin je rencontre, tout à fait par hasard, Lily Lehmann sur la promenade « Unter den Linden ».

— Que faites-vous ici, me dit-elle dès l'abord. Vous ne pourrez faire de concerts cette année, ma pauvre Calvé. Croyez-moi, retournez vite en France.

Et devant mes questions :

— Chut, je ne dirai plus rien.

J'ai compris. La guerre dont j'ai vaguement entendu parler est à nos portes. Je me hâte d'aller rejoindre les miens (1).

(1) Je dois à ma grande camarade d'avoir évité le camp de concentration durant les hostilités.

VI

LA GUERRE. — « LA MARSEILLAISE » A NEW-YORK. — ÉLIE CALVÉ

Année terrible.

Décembre 1914.

Année de deuil, de désespoir. Mon frère va rejoindre son escadre à Toulon.

Voulant être utile à mon pays, je pars pour l'Amérique, donner des concerts pour la Croix-Rouge et la propagande française.

A mon tour de faire mon devoir.

Ma pauvre mère éplorée, mes amis, disent qu'il y a grand danger à traverser l'Atlantique, à cause des torpillages. Et après ! Est-ce que nos soldats hésitent à aller au front ?

New-York.

Notre grand Clemenceau est venu faire des conférences. On l'acclame comme un roi. Il entraîne les foules. J'ai été l'entendre hier soir. Il fut si pathé-

tique, si émouvant que tout le public pleurait en écoutant ce grand beau vieillard parler si ardemment de sa patrie.

Un de mes camarades vient de voir Sarah Bernhardt haranguer la foule au Parc Central. « Debout dans sa voiture, d'une voix vibrante, émouvante, elle parle des malheurs de la France. On l'acclame. Elle est prodigieuse. » Tous les Français qui sont ici font leur devoir de patriotes, avec le ferme espoir que les soldats de La Fayette viendront se joindre à ceux de la mère patrie.

NEW-YORK

Concerts pour les blessés.

1915.

Depuis quatre mois, j'ai donné des concerts un peu partout chantant *la Marseillaise* et les œuvres de Paul Déroulède, *le Clairon*, *le Bon Gîte*, etc..., avec tout mon cœur.

Les recettes sont envoyées par Mme Jusserand, ou Mlle Pierpont Morgan, ou par la Lafayette Fund, à Mme d'Haussonville, présidente de la Croix-Rouge, pour contribuer à l'achat des premières autos-ambulances qui vont partir pour le front.

Washington.

Mars 1915.

Grand concert pour les blessés. Notre ambassadeur, M. Jusserand, avait auprès de lui M. Lansing, qui représentait M. Wilson.

Je devais chanter *la Marseillaise*. Pour prendre notre drapeau, et me coiffer du nœud alsacien, j'avais été quelques minutes dans ma loge... Quelle n'a pas été ma stupéfaction lorsque, revenant en scène, j'ai pu constater que le chef d'orchestre et ses musiciens étaient partis !

— Parbleu, dit quelqu'un dans la coulisse, c'était à prévoir, ils sont *pro-allemands*, pour la plupart, et n'ont pas voulu accompagner l'hymne français.

Je me suis avancée bravement, le drapeau élevé, comme si je montais à l'assaut, et j'ai attaqué notre chant national, sans accompagnement, repris aussitôt en chœur par tout le public, debout, frémissant. Tout le monde pleurait.

Lansing dit à notre ambassadeur :

— Constatez cette émotion et ne dites plus que nous sommes des neutres.

M. Jusserand a raconté ceci, dans ses *Souvenirs de guerre*, qui ont paru dans *la Revue des Deux Mondes*, deux ans avant sa mort.

Boston.

1915.

De même qu'à Washington, mon concert annoncé pour les œuvres de guerre, a produit une fort

belle recette. On aime la France et on le prouve.

En allant prendre le train pour New-York, j'apprends l'affreuse nouvelle du paquebot *Lusitania* torpillé en vue de Liverpool. Quelle horreur ! Je connaissais la famille Craford, amie de miss Mac Leod, qui se rendait en Angleterre. Le père, la mère et les six enfants ont été engloutis avec le bateau. L'aîné des garçons, âgé de quatorze ans, excellent nageur, a essayé de se sauver, disent les journaux. On a retrouvé son pauvre petit corps échoué sur la plage de Liverpool, les poumons vidés ! Il avait dû lutter des heures entières. Pauvre enfant !

Cette dernière catastrophe a soulevé l'indignation du monde entier et je crois bien que l'Amérique va se décider à venir rejoindre notre armée, enfin. Dieu soit loué !

.
Je vais donner un dernier concert à New-York sous la présidence de miss Pierpont Morgan qui se multiplie pour nous venir en aide. A son exemple, tous les abonnés ont rivalisé de zèle pour grossir la recette.

La Lafayette Fund.

Cette association pour les secours aux blessés me demande d'habiller des poupées, pour les mettre en loterie.

A cet effet, je taille mes châles et mes robes de *Carmen*, je ne saurais en faire un meilleur usage ! Je



(Cliché Aimé Dupont.)

AMOUR SACRÉ DE LA PATRIE !

Emma Calvé chantant *la Marseillaise* au Bazar des Alliés à New-York en 1916.

couds et je drape mes petites Carmen qui sont, ma foi, fort gentilles. On vient de les exposer Fifth Avenue et on va mettre la plus belle en loterie avec cette affiche :

« Poupée confectionnée par Mme Calvé avec le châle et la robe qu'elle portait à la dernière représentation de *Carmen*, au Metropolitan Opera. »

A cinq dollars le billet, une de mes poupées a gagné *quarante mille* francs ! Je ne suis pas peu fière du succès *de ma petite fille* !

.

Sur le chemin de la vie, on n'arrive jamais à son dernier devoir !

Je lis aujourd'hui dans *le Courrier des États-Unis*, en grandes lettres, l'annonce suivante :

« Une bonne nouvelle : Mme Calvé, la célèbre cantatrice, chantera demain soir au *Bazar des Alliés, la Marseillaise*, avec le concours des chœurs et de l'orchestre du Metropolitan Opera.

« Notre compatriote devant s'embarquer à minuit pour la France, à bord du *Rochambeau*, a bien voulu consacrer les dernières heures de son séjour en Amérique pour cette grande et belle manifestation. »

NEW-YORK

A bord du « Rochambeau », une heure du matin.

1916.

Je suis trop fiévreuse de l'émotion ressentie au cours de cette inoubliable soirée pour aller m'endormir sans en prendre note.

L'immense salle du grand Central Palace pouvant contenir 30 000 personnes était comble. On avait improvisé une estrade que j'ai dû atteindre par une échelle.

Toute vêtue de noir, drapée dans notre beau drapeau, j'ai entonné le premier couplet de notre glorieuse *Marseillaise*, dont le refrain était repris par les chœurs du Metropolitan Opera. Mais voilà que, après le deuxième couplet, la foule entière, dans un élan d'enthousiasme indescriptible, a poussé le cri : « *Aux armes, citoyens!* » répercuté par l'immense verrière de la coupole avec une telle force que je me suis sentie vaciller comme un arbre qu'on vient de déraciner. J'ai dû m'accrocher à la hampe du drapeau, le cœur battant, saisie d'une émotion intense, les larmes aux yeux. « Comment vais-je faire, pour chanter en pleurant, » ai-je dit aux chœurs qui m'entouraient.

Me rappelant tout à coup avoir entendu dire que la grande tragédienne Rachel déclamait le dernier

couplet : « *Amour sacré de la Patrie,* » comme une prière, je me suis mise à genoux, étreignant le drapeau, et je l'ai ardemment chanté, à demi-voix, au milieu du recueillement de la foule frémissante. L'effet a été prodigieux ! On m'a enlevée sur un pavois et j'ai quêté... pour la France, dans un casque de poilu. Je ne faisais que vider et remplir mon aumônière improvisée.

En m'accompagnant au bateau, le président de cette soirée m'assure qu'avec les quêtes et les entrées, la recette dépassera environ cinquante mille dollars, soit *cinq cent mille francs*.

Je ne mentionne le chiffre exorbitant de cette soirée mémorable que pour rendre justice au grand élan humanitaire du peuple américain.

Je vais m'endormir, sur la grande mer berceuse, le cœur content d'avoir fait mon devoir de bonne petite Française. Mon grand-père, l'officier de Napoléon I^{er}, décoré sur le champ de bataille, l'avait fait autrement, et plus dangereusement que moi ! mais je ne suis qu'une femme... Il était temps de partir, je suis à bout de forces.

Une foule de jeunes gens, Canadiens, Américains, Italiens, Russes, rentrent en France rejoindre nos armées. Leurs parents les accompagnent, les mères pleurant. Je songe tristement qu'ils ne reverront peut-être plus leur grand pays ! Enthousiastes, vibrants, ils vont vers leur destin, en chantant les hymnes guerriers de leur patrie, et notre *Marseillaise*.

Parmi les passagères, Mlle Porel, la fille de notre

grande Réjane, voyage avec son fiancé, un docteur de Boston. Ils reviennent à Paris, pour se marier prochainement.

Deux fées de la couture parisienne, Mmes Boué, élégantes, belles, se promènent sur le pont, en costumes légers et flottants, « des hirondelles en dentelles ».

Intrépides, elles font tous les ans le va-et-vient entre New-York et Paris, sans souci du danger.

Quelqu'un murmure à mes côtés :

— Si nous étions torpillés, nous sauterions jusqu'à la lune, la cale du bateau est remplie de munitions.

Voilà qui n'est guère rassurant.

« A Dieu vat ! » comme disent les marins bretons.

Dernière soirée à bord.

2 heures du matin.

Nous venons d'entrer dans la Gironde et nous débarquons de bonne heure à Bordeaux. Dieu soit loué ! Nous arrivons sains et saufs !

J'avoue avoir eu peur ces jours derniers et j'ai passé bien des nuits blanches... sur le pont, prête à sauter... dans la lune...

Ce soir, je viens de donner le concert traditionnel pour les orphelins et les veuves de matelots. C'est un devoir auquel nulle artiste n'a jamais manqué.

Nerveuse comme toujours à mes arrivées ou départs, je ne puis aller dormir ; je songe tristement que, pour la première fois, nul des miens ne m'at-

tendra au débarcadère. Cette guerre a éparpillé toute la famille. Mon frère commande le fort de Six-Fours, près Toulon ; sa femme et son fils sont en Auvergne, et maman est trop âgée pour voyager seule, surtout avec les difficultés du moment.

Bordeaux.

1916.

D'affreuses nouvelles nous attendaient à l'arrivée.

Mme Réjane nous apprend que les Allemands approchent de Verdun, que Paris est bombardé par les zeppelins. Je vais chercher ma vieille maman qui a voulu rester seule à Paris, et l'emmener à Cabrières.

Les gothas survolent la capitale. On se réfugie dans les caves. Maman, courageuse comme toujours, ne peut se résoudre à quitter son lit.

— Est-ce que je descends à la cave par temps d'orage quand il tonne et que la foudre gronde, dit-elle. Je ne bougerai pas.

Je suis très souffrante, mon cœur me donne des inquiétudes.

Montpellier.

1917.

Le bon, l'admirable docteur Grasset qui m'a déjà sauvé la vie en 1900, me soigne ; crise cardiaque, déclare-t-il, causée par un surmenage intensif. Après de longs mois de souffrances, les crises devenant plus rares, me voici hors de danger.

Le docteur me déclare complètement guérie.

Il dit que je possède un fond de robustesse paysanne qui me fait triompher des maladies les plus graves. Mon angine de poitrine n'était qu'une fausse angine, puisque me voilà sauvée.

Mon esprit entêté et résolu voulait vivre. Je ressens à nouveau une vitalité, une force irrésistible qu'il me faut dépenser.

J'ai hâte de me rendre utile en donnant des concerts pour les œuvres de guerre.

J'ai demandé l'autorisation à Mgr de Cabrières de chanter à la cathédrale au profit des blessés. Il me l'a accordée avec sa bonne grâce coutumière, et sa courtoisie de grand seigneur.

C'est une profonde émotion pour moi que de chanter dans une église. La majesté du lieu, la foule recueillie, la voix puissante des orgues, tout porte le comble à mon émoi, et je crains toujours d'être au-dessous de ma tâche.

Je viens de chanter pour la Croix-Rouge à Marseille, Nice, Toulon, Cannes, etc...

La victoire définitive approche. L'ennemi bat en retraite. On parle d'armistice. Cette affreuse tuerie va cesser, Dieu soit loué ! Je vais à Paris rejoindre ma famille.

Trois de mes cousins sont morts à la guerre, entre autres Marcel Marceau, jeune capitaine qui a continué de se battre avec un bras blessé, jusqu'à ce qu'une balle l'atteigne au front.

C'était un brave et beau garçon de vingt-huit ans,

que j'avais élevé, sa mère étant morte très jeune. Et tant d'amis que je ne reverrai plus ! Une hécatombe, hélas !

Mon frère, après avoir fait bravement son devoir, est revenu chez lui fatigué, malade, vieilli de vingt ans !

PARIS — 1918

Armistice. — Victoire.

Mêlée à la foule, je suis allée place de l'Opéra, heureuse de sentir ma joie accrue par celle de tout le monde. Au milieu de l'allégresse générale, on pleure, on s'embrasse, on danse.

Passe Edmond Rostand ! Reconnu, on l'applaudit, on l'entoure, des femmes l'embrassent.

Grisée d'émotion, je parcours les rues durant des heures sans m'en apercevoir, et je rentre chez moi exténuée.

Je viens de sentir battre le cœur de Paris : « Vive la France ! »

En famille, nous buvons à la Paix, la sainte Paix.

Mon frère va mieux, mais il est terriblement changé. Ma chère belle-sœur, ma vieille mère et mon charmant neveu Élie étaient là. Le cher garçon qui va avoir treize ans, presque aussi grand que moi, est devenu un homme. La guerre l'a mûri avant l'âge. Fort intelligent, beau comme sa mère, il est

l'enfant chéri de sa grand'mère, qui se pare et se parfume pour lui.

Théâtre de l'Opéra-Comique.

A la demande de mon directeur, M. Albert Carré, je suis allée me joindre à tous mes camarades pour célébrer la victoire. Depuis la millième de *Carmen*, je ne pensais plus revenir dans ce théâtre qui me rappelle tant de glorieuses soirées. Toute ma jeunesse ! J'ai chanté avec une grande émotion devant mon vieux public, le cœur étreint, en songeant que c'était pour la dernière fois, et j'ai dit à mes chers camarades un adieu définitif. *Vieillir, c'est mourir un peu !*

Défilé des troupes.

Nous venons d'assister au défilé des troupes passant sous l'Arc de Triomphe. Spectacle inouï, inoubliable ! Apothéose grandiose des héros de la Grande Guerre. Tous les beaux, les superbes régiments belges, anglais, italiens, américains, nos grands généraux, Foch, Joffre, Castelnau, Pétain, Gouraud, Mangin, etc... à cheval, entourés de nos braves poilus, passaient fièrement aux acclamations frénétiques d'une multitude enthousiaste, frémissante. Au défilé des pauvres blessés, éclopés, gueules cassées, les femmes pleuraient, se trouvaient mal d'émotion.

Mon neveu Élie était fou de joie. Au passage du général de Castelnau, il s'est mis à crier de toutes ses

forces, en patois : « *Bibo l'Obeyrou! Bibo l'Obeyrou!* » (Vive l'Aveyron !) Le général s'est penché pour voir d'où partait la voix et a souri à mon gamin triomphant.

— Je savais bien qu'il m'aurait regardé, en entendant clamer en rouergat le nom de la petite patrie.

Chez les aveugles de guerre.

Je me suis attardée dans cette cour où se promènent tristement les jeunes aveugles de la guerre. Je remarque avec émotion leur allure hésitante et maladroite. Ainsi ces jeunes gens forts et robustes, au printemps de la vie, ne connaîtront jamais les joies d'un foyer, l'amour d'une femme, d'un enfant.

« Pourquoi ne pas essayer de les marier? me disais-je. Il y a des femmes qui seraient peut-être heureuses de les soigner, de les aimer. »

Cette idée ne me quitte pas ; je frappe à toutes les portes. Je viens de visiter un orphelinat de pauvres jeunes filles. J'expose à la directrice mon plan qui l'enthousiasme.

— Quelle bonne idée ! Il m'est si difficile de marier mes enfants, surtout les laides !

Elle convoqua sur-le-champ tout son jeune monde en me priant de lui parler. Le cœur rempli de l'image de cette jeunesse pour qui la lumière ne brille plus, je ne sais plus bien ce que je leur ai dit : j'ai parlé de leur solitude morale, de leur abandon, eux qui pourraient être de bons pères de famille.

— Songez, leur dis-je, que ces hommes ne verront jamais vieillir les compagnes de leur vie. La femme dont le cœur serait assez haut pour accepter le mariage avec l'un de ces malheureux, serait digne de toutes les louanges, de tous les respects.

— Je suis prête, dit tout à coup l'une d'elles — c'était la plus laide — emmenez-moi, je veux les voir. Permettez-moi seulement de le choisir, car moi, je le verrai toute ma vie !

— Voilà celui qui me plaît, dit-elle presque aussitôt, en désignant le plus séduisant et le mieux portant de tous. Je veux de beaux enfants.

J'ai pris le jeune homme à part ; je lui ai dit que la jeune fille que j'allais lui présenter le connaissait, le choisissait entre tous, qu'elle était jeune, belle et bonne.

Le pauvre garçon avait les larmes aux yeux :

— Oh ! comme je vais l'aimer et travailler pour elle ; je suis un bon ouvrier.

Il fait partie de ceux qui s'occupent à la fabrique de brosses et balais, créée pour ces malheureux.

J'ai mis la main de ma protégée dans la sienne. Ils étaient aussi émus l'un que l'autre. On les mariera très prochainement (1).

(1) Je les ai revus cette année ; l'aveugle, assis devant sa porte, tenait dans ses bras un bel enfant que, ravi, il palpait doucement, de ses mains sensibles.

— Il est bien fait comme toi, et beau, puisqu'il te ressemble.

— Vous l'avez entendu : il me croit jolie, blonde, blanche,

Les revenants.

Cabrières, 15 août 1919.

C'est fête au village voisin, la mienne aussi. Je suis née un 15 août, il y a belle lurette. Tous les ans, les jeunes gens viennent me souhaiter mon anniversaire avec des fleurs et des chants. Pendant la guerre, je n'avais vu personne ; les pauvres enfants sont restés pour la plupart dans les champs de l'Argonne, au Chemin des Dames...

Ce matin, ceux qui restent — un bien petit nombre, hélas ! — sont revenus, drapeau et musique en tête, en criant : « Vive l'armistice ! C'est encore nous, madame ! » J'étais bien émue en remerciant ces braves gens.

Ils avaient eu l'heureuse idée d'amener avec eux un joueur de *cabrette* (le biniou breton). Dans son outre de peau dort une voix mystérieuse : l'âme de la montagne.

Il n'est rien pour moi qui évoque, avec autant de puissance, la terre natale et la race. Ils dansent une bourrée. De belles filles, aux corps souples et solides, sont venues les rejoindre. Rien d'aussi vigoureux, de plus charmant que cette danse rythmée.

Ma mère m'avait appris des figures gracieuses, moi qui suis noire comme un pruneau. Je tremble qu'il n'apprenne la vérité.

— Vous mettrez doucement votre enfant dans ses bras et il vous pardonnera.

Les braves gens, que Dieu les bénisse !

oubliées aujourd'hui, et que je viens de leur enseigner.

Les chers garçons sont repartis joyeux et contents. Ils s'éloignent en criant : « L'armistice ! Vive l'armistice ! » Le cœur tout ému, je prie Dieu qu'il dure toujours.

Paris.

1920.

Plusieurs journaux annoncent que je vais rechanter *Carmen* à l'Opéra-Comique. A mon âge ! Fi donc !

Voici la lettre que je viens d'écrire à M. Montabré, en le priant de la faire paraître dans *l'Intransigeant* :

« Cher grand ami,

« On me prête l'idée bizarre, pour ne pas dire plus, de vouloir chanter encore une fois *Carmen* à l'Opéra-Comique.

« J'espère que vous n'avez pas cru les on-dit des journaux ; j'ai trop le respect du public pour lui infliger une *Carmen* vieillie. Je préfère lui laisser le souvenir de mon jeune visage. En 1907, après la millième de *Carmen*, j'ai quitté définitivement le théâtre à Paris.

« Qu'on me juge là-dessus. Je chanterai peut-être dans un concert à Paris et à Londres où l'on veut aussi fêter mes noces d'or avec le public.

« Et puis, je reviendrai dans mon vieil Aveyron vivre à l'ombre du clocher où je continuerai d'apprendre l'art si difficile et si utile de savoir vieillir.

« Emma CALVÉ. »

« Je chante ici dans toutes les villes de ma petite patrie : fleurs, ovations, bouquets ne manquent pas, on n'en fera pas davantage le jour de mon enterrement.

« On évoque toute ma jeunesse, cela m'est infiniment doux.

« E. C. »

Le conseil municipal de Rodez vient de décréter, me dit une de mes amies, que la place qui se trouve devant la porte principale de la cathédrale va porter désormais le nom de Emma Calvé. Je ne m'attendais pas à pareil honneur et j'en suis vraiment confuse. Comme mes pauvres chers disparus seraient heureux et fiers de l'honneur que la petite patrie a fait à leur enfant !

Octobre 1921.

Ma chère mère n'est plus ! Elle s'est éteinte à quatre-vingt-sept ans, comme on s'endort, sans une plainte. Vaillante devant la mort, comme elle l'avait été devant la vie :

— Ma fille, il n'est pas difficile de mourir, regarde-moi, j'ai confiance en la bonté de Dieu, car il est indulgence et amour, et j'espère en sa miséricorde. Ne pleure pas. Je me souviens de tes douces paroles : « Maman, je te remercie de m'avoir mise au monde ; « car j'ai été une des femmes parmi les plus privilégiées. » Et elle a ajouté : « Je n'ai donc pas perdu « ma vie, puisque j'ai créé du bonheur, de la joie !... »

La compagne de toute mon existence, celle qui, dans toutes les misères physiques, m'a soignée, dans tous mes chagrins m'a consolée, encouragée, ma pauvre chère jolie petite mère s'en est allée ! Je n'ai plus de larmes, et je me sens brisée comme la branche d'un arbre abattu.

Durant de longs mois, j'ai voyagé de-çà, de-là, comme une âme en peine, délaissant entièrement ce qui, pour moi, est la joie de vivre : *ma voix*. Le travail seul viendra à mon secours. Je vais continuer à faire ce pourquoi je suis née : chanter encore, chanter toujours, dans la douleur comme dans la joie. Si ma chère maman était là, elle me l'ordonnerait.

TOURNÉE AVEC A. CORTOT, JACQUES THIBAUD
EN ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE

Londres.

1922.

Je viens de faire une magnifique tournée avec Alfred Cortot, et Jacques Thibaud, à travers l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Le journal *le Times*, de Londres, a publié un article débutant ainsi : « Le célèbre trio français a triomphé, etc... »

Je garde de ces soirées hautement artistiques et de la courtoisie de mes illustres camarades, un souvenir charmé. Ce voyage, grâce à eux, a été agrémenté d'un tel esprit de bonne humeur et d'imprévu, qu'il m'a paru trop court.

La semaine dernière, j'ai donné un concert au théâtre des Champs-Élysées pour le monument du célèbre entomologiste Henri Fabre, né à Saint-Léons, à quelques kilomètres de Cabrières. J'étais très en voix et mon succès a été complet.

Ma voix, dont je suis la grand'mère, ne veut pas me quitter.

— Comment, à votre âge, vous chantez encore, m'a dit une de mes camarades qui n'a pas encore cinquante-cinq ans. Moi, j'ai cessé complètement, vous êtes un phénomène.

J'ai répondu :

— Et Patti, et Alboni qui ont chanté jusqu'à la fin de leur longue existence ! Et de nos jours, Fugère et Battistini, deux admirables chanteurs, qui ont près de soixante-quinze printemps et continuent d'enchanter les foules !

Lorsqu'une voix est bien posée, qu'on a une belle santé, pourquoi la perdrait-on ? On conserve bien sa voix pour parler et le chant n'est-il pas simplement l'exaltation de la parole ?

New-York, 1924.

Mort de la grande tragédienne

Eleonora Duse.

Les journaux de ce matin annoncent en première page cette bien triste nouvelle.

Je m'y attendais, hélas ! car je l'avais trouvée si changée, alors que j'assistais ici à ses dernières

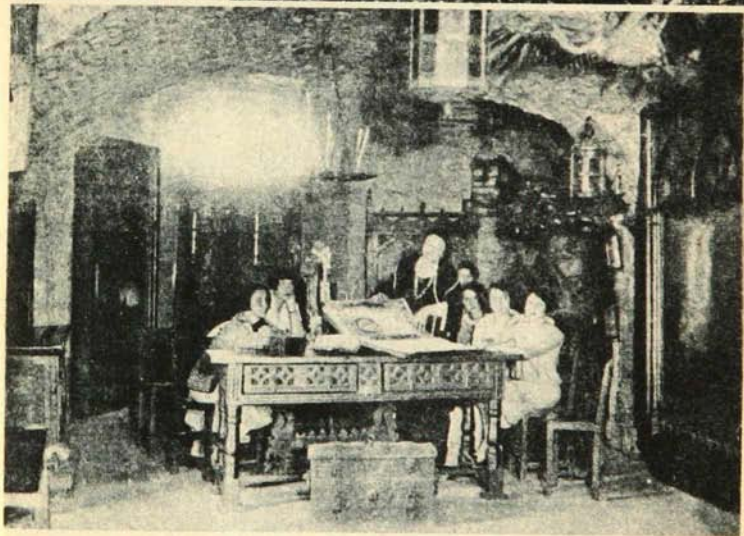
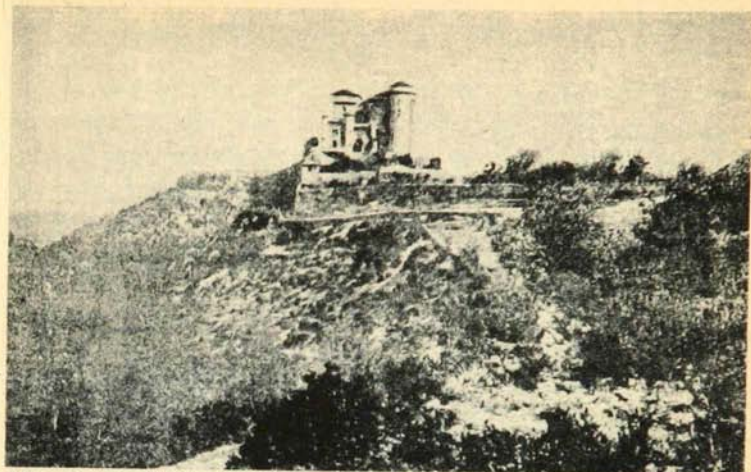
représentations, il y a deux mois à peine ! Adorablement douloureuse, elle dissimulait son corps émacié sous des vêtements amples, d'une même coupe, variant simplement les tons.

Telle une prophétesse antique, elle interprétait les héroïnes d'Ibsen, de sa voix inoubliable, si émouvante qu'elle donnait le frisson, et qui me faisait vibrer comme une lyre ! Elle devenait divinement belle. La foule émue, après l'avoir acclamée dès son apparition, se taisait d'admiration, religieusement, comme devant une âme partie déjà vers l'au-delà. Aussi, quand la triste nouvelle nous est parvenue, nul n'en a été étonné. En l'embrassant avant son départ pour « Pittsburg », la ville où elle devait mourir, j'eus le pressentiment que je lui disais un dernier adieu.

Elle fut pour moi, comme pour tant d'autres artistes, l'étincelle initiatrice, alors que je la suivais de ville en ville, en Italie, pour l'admirer, inconnue d'elle, avec l'enthousiasme de mes vingt ans...

Elle fut une admirable tragédienne, mais comme elle pouvait être gaie dans la *Locandiera*, de Goldoni, où elle jubilait d'une allégresse inimitable, irrésistible, lançant ses bras en l'air, babillant à tort, à travers, allant, venant, avec une grâce rapide, se jetant échevelée dans une chaise, saluant narquoisement, clignant des yeux. Tout en riant, on restait ému, car il y avait dans sa gaieté une tristesse latente.

Et comme elle était bonne, généreuse, compatissante pour ses camarades, lorsqu'elle les conduisait



(Cliché Wide World.)

LE CHATEAU DE CABRIÈRES
MUSIQUE SACRÉE A CABRIÈRES (1921)

à travers le monde, en se ruinant pour monter les œuvres qu'elle aimait. Elle fut une messagère tragique et bienheureuse. Son cercueil héberge la beauté, la pitié humaine, l'art éternel.

Son corps va être ramené en Italie, recouvert du drapeau italien, pour être inhumé à Assole, le lieu choisi par elle.

La dernière tournée.

1925-1926.

Je voyage à nouveau à travers les États-Unis. J'éprouve un gros serrement de cœur en quittant ces publics qui m'ont fêtée, acclamée durant de si belles années, et que je ne reverrai plus.

La gloire est fugitive pour les artistes de théâtre. Notre art s'envole dans l'air sans laisser de trace.

Une de mes vieilles amies, grand'mère adorable, à qui je contaï mes regrets, m'a dit :

— Ma bonne Calvé, vous nous avez donné tant de joie, nous vous devons de si belles heures consolatrices, que nous ne vous oublierons jamais, et je veux que mes petits-enfants, à qui je parle souvent de vous, vous connaissent, vous apprécient. Ainsi que je l'ai fait pour Sarah Bernhardt et Eleonora Duse, je vais réunir chez moi toute la jeune génération qui doit vous applaudir.

Lorsque je me suis trouvée en présence de ces frais visages, de ces yeux tout neufs qui me dévisageaient, j'ai été terriblement émue en songeant que ces jeunes êtres ne me connaissaient que de nom, que

je n'évoquais en eux nul souvenir, nul regret, nulle émotion, et qu'il me fallait satisfaire leur curiosité, avide de savoir si les générations précédentes avaient eu raison de m'aimer, de m'applaudir.

Afin de forcer leur admiration, j'ai chanté de toute mon ardeur, avec mes nerfs, corps et âme, essayant de rajeunir voix et physionomie, afin de me mettre à leur niveau.

Jamais applaudissements n'ont été plus doux à mon cœur, comme au beau temps de ma jeunesse, alors que j'étais obligée de conquérir les publics pour qui j'étais encore une inconnue.

Ma vieille amie, toute joyeuse, est venue me dire :

— Ma chère, vous êtes prodigieuse ! Tous ces jeunes êtres, consultés sur votre âge, ne vous donnent pas plus de quarante-cinq ans. En chantant, vous rajeunissez étonnamment !

Oui, mais quelle tension, quel effort !

On me demande : s'il vous était donné de recommencer votre vie, choisiriez-vous la carrière théâtrale ?

Oui, certes, car elle a de tels enivrements qu'il est difficile de les oublier, une fois qu'on les a ressentis. On a conscience de ne plus vivre seulement d'une vie individuelle, on devient multiple, on porte en soi la force et l'élan de tout le public, qui augmente votre émotivité.

Je n'ai pu aborder la scène avec calme. Les rênes de ma volonté m'échappent, car cette émotion tient du délire, et je ne me sens vraiment puissante que dans le feu de cette exaltation si soudaine, si vio-

lente, qu'il est impossible à quiconque n'est pas artiste de comprendre quelles années de labeur, de déceptions et de souffrances, elle peut racheter en un instant. « Maman, disais-je dans ces moments-là, tu as pleuré en m'écoutant. Je voudrais que toute la terre pleure ou rit avec moi, selon que je chante des choses gaies ou tristes. »

Tantôt je rêve, tantôt j'écris mes songes que voici : le vrai regard sur l'existence humaine est celui dont on l'enveloppe à l'heure où l'on sent qu'elle va bientôt finir.

Les plus importantes heures de la vie ne sont pas celles où nous avons parlé ou agi, mais celles qui furent les plus silencieuses, où s'élaborent celles qui sont en apparence les plus soudaines, et qui proviennent sûrement de notre subconscient.

Il m'arrive parfois de penser que l'art dramatique étant un mensonge perpétuel, Dieu nous punit en nous frappant de la folie d'y croire nous-mêmes, et de prendre au sérieux ce que nous faisons pour produire l'illusion chez les autres. En effet, ma mère me dit souvent :

— Dans le feu de l'action, pendant que tu joues un rôle, je ne te reconnais plus, tu es autre, tu n'es plus toi.

*
* *

Vivre sur un autre plan, donner de soi intensément, communiquer aux autres ce qu'on éprouve soi-même.

Comme la vie paraît plate, mesquine à côté de cela !...

D'une amie :

« Chère Calvé, j'étais allée vous applaudir hier soir. Placée aux premiers rangs des fauteuils, vous n'avez pas daigné m'honorer d'un pauvre petit regard... J'en ai été très mortifiée... »

... Comment peut-on songer à regarder la salle pendant qu'on joue ? Sortir de l'atmosphère créatrice du rôle que l'on interprète ? J'ai pourtant connu des camarades qui avaient cette faculté. Je n'ai jamais pu !

Ma vie nomade a laissé en moi une soif de pays inconnus qui ne peut ni s'éteindre, ni s'apaiser : peu d'êtres ont pu enregistrer dans leur mémoire autant de souvenirs de belles visions ! Cette transplantation de vivre au milieu de gens qui n'ont ni vos habitudes, ni vos goûts, est une grande leçon humaine.

Je plains ces vieilles gens qui se croient obligés de rester toujours à la même place afin de vivre plus longtemps. La mort est bien sûre de ne pas les manquer, elle sait où les prendre ! Moi, je tâche de lui échapper ! J'espère continuer de voyager aussi dans l'autre monde, où les chemins doivent être fort aisés puisqu'on y va les yeux fermés.

Cabrières — Mon école de chant.

Mai 1926.

A l'exemple de ma chère Laborde, j'ai des élèves que je me fais un plaisir et un devoir d'héberger chez moi où, dans une intimité de tous les jours, je peux les suivre pas à pas, pour en faire de belles artistes. Je tâche de leur faire comprendre qu'il ne suffit pas qu'un chanteur soit simplement un musicien, un virtuose, mais qu'il faut avoir une culture générale, connaître plusieurs langues, l'histoire, la littérature : en un mot, avoir une instruction solide comme pour n'importe quelle carrière. Dans l'ensemble, les chanteurs en manquent souvent...

Elles viennent de tous les pays et réjouissent mon vieux logis de leur jeunesse et de leur gaieté. A ma voix elles accourent comme des oiseaux. Les plus studieuses et les plus ambitieuses sont les jeunes filles américaines. Elles révolutionnent la ville voisine avec leurs allées et venues à pied, en auto, en barque, sur notre belle rivière du Tarn, éclairant le pays de leur beauté, de leur entrain. Telle une troupe de moineaux dans un champ de blé, elles dévalisent les pâtisseries, friandes de gâteaux et de *ice-creams*, il ne reste plus rien après leur passage, mais elles savent travailler. Ce sont mes meilleures élèves.

Rome.

1927.

Afin de parfaire l'éducation de mes élèves, nous sommes venues en Italie pour visiter cet admirable pays sacré à nos yeux pour avoir tant de fois enrichi l'âme humaine.

Nous parcourons les musées, les églises, car, pour apprendre l'art de l'expression, du costume, du geste, il faut savoir regarder comme un peintre et admirer la statuaire antique, grecque et latine.

Mes petites filles veulent tout connaître. Avec une ardeur, une joie sans pareilles, je refais mes études d'antan. Grâce à mon expérience, à mes lectures, je découvre des merveilles passées inaperçues à l'époque où, esclave de ma voix, je n'avais qu'un but, qu'un souci : bien chanter, afin de ne pas décevoir mon public.

Je retrouve ici d'anciens admirateurs qui ont assisté à mes grandes premières. Il me semble revoir en leurs yeux le reflet de ma jeunesse envolée !

Lac de Garde.

Après Naples, Florence, Sienne, nous visitons les lacs. Me trouvant seule en bateau ce matin, près de « Gardone », non loin du « Vittoriale », demeure de d'Annunzio, j'ai chanté pour lui, *dei canti degli Abruzzi*, ainsi que je le faisais pour son amie Duse, dont il a gardé l'ardent, le pieux souvenir ! M'a-t-il

entendue? Je n'ose l'espérer... cependant il m'a semblé entrevoir sa silhouette... *In ogni caso*, je lui ai offert ma voix comme un bouquet, pour remplacer ma carte de visite. Je relis ses *Laudes* admirables et son *Notturmo* à mes élèves.

Cabrières.

Après ce beau voyage, plaisant et instructif, nous voici revenues, hirondelles voyageuses, au nid du Castelet, pour tout l'été. Mes élèves se préparent fiévreusement à donner un concert de bienfaisance. Elles me quitteront, l'automne venu, pour voler de leurs propres ailes, et j'aurai, comme toujours, du chagrin de les voir partir, en songeant à la vie brillante, mais remplie d'écueils, qui les attend. J'ai fait mon devoir, en les armant pour la lutte, et j'espère que Dieu viendra en aide à ces messagères d'un grand art idéal et consolateur.



Le Passé! un second cœur qui bat en nous, a dit je ne sais plus quel poète.

Je viens de fouiller de vieilles paperasses, articles collés sur des pages d'album, programmes de tous pays, précieux autographes de toutes les célébrités qu'il m'a été donné de rencontrer.

Toute une existence de travail revécue. Et tout cela... fumée.

A mon âge, tout s'estompe. Une sorte de brume enveloppe toute chose. En écrivant, en relisant mes souvenirs, il me semble écrire et lire la vie d'une amie défunte. Choisit-on sa vie ! Et qui voudrait la recommencer ? Dans ma grande solitude, attristée par tant de deuils cruels, je paie sans doute la rançon des succès d'antan.



Je reçois de Lourdes ce joli billet de mon vieil ami, l'abbé Bessou : « Je dépose près de la Vierge votre cœur dont je puis répondre, le connaissant mieux que vous-même. » Cher poète ! Il possède la foi du chrétien, avec la sérénité antique d'un philosophe.

Cabrières.

Août 1928.

Le petit castel est rempli de rires et de chansons. Mes élèves, oiseaux chanteurs de tous les pays, sont engagées dans différents théâtres et viennent travailler avec moi, durant les mois de vacances.

Mon neveu Élie est ici. Je l'aime comme mon fils. Fort intelligent il possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Il a de qui tenir. Sa mère, très bonne, très belle ; son père, ancien officier de marine, un érudit, un lettré, en ont fait un être d'élite. De plus, il a du talent et dit à la perfection, d'une voix chaude et veloutée, les vers de nos grands poètes. Va-t-il faire du théâtre ? Je crois qu'il en a fort envie.

Ensemble nous avons été voir « l'oustal » de Labas-

tide, la maison paternelle, où j'ai passé une partie de mon enfance. J'ai revu avec émotion le jardin, le banc à l'église où je priais avec tant de ferveur.

C'était Fête-Dieu. Des femmes devant leurs portes disposaient des autels fleuris, d'aucunes tendaient des draps auxquels elles épinglaient des fleurs. Les rues étaient jonchées de palmes, les charrettes, devant les étables, étaient pavoisées de branchages fleuris. Il faisait, comme dit Desbordes-Valmore :

... *un ciel de charité divine*
Où, dans l'air bleu, l'éternité chemine.

Le long du chemin, de bonnes vieilles gens me souriaient, en me souhaitant la bienvenue.

Je reste toujours pour eux la jeune fille d'autrefois ! Et moi, de les entendre, je me sens rajeunir. J'ai déposé des fleurs sur la tombe des « Grands », et admiré avec les yeux qu'ils m'ont donnés les mêmes horizons qu'ils ont contemplés.

Mon neveu Élie.

15 août 1928.

De la terrasse, une voix bien connue chante sous ma fenêtre une vieille chanson :

*Réveillez-vous, belle endormie ;
Réveillez-vous, car il fait jour :
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous entendrez parler d'amour.*

C'est Élie. Ainsi que tous les ans, il m'apporte, le jour de mon anniversaire, comme un bouquet, de jolis vers de sa composition, fleurs de son gentil cœur et de son âme naïve et tendre. Très sérieusement, il m'avoue qu'il veut faire du théâtre et il ajoute :

— Lorsque je t'entends chanter, marraine, je me sens une flamme au cœur.

Et, me regardant profondément de ses grands yeux :

— Dis-moi franchement si tu crois que je puisse réussir?

— C'est une chose grave, ai-je répondu. Et d'abord, as-tu consulté tes parents?

— Oui, et ils consentent.

Pourquoi pas? Il a tous les dons. D'autre part, je le sens si émotif, sensible, bon, confiant, tout ce qu'il faut pour être très malheureux dans cette carrière si mouvementée. Très perplexe, j'écris à mon frère que je ne veux prendre aucune responsabilité, mais le sort en est jeté : Élie, tout rayonnant de joie, entre au Conservatoire en octobre.

Paris.

Mai 1929.

Très en progrès, Élie dépasse toutes mes espérances. La grande artiste, Mlle Bartet, et son maître, M. Leitner, lui ont donné de précieux conseils et ils m'assurent tous deux qu'il réussira brillamment. Dieu soit loué ! Il vient de jouer dans un concert *la*

Nuit d'octobre, de Musset. Sous le costume 1830, il était adorable et a dit avec grande émotion l'admirable poème. Trop vibrant, donnant trop de lui-même, je crains qu'il ne se fatigue. Je fais de beaux rêves pour lui. J'aime à penser qu'il continuera mon nom, qu'il sera acclamé à son tour. Je lui donnerai Cabrières, avec ses collections, tout ce que j'ai amassé et rapporté au vieux nid, des pays lointains. Plus tard, on le mariera, et je verrai de beaux enfants courir dans ce parc que j'ai créé. Il a dit hier :

— Moi, j'ai deux mères : maman et ma tante.

Cher garçon ! Il possède une âme fine qui a besoin de l'amitié de tout ce qui l'entoure. Adoré de ses camarades, l'un d'eux m'a dit hier ce mot qui le dépeint si bien :

— Élie ! un beau visage, avec un cœur !

Deuil cruel.

Paris, 2 juillet 1929.

Mon neveu, mon fils, mon enfant, car j'étais bien sa seconde mère, vient de nous être enlevé par un Dieu jaloux.

Il était parti à midi, pour aller concourir au Conservatoire, plein d'espoir. En m'embrassant :

— Tu verras, marraine, quel beau premier prix je vais te rapporter. Moi aussi, je serai un artiste. Ne venez pas dans la salle, ni toi, ni maman, vous me troubleriez.

Et regardant sa mère :

— Je t'emporte dans mon cœur, dit-il, en lui jetant un baiser.

A trois heures, on est venu nous dire qu'il était mort ! Mort d'une embolie au cerveau, au moment où son maître lui apprenait son succès. Mort d'émotion, mort de joie. Les cris, les pleurs de ses pauvres parents : la mère, folle d'horreur, le père atterré !... Les mots sont impuissants à décrire cette catastrophe. Notre unique enfant, notre seule joie, lui si bon, si beau, ne plus le revoir ! Ma voix est partie avec lui. Il me semble que je ne pourrai plus chanter, désormais.

PAROLES PRONONCÉES AUX OBSÈQUES

par M. RABAUD, directeur du Conservatoire.

« Au moment de lui dire adieu, après la déchirante séparation qui nous l'arrache, je revois, comme si la tragique réalité n'était qu'un mauvais rêve, le beau regard doux et loyal d'Élie Calvé son sourire à la fois timide et confiant, toute la gentillesse naturellement digne et raffinée de sa personne. J'entends sa belle voix d'une chaleur contenue, si bien faite pour traduire tout ensemble les élans et les pudeurs du sentiment.

« Un être si charmant ne pouvait avoir parmi nous que des amis qui le pleurent aujourd'hui avec des larmes cuisantes. Nous aimions à penser qu'il con-

tinuerait sur la scène dramatique, avec une distinction extrême, l'éclat d'un nom illustré sur la scène lyrique, car tout annonçait en lui le talent le plus sensible et le plus délicat. Hélas ! la flamme qui s'avivait ainsi en lui devait tout d'un coup le consumer... Mais les mots trébuchent à certains chocs du destin. J'apporte donc seulement à notre cher Élie Calvé, encore si présent et si vivant parmi nous, l'offrande désolée de notre plus affectueux souvenir, et à sa famille l'expression de notre compassion familiale elle aussi, dans l'atroce malheur dont le sort devait nous réserver les cruelles prémices. »

Voilà le beau discours que M. François-Poncet, le secrétaire d'État aux Beaux-Arts, a consacré à notre enfant :

« Cette journée de juillet, qui semblait promise à la joie, à la satisfaction du labeur accompli et du repos bien mérité, porte l'empreinte ineffaçable du triste événement qui marque vos concours. Comment pourrions-nous échapper à l'image si émouvante qui emplit, encore aujourd'hui, tous les yeux et toutes les âmes. Permettez-moi donc de saluer en la personne d'Élie Calvé, premier prix de comédie, le premier lauréat de votre palmarès. A peine avait-il fait ses preuves, à peine avait-il risqué ses premiers pas sur les planches, qu'il a rencontré la fin tragique de Molière. Nos mains se levaient pour l'applaudir, elles n'ont pu que se joindre, en un geste de muette affliction et d'impuissante pitié.

« Cette brutale irruption, sur notre petite scène, de l'éternelle fatalité, comporte du moins une leçon. Elle nous enseigne à tous que le véritable théâtre réside d'abord dans la vie et dans la mort, que nos conventions scéniques s'effondrent au contact des faits et ne valent que dans la mesure où elles permettent d'interpréter la nature ; que l'Art doit avant tout reproduire, ou mieux encore, transposer le plus émouvant des drames, le drame de la Réalité.

« En ces heures douloureuses, on saisit que la grande institution du Conservatoire n'est pas seulement un lieu où des maîtres qui passent viennent distribuer à une jeunesse qui s'y arrête un instant, les éléments de leur savoir et les leçons de leur expérience, mais qu'elle est aussi une maison vivante, une amitié collective, une famille où tous sont unis par le cœur.

« Le cœur, vertu essentielle de l'artiste. C'est le cœur qui rend éloquent. C'est par le cœur qui, tout à coup, a éclaté dans la poitrine de cet enfant, que vit et vivra toujours le théâtre. L'œuvre d'art est un cri du cœur.

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,

s'écriait déjà Musset ; et dans l'admirable poésie qu'il consacrait à la grande cantatrice, Mme Malibran trop tôt disparue, elle aussi, il proclamait :

« L'Art est la voix du cœur qui, seule, au cœur arrive. »

Et voici la page émouvante écrite par le grand ami Salignac dans son *Journal* :

« Concevez-vous quelque chose de plus lamentable que la mort subite de l'élève Calvé dans les coulisses du Conservatoire, juste à l'issue de son concours de comédie? Cette disparition brusque, cet anéantissement au moment le plus inattendu d'une jeune existence en pleine force, en pleine soif de vivre, ce départ en pleine exaltation artistique à vingt-quatre ans. Encore imprégné du charme de l'enfance si proche, déjà auréolé des succès futurs, une nature exceptionnelle d'intelligence, de distinction et de bonté, tout cela en une seconde évanoui, tout cet avenir sombrant violemment dans le passé, n'y a-t-il pas là de quoi faire frémir?

« A quoi riment donc tous ces efforts, cette éducation, ces qualités de cœur et d'esprit, toute la valeur de cette jeune plante, si elle doit être fauchée brutalement, en nous laissant stupides d'incompréhension? Tandis que ses malheureux parents, nos amis de toujours, demeurent écrasés, prostrés, sans force ni pensée, tandis que sa tante qui l'adorait, notre chère et grande Emma Calvé, se trouve amputée de la meilleure partie de son cœur.

« Hélas ! il y a des millénaires que ce redoutable point d'interrogation est posé, sans qu'aucun des plus grands génies ait pu faire une réponse satisfaisante.

« Le Conservatoire, cette grande maison, a été tellement bouleversé par ce terrible malheur, qu'il semblait n'être qu'une grande famille venant de perdre un enfant chéri. Ses camarades qui tinrent à le veiller les trois nuits qu'il passa à la chapelle ardente, sanglotaient à ses obsèques, tous les yeux étaient pleins de larmes, et la pâleur de M. Henri Rabaud, disant un dernier adieu à Élie Calvé, était l'indice de l'émotion qu'il essayait difficilement de dompter.

« Dieu fasse que la douleur de tous ceux qui connaissent ce bel enfant, puisse apporter un peu de baume sur les cœurs déchirés des malheureux parents, qu'ils se disent aussi qu'Élie a eu une mort bienheureuse sans les longues souffrances qui l'accompagnent généralement, sans l'atroce détresse de la voir s'approcher ; qu'il est parti en plein bonheur, en apprenant qu'il avait obtenu son Premier Prix, et souriant à un avenir lumineux. La mort l'a enlevé doucement, comme une mère enlèverait son petit enfant après l'avoir endormi. »

Et voici les derniers vers qu'Élie composa peu de temps avant sa disparition :

Méditation nocturne.

*Sanglots voluptueux d'un cœur mélancolique
O Ciel, intime Ciel aux clartés idylliques,
Je vois se dérouler dans votre azur doré
Tous les nuages de mes songes adorés.*

*Et je bénis mon âme et mon corps et ma vie
De s'exalter ainsi dans une ombre ravie,
Ardente et pure — bien qu'un rêve y monte encor.
Pavots, sommeil, ou bien les voiles de la mort.*

*
* *

Le monde est un pont pour atteindre les rives de l'Infini, mais ne bâtis pas sur lui, car le monde ne dure qu'une heure. Consacre cette heure à la vie intérieure, au travail, au devoir. Ainsi parle le Sage.

Ainsi soit-il.

Cabrières.

1930.

L'an dernier, à pareille époque, il était là. Nous le cherchons partout, nous égrenons nos souvenirs. Les pauvres parents semblent deux épaves, se soutenant l'un l'autre, s'isolant pour le pleurer. Je me cache aussi, pour ne pas leur montrer mes larmes.

La maison est habitée par son ombre. Ses beaux yeux ont laissé leur clarté dans tous les coins de la vieille demeure.

Je le cherche et le retrouve partout.

Je vends Cabrières, ne pouvant me résoudre à habiter seule cette grande demeure qui me rappelle de si doux, mais de si cruels souvenirs et que je ne conservais que pour lui.

Le grand industriel qui en devient acquéreur, en artiste éclairé, conservera, j'en suis sûre, la vieille

demeure dans l'état artistique où elle se trouve, avec les beaux meubles rapportés par moi d'Espagne, d'Italie, de tous les coins du monde.

Pour faire réparer les tours, reconstruire le donjon, je me suis adressée à un savant architecte de Rodez, élève de l'École d'Athènes, M. Pons.

Lors d'une visite de notre grand sculpteur Rodin à Cabrières, il me dit :

— Bravo, Calvé. Il n'y a ici aucune faute de goût, aucun anachronisme.

Mon successeur n'aura donc qu'à faire mettre le confort moderne dans le vieux castelet.

Célébration du Centenaire de Georges Bizet.

27 novembre 1938.

On donnait hier soir *Carmen* à l'Opéra-Comique. Le Tout-Paris y assistait. J'ai éprouvé une bien grande émotion en écoutant ce rôle que j'ai chanté plus de trois mille fois dans le monde entier, et j'ai applaudi mes camarades avec tout mon cœur d'artiste, ainsi que l'avait fait la grande créatrice Galli Marie lorsqu'elle vint me féliciter à la millième de *Carmen* à Paris, en 1907. Après dix années d'une retraite que je croyais définitive, les journaux publient en des articles fort élogieux les succès de ma longue carrière. On me fait parler à la radio, on réédite les disques de ma voix, on me propose de faire du cinéma !

.

On me désensévelit positivement. C'est triste et doux tout à la fois. Ce passé me semble si lointain. Autant d'âmes multiples, jolis masques au travers desquels je revois un visage jeune, triomphant, qui me semble être celui d'une amie défunte... avec ma mentalité d'aujourd'hui, je ne me reconnais plus... Mon enfance me semble plus proche.

Il y a une sorte de beauté dans la vieillesse acceptée bellement, à l'heure où le passé nous écrase.

J'ai hâte de revenir dans mon Aveyron, de revoir ma montagne pleine de soleil, parfumée de lavande où dans la solitude, avec de bons livres — nos meilleurs amis — loin du bruit, loin du monde... je m'oublie. Cependant la fidèle compagne de toute ma vie — ma voix — qui ne peut se résigner au silence, s'envole parfois ; alors je fredonne comme mes aïeules, pour moi seule, les chants que j'ai chantés pour le monde entier. Maintenant que le public connaît ma vie je lui laisse le soin d'en écrire le dernier chapitre.

Je me souhaite que ce soit le plus tard possible.

Pour clore le Livre de ma Vie, ces vers de notre cher poète rouergat, Fabié, exprimeront mieux que je ne saurais le faire toute ma pensée :

*Si vous avez semé votre âge le plus beau
Sur les mille chemins où l'orgueil vous entraîne
Le pays vous fera la vieillesse sereine
Et l'ombre du clocher est si douce au tombeau.*

1^{er} janvier 1929.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<i>Lever de rideau</i>	1
I. — MON PAYS. — PARIS. — L'ITALIE.....	3
II. — L'ESPAGNE. — « CARMEN ». — PREMIÈRE TOURNÉE EN AMÉRIQUE:.....	71
III. — « LA NAVARRAISE ». — LA RUSSIE. — GRANDS ARTISTES. — LE CHATEAU DE CABRIÈRES.....	117
IV. — AMÉRIQUE. — EUROPE. — ASIE.....	163
V. — DERNIÈRES CRÉATIONS. — LES INDES.....	215
VI. — LA GUERRE. — « LA MARSEILLAISE » A NEW-YORK. — ÉLIE CALVÉ.....	257

LA PRÉSENTE ÉDITION
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER POUR
LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
LE VINGT-CINQ JANVIER
MIL NEUF CENT QUARANTE-CINQ
A QUÉBEC, CANADA.

BNQ



000 385 784